



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 158 z. 13

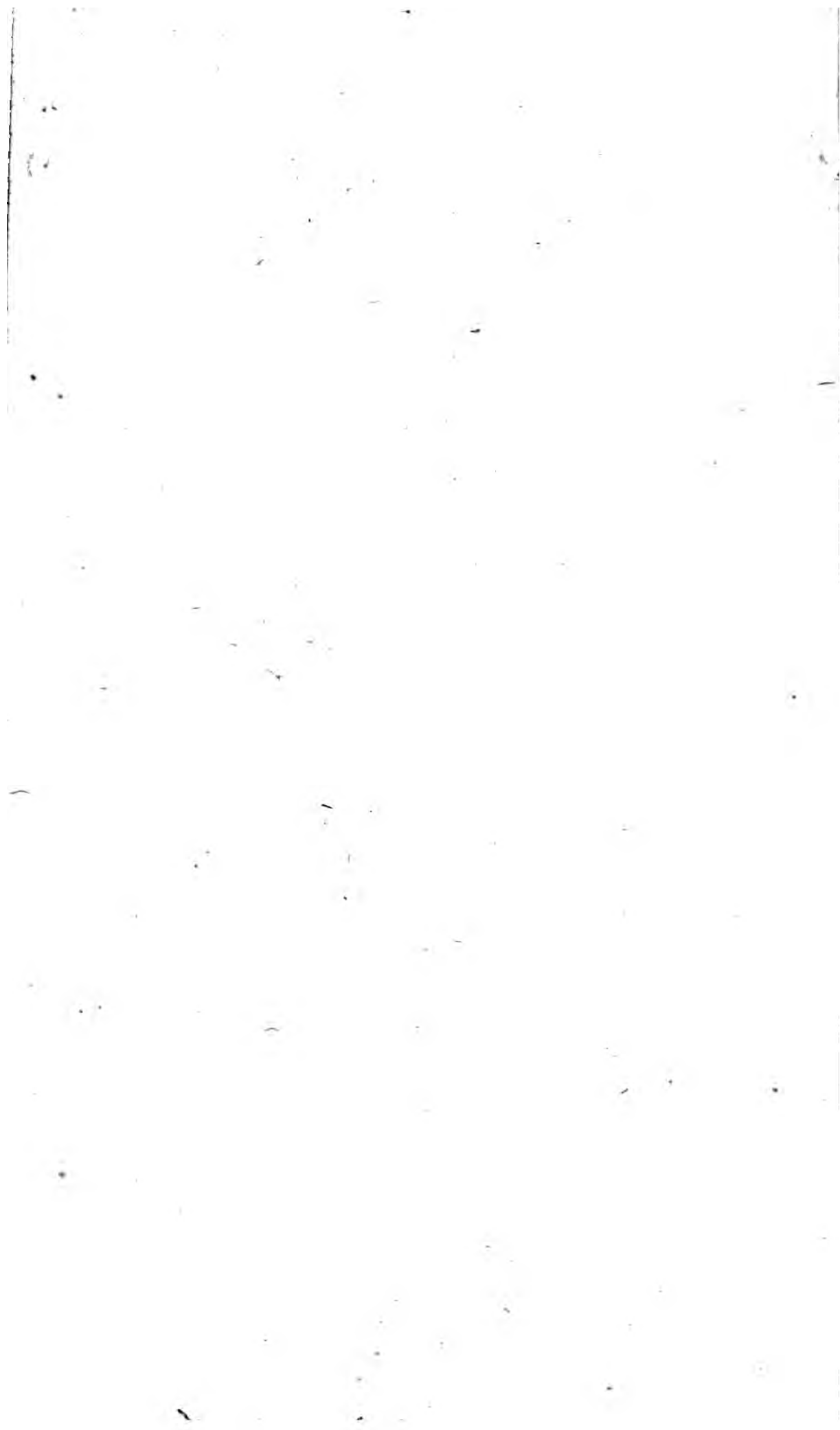


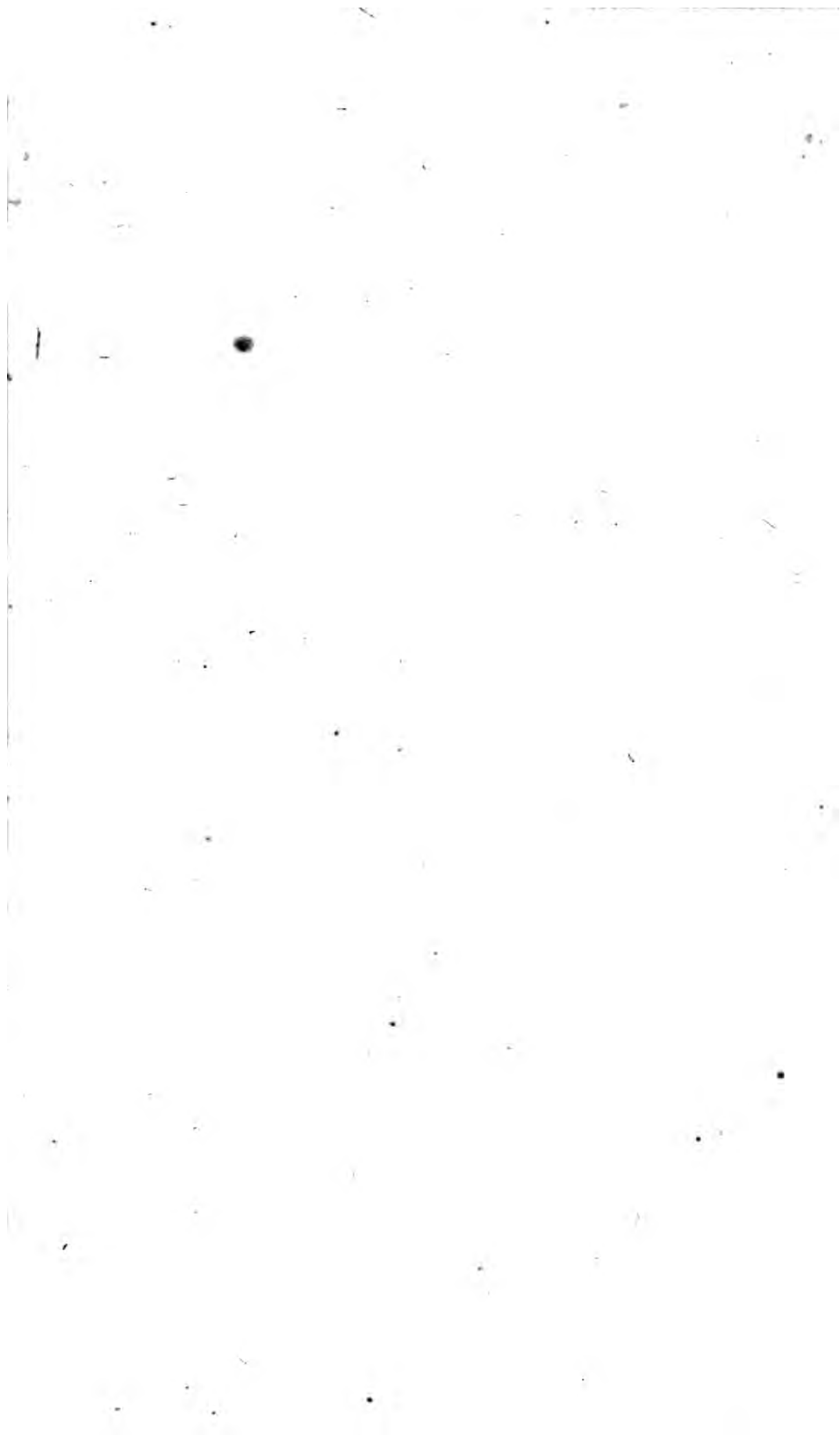


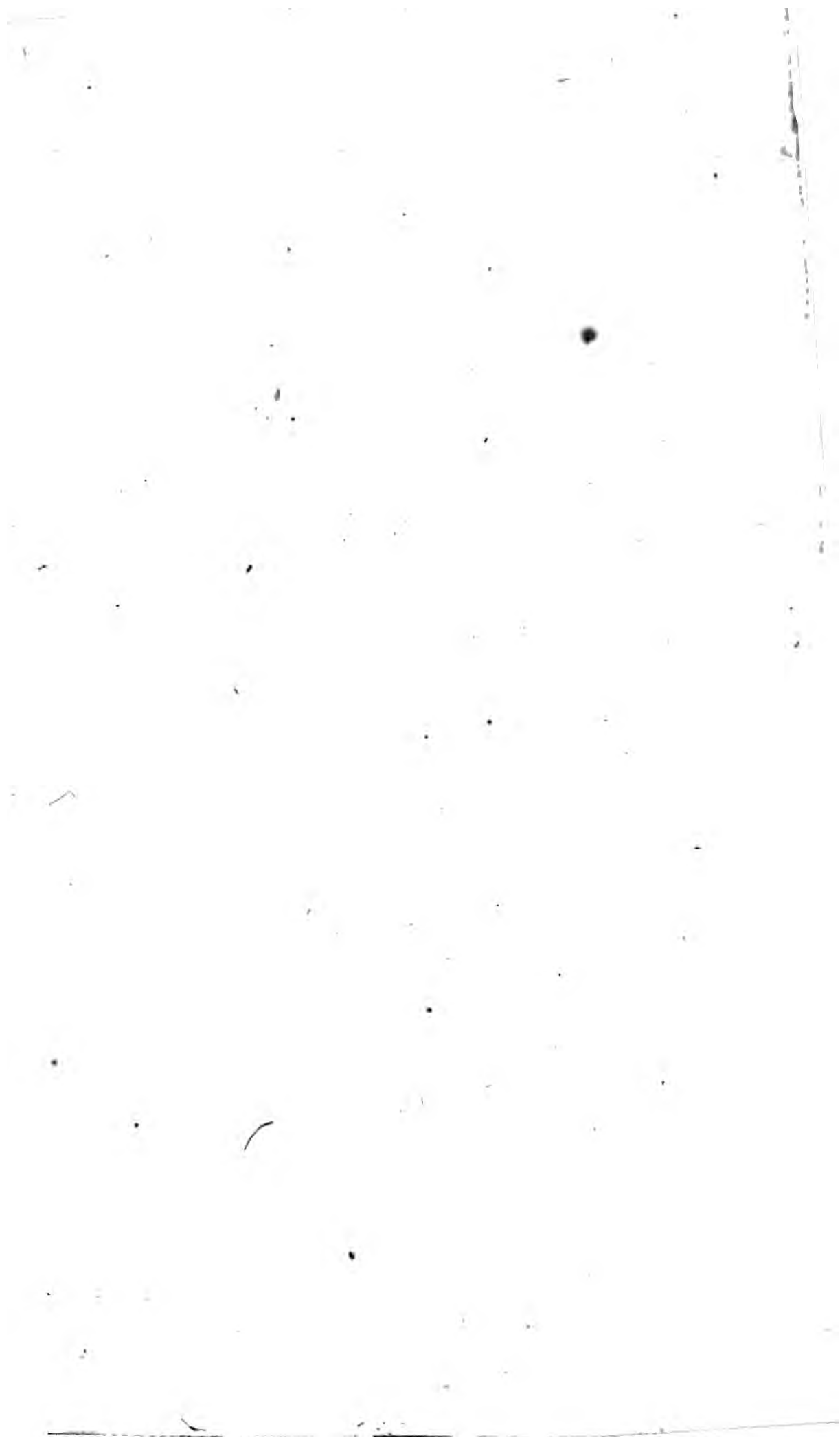
UNS. 158 f. 13











LE BALAI,

P O È M E

HÉROI-COMIQUE.

LE BALAI,

POÈME

HÉROI-COMIQUE

EN XVIII CHANTS.

Jupiter à Cælo ridet perjuria Vatum.

*L'abbé Dubourens
curé du Comptoir maritime*



A CONSTANTINOPLE,

De l'Imprimerie du Mouphti.

M. D C C. L X X V.





E P I T R E

A L' A U T E U R

D E L A

P U C E L L E .

M O N S I E U R ,

*L*A sagesse était un manche à Balai
qui tomba du Ciel; en tombant il fut brisé
par la foudre, en mille pieces minces com-

me nos allumettes. Un homme qui n'était pas sot, en ramassa quelques éclats auprès du Temple d'Iphis, & alla trouver un peuple fort vilain, à qui il dit : Vous êtes le triomphe de la crasse & de la ladrerie. Si vous voulez avoir le manche à Balai, faites comme les chats ; commencez par couvrir promptement votre ordure, lorsque vous ferez ce que les gentils font si décemment sur leurs chaises percées ; que vos femmes changent tous les mois de chemise : cela est fort honnête ; & gardez-vous sur-tout de manger des omelettes au lard, ni de poulets piqués. Ce peuple stupide ne mangea point de poulet piqué, & crut avoir le manche à Balai.

Quelques centaines d'années après, des gens fort respectables par la droiture de leur cœur & la pureté de leur morale,

avaient ramassé tous les morceaux du manche à Balai, dans les environs de Béthanie. Ils vinrent dans le pays des Païens bâtir un édifice, dont la structure parut belle, parce qu'elle était simple. Leurs successeurs, qui aimaient mieux l'or que les paquets d'allumettes, renversèrent l'édifice, firent un temple à peu près semblable au Panthéon d'Adrien, prirent les morceaux du manche à Balai, les lièrent ensemble, & se battirent avec. C'est ce que nous appelons depuis dix-sept cents ans la légion militante.

Un frippon adroit vint avec un paquet d'allumettes d'une main, & une épée de l'autre : Écoutez, s'écria-t-il, j'ai fait mes caravannes dans la lune, j'ai bu dans la chopine de mon camarade, l'Ange Gabriël. Je tiens le manche du Balai par le

*bon bout, vous m'obéirez, ou je vous tue-
rai. Ceux qui ont annoncé les manches à
Balai avant moi, n'ont point fait cette
petite cérémonie d'abord : mais assommer
les gens avant ou après, c'est une misère
qui revient au même.*

*Des gens fourrés de poil & d'arguments
in Baroco, se sont avisés de prendre le
titre du manche à Balai. Les sages, maî-
tres ont prétendu être sages, à cause qu'ils
avaient troublé les consciences, rempli la
France de persécuteurs & de persécutés. Ils
soutiennent sur des morceaux de bois, qu'ils
nomment des bancs, que sans les allumet-
tes de Tournelli, du Grand Colas, de Co-
lin & de Colette, on n'aurait point le man-
che à Balai.*

*Une multitude de sauterelles, reste de
cette playe qui affligea l'Egypte sous Pha-*

raon , vermine oiseuse qui ronge depuis si long-temps les épis de nos bleds & les fleurs de nos vignes, crierent par-tout qu'ils avaient le manche à Balai ; que pour avoir des brimborions de leurs allumettes, il fallait renoncer à l'utilité publique ; que les filles sur-tout laissent infecter dans leur sein par le souffle du néant, les germes créateurs que la main féconde de l'Être suprême y avait mis pour éclore. La fureur d'avoir le manche à Balai, peupla des maisons immenses de gens oisifs, où ces voleurs de la société jouissent des sueurs & du sang de ceux qui travaillent & qui sont plus sages.

Nous serions inconsolables, Monsieur, des malheurs du manche à Balai, nous douterions presque de son existence, si les Dames ne nous avaient conservé précieusement ce dépôt sacré. Interrogez toutes le

X É P I T R E.

femmes, elles vous diront qu'elles ont le manche à Balai. S'il faut nécessairement de la bonne foi dans ce monde pour être trompé, qu'il est galant de croire aux jolies femmes ! J'ai vu des filles très-gentilles qui soufflaient tous les jours comme les Canadiennes sur les allumettes de leurs amoureux, me jurer sur leur honneur, qu'elles tenaient un beau brin du manche à Balai. Je crois volontiers à tout cela, je suis comme les Parisiens : ils sont si persuadés que leur fidelle moitié est pourvue de ce rare manche, qu'ils sont les époux les plus complaisants & les plus tranquilles de l'univers. N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela n'est point méchant, que vous aimeriez mieux les maris crédules que les bêtes fourrées qui sont plus féroces ?

Dans la marche des Epîtres dédiées.

tes, un Auteur doit toujours parler de lui. Pour suivre l'usage, je vous dirai, Monsieur, que je suis Chinois, natif de Pékin. Je réside depuis cinq mois à Constantinople. Dès ma jeunesse, je fus amené en Flandres par des missionnaires Jésuites qui avaient marché sur le Crucifix au Japon, & delà avaient passé à la Chine. Eloigné de mes penates, on me fit bientôt oublier le culte de Tien, mais non pas les sages conseils de Confucius & la loi de nos Lettrés, qui admirent autant vos ouvrages que les Européens. Dans une de leurs grandes assemblées, ils ont démontré par des calculs d'Algebre, que vous aviez seul en France tous les morceaux du manché à Balai. En fait de goût, de calcul & de vérité, on doit croire nos Philosophes; ils n'ont point de bénéfice en nous trompant.

Je fus baptisé à Douai à l'âge de seize ans par le fameux Pere Duplessis, qui a tapissé de calvaires les grands chemins de France. On me nomma sur les saints fonds de Baptême, Modeste-Tranquille. J'eus pour Marraine la révérende Mere Amidon, premiere Tourriere du couvent de Sin, qui m'apprit la guerre du Balai & toutes les médisances de son Cloître. C'était une bonne fille que ma Marraine, elle est aujourd'hui devant Dieu ; que le Ciel lui fasse paix : je la recommande à vos saintes prieres.

Le lendemain de mon Baptême, je fis la connoissance d'une jolie fille, qui me faisait plaisir, & qui n'avait rien de caché pour moi. Ma maîtresse était Poëte, faisait voluptueusement des chansons tendres ; vous voyez qu'avec des talents, des graces

& un cœur qui disait toujours oui, le mien, qui n'était point méchant, ne pouvait dire non. Eh bien, Monsieur, les Jésuites s'apperçurent que j'aimais plus les filles que leur Société. Ces Révérends, qui ne s'attachent point aux visages, me tracassèrent comme ils tracassent tout le monde : pour échapper à leur ressentiment, je quittai ma maîtresse & ma fortune, je vins à Constantinople, où je porte depuis deux mois des paquets à la messagerie pour la Mecque.

Pourquoi tous les Frérons n'en font-ils pas de même ?

Si vous aviez, Monsieur, quelques paquets à faire passer au Mouphti ou au grand Pénitencier de la grande Mosquée, je me charge de les porter gratis, à condition que vous agréerez pour tel usage qu'il

XV

É P I T R E.

*vous plaira , le Poëme que j'ai l'honneur
de vous dédier. Je suis avec toute la Chine
& l'Europe ,*

M O N S I E U R ,

Votre Admirateur ,
Modeste-Tranquille
XAN-XUNG.

A Constantinople ,
*de la Lune de
ma femme , le 3.*



P R É F A C E.

*Crede mihi, mores distant à carmine nostro :
Vita verecunda, musa jocosa mihi.*

Le Poëte doit être sage :
Pour ses vers , il importe peu ;
Il n'aurait ni grace , ni jeu ,
Sans un air de libertinage.

A Mon arrivée à Constantinople , j'eus le bonheur de voir de mes yeux profanes le saint Balai , qui avait balayé en 1761 la sainte chapelle de la Mecque. Il était porté processionnellement sous un dais , par un grand Pénitencier de Mahomet , qui allait dans le Royaume de Golconde curer la large conscience du grand Arungeberg. Il était suivi de tous les Bachas à trois queues , des Dévotes & des vieilles Dames du ferrail , qui tenaient en main de grands chapelets Musulmans , de la belle taille

des Rosaires Espagnols. Le P. Pancrace, Capucin indigne, que l'Ambassadeur de France avait amené à la Porte avec les pacotilles de sa cuisine, était auprès de moi à voir passer ce cortège. L'habit, la figure du Capucin, capables de faire reculer une procession Romaine, auroient occasionné quelques lacunes dans celle du S. Balai, si les Dervis de la Cour étaient des gens à faire attention à des Capucins. Le P. Pancrace, en voyant cette cérémonie, disait à chaque instant : Quel scandale ! les Turcs sont damnés notre Pere S. François avait un chapelet : mais, grace à la Ste. Vierge, il y avait au bout une croix, une médaille du Pape, un vrai St. Suaire, & beaucoup d'*Agnus Dei*. Le Révérend Pere eût arraché les yeux à quelques Dervis de la fête, tant il paraissait animé du vrai zele : il n'osa remuer, à cause qu'il y avait ce jour-là, à Constantinople, plus de circoncis que d'ânes-bâtés.

Des gens qui ne font rien , qui citent toujours à cause qu'ils n'ont rien à faire , un vieux livre où est écrit : *L'ouvrier est digne de son salaire* , ne manqueront point de tenir sur ce Poëme les propos que le P. Pancrace tenait sur la procession du S. Balai. Quel scandale , diront-ils ! Comment se moquer du P. Ignace , plaisanter le Rosaire , attaquer les gros marchands de chapelets , tirer sans cesse sur les Moines , ces braves serviteurs inutiles de l'Évangile ! oh cela est effroyable : on passerait ces misères à l'Auteur , s'il n'avait point touché à nos gouvernantes. Quoi , nos filles , toutes dévouées à notre mere la sainte Eglise , des saintes créatures remplies de notre onction ! Ah ! cela est misérable. Nous voyons bien que l'Auteur est un Chinois , qui n'a point de bénéfice , ni de gouvernante : il faut que la Justice rôtisse le Balai & le Poëte ; cela est conforme à l'écriture , qui dit expressément

au fixieme commandement, *tu ne tueras point.*

Je n'ai point fait ce Poëme en France, pour trois raisons : la premiere, c'est qu'on ne doit jamais fronder les usages du Pays qu'on habite ; la seconde, à cause des honnêtes gens ; & la troisieme, par égard pour mon grand-pere.

En France, on met Mahomet sur le Théâtre : Arlequin lui fait boire chopine du meilleur vin de la cave du Mouphti, à ce qu'il assure au Parterre. Si Arlequin venait représenter cette piece à Constantinople, il serait empalé : j'en serais fâché pour lui, car il m'a fait rire. Si les Comédiens de Sa Hauteffe allaient à Rome faire manger un chapon au S. Pere le vendredi saint, ils seraient brûlés, parce que la sainte Inquisition ne rit point. Voilà ce qui m'a fait respecter les usages du Pays que j'habitais ; car il est aisé de voir que

On a raison à Constantinople , qu'on a encore raison à Rome , & que toutes ces raisons prouvent fort bien qu'une partie du monde se moque de l'autre.

Je n'ai point fait ce Poëme en France , dans la crainte d'offenser les honnêtes gens , à cause que les honnêtes gens se fâchent plus aisément que ceux qui ne sont point honnêtes. Les honnêtes gens m'auraient dit : Mr. Modeste , votre ouvrage est rempli d'immodestie : nous aimons la décence ; & une preuve que nous la chérissions , c'est qu'on a fait dix-sept éditions de la Pucelle que nous avons épuisées dans six semaines.

Je n'ai point fait ce Poëme à Paris , à cause de mon grand-pere : mon grand-pere était un Gentilhomme aussi noble que notre dernier Empereur , lorsqu'il vendait des verres à tous les bouchons du Pays , & des flacons à toutes les

femmes de chambre de Pékin. Il s'avisa de vendre des galons d'or, qui n'étaient point de verre ; il fit tomber son arbre généalogique : bref, ce bon grand-pere qui était très-connoisseur, me disait : Xan-Xung, la tête te conduira loin. Si tu voyages en France ; avec ton maigre talent de faire de méchants vers, ne rime jamais que des *Salve-Regina*, des petits bouquets à Chloé, que tu feras enterrer dans le Mercure. Si tu vas en Espagne, chante les onze mille Vierges, & prends garde d'en échapper une, car les Jacobins ne te manqueraient pas. Si tu vas en Turquie, trouve la circoncision admirable ; assure à tous les Dervis, que cette opération, qui fait du mal & ne produit aucun bien, est parfaitement imaginée. A Rome, ne t'avise point d'y aller. Le Pays est plein de fagots bénis. En Prusse, tu peux y séjourner hardiment. Un Roi qui fait de si beaux vers, qui éclaire les arts, instruit

son Peuple, est assurément le Souverain d'un Pays où il est permis d'avoir raison.

Je fis ce Poëme en vingt-deux jours, parce que je n'aime pas à pâlir longtemps sur un même ouvrage quand je meurs de faim : mes vers se sentent de cette précipitation : on s'apercevra qu'ils sont mal nourris. Je n'ai point suivi dans cet ouvrage les conseils du P. Rappin, la Poétique d'Aristote, le sublime allongé par Longin, inutilement encore allongé par Despréaux. Il ne faut point tant d'ingrédients pour chanter un morceau de bois ou les chevilles de Maître Adam.

Les préceptes de l'Art sont ceux de la Nature.

Je me flatte que cette piece sera accueillie favorablement du Public : ce qui m'assure un applaudissement général, c'est que j'ai rencontré à Constantinople un de mes amis de Paris, garçon boulan-

ger de la rue Jean-Pain-Mollet, de la Paroisse de..., de.... Je ne me rappelle plus le nom de la Paroisse, c'est bien dommage. Mon ami était un garçon un peu froid, mais d'un cœur aussi bon que le bon pain; il m'aimait si terriblement, qu'il eût ôté les morceaux de sa bouche pour me les donner, si j'avais voulu les agréer : il ne faut point user ses amis. Un Poëte qui a des chausses honnêtes & du crédit à Paris chez un boulanger, est un homme en pied, qui peut braver ses confreres.

Mon ami était un jeune homme lettré aussi prodigieusement que le sont ordinairement les garçons boulangers. Il savait des choses fort curieuses sur sa famille, & des anecdotes sur son Parrain Monsieur Gilles-Claude-Blaise-Brainbrin-Pisse-Chouville, un des plus forts négociants de la rue des deux Anges. Ce garçon se nommait Pierre Bagnolet; il descendait en ligne froide du fameux

P R É F A C E. xxij

Pierre Bagnolet, qui avait si peur de la bise, & qui faisait si bien les choses sur le cul du four lorsqu'il n'avait point froid. Je communiquai ce Poëme à son petit-fils. Pierre trouva mes vers aussi beaux que tous ceux qu'on avait faits pour son grand-pere. J'espere que le Public unira ses suffrages à celui du petit-fils du grand Pierre Bagnolet, qui a chanté si long-temps.



LE



LE BALAI.



CHANT PREMIER.

*La Moinerie, montée sur un Balai, apporte
dans la nuit un Reliquaire à sœur Ursule.*

A I M A B L E Eglé, tu veux donc que je chante
Ces fiers débats, cette guerre éclatante,
Qu'un vieux Balai, qu'un dépit insolent,
Firent trois mois régner dans un couvent.
Ton cœur l'ordonne, & ma main va l'écrire.
Puisse le Dieu qui préside à ta lyre,
Unir sa voix à mes timides chants,
Et me prêter ta grace & tes accents !

Sur l'un des bords de la Scarpe tranquille,
Loin des mondains s'éleve un saint asyle;
Quarante sœurs jouissent dans ce lieu
Du triste honneur d'avoir fait à leur Dieu,
Comme Jephthé, des serments téméraires.

2 LE BALAI,

Le temps perdu sous ces toits solitaires,
File en bâillant sur des fuseaux d'airain,
Des jours d'horreur, de trouble & de chagrin.
Jamais la paix n'habite ce lieu sombre.
Pour compagnon, chaque sœur a son ombre ;
Pour plaire à Dieu, l'habit de la vertu ;
Et pour espoir, dans son cœur abattu,
L'affreux néant d'un état qu'elle abhorre,
Le souvenir d'un monde qu'elle adore,
Et que l'amour lui peint encor plus beau.
Sin (*) est le nom de ce triste tombeau.
Dans ce séjour de la faible innocence,
Du saint murmure, & de la médifance,
Depuis cent ans un antique Balai
Servait, dit-on, à nos sœurs de Douai,
Pour nettoyer le parloir & la salle,
Les deux dortoirs, l'ouvroir, l'abbatiale,
Et tous les trous de leur vieille maison.
Dans le chapitre, au coin d'une cloison,
Un saint usage avait marqué sa place ;
Dans aucun temps, la monastique audace
N'osait toucher à cet emplacement :
Car sur ce point, la règle clairement,
Dans un statut doublement canonique,
Expliquait bien l'usage & la rubrique.
Ce point suivi sans contestation,

(*) Abbaye sous la règle de St. Augustin.

Faisoit honneur à la Religion ;
Quand certain jour l'aveugle Moinerie ,
De la rubrique implacable ennemie ,
Bravant la regle & blasphémant ce soin ,
Vint déranger le Balai de son coin.

Muse , dis-nous , comment dans cette grille ,
Un monstre affreux vint tromper une fille ,
Comment il fit servir à ses desseins
Une ame pure & vingt oisives mains.

Depuis trois mois cachés aux yeux du monde ,
Les noirs chagrins & la haine profonde ,
Dévotement déchiraient dans ce lieu
Quarante cœurs consacrés au bon Dieu.
L'entêtement , ce vice de l'enfance ,
Parlait tout haut & préparait d'avance
Une ame ardente à ses impressions ,
Et propre enfin aux grandes actions.

Ce cœur coupable , étoit celui d'Ursule ,
Nonne intrépide , & ferme comme Hercule ,
Qui pour s'instruire avait lu mainte fois
Des Paladins les terribles exploits ,
Du grand Sancho la bravouré immortelle ,
Et les travaux de la sainte Pucelle ,
Qui conserva sous un vieux jupon court ,
Le Roi des Francs , l'Oriflamme & la Cour.

Ces fots récits d'un siecle ridicule

Avaient troublé, dans le cerveau d'Ursule,
 Certain instinct un peu stygmatisé,
 Et dans ce lieu fort mal organisé.
 Ce crâne étroit, meublé de ces prodiges,
 Déjà fameux par ses anciens vertiges,
 Depuis trois mois combinait sourdement
 Le grand projet d'abymer saintement
 L'autorité des meres vénérables;
 Quand dans la nuit, à ces desseins coupables,
 Un monstre affreux vint souffler à la sœur
 Son fiel amer & sa prompte fureur.

Pour mieux tromper la jeune Cénobite,
 La Moinerie avait pris d'un Jésuite
 L'air composé, le regard tapinois,
 Et l'ajusté de Monsieur Saint François.
 Un capuchon couvrait sa vieille tête:
 Un reliquaire en sa main déshonnête
 Brillait des feux dont rougit la pudeur:
 Son sang impur, échauffé par l'ardeur
 Du saint Cordon de l'Ordre séraphique,
 Faisait monter dans son œil impudique,
 Les sales feux qui consumaient ses reins.
 Sur son noir front, la haine, de ses mains,
 Avait tracé ces mots épouvantables:
 » Sur l'innocent lance tes traits coupables:
 » N'épargne rien, que rien ne te soit cher:
 » Le cœur d'un moine est du siecle de fer ».
 Ainsi le monstre alla trouver Ursule.

Dans une alcôve, au fond d'une cellule,
La propreté, cette vertu des Saints,
Avait dressé, de ses modestes mains,
Un lit mollet, une couche brillante;
L'éclat du lis, celui de l'amaranthe,
Du pavillon nuançaient les couleurs;
Les rideaux teints du feu des autres fleurs,
Malgré la nuit, reproduisait encore
Le jour naissant de la brillante aurore.

Dans ce réduit plus riant que Samos,
L'aimable sœur dans les bras du repos
Respirait l'air qu'on respire à Cythere;
Du noir dépit, des feux de la colere
Son jeune sein n'était point agité;
Et la paleur de la virginité,
Ne voilait point la beauté de ses charmes.
Un jeune enfant à qui tout rend les armes,
Du vif éclat de son flambeau divin
Avait rougi l'albâtre de son teint.
Le doux sommeil, dans un rêve paisible,
Livrait son ame à l'image sensible
Des saints dangers de Robert d'Arbrissel:
Souvent un songe est un bonheur réel.
Pour adoucir nos courtes destinées,
L'ennui constant de nos tristes journées,
Les Dieux ont fait les songes bienfaisants,
Et les desirs trop nombreux pour nos sens.

Plein du courroux dont la fièvre le brûle,
 Le noir fantôme avance vers Urfule.
 Déjà ses yeux, sans émouvoir son cœur,
 Ont contemplé les charmes de la sœur.
 D'un sein naissant la blancheur éclatante
 S'offrait sans voile à sa vue effrayante.
 Quoi, monstre affreux ! tu n'en fus point touché ?
 Quoi ! vis-à-vis d'un si joli péché,
 Tu fus de marbre ?... Ah ! qu'Urfule était belle !
 Non, chez les Dieux, la Déesse immortelle
 Qu'Endymion vit sans témérité,
 N'égala point l'éclat de sa beauté.

Vous, qui cachez dans cette grille austère
 Mille agréments révévés à Cythere,
 Voiles épais, guimpes & guénillons,
 Bénits des mains des Guis, (*) des Baglions,
 Hé pourquoi donc, à ses regards coupables,
 Ne voiliez-vous ces charmes adorables ?
 Sur ce beau sein il fallait demeurer :
 C'est l'amour seul qui doit vous déchirer.

Le monstre enfin harangue l'héroïne :
 O vous, dit-il, qu'une faveur divine
 Comble aujourd'hui d'un bonheur pur & vrai,
 Vous taisez-vous, en voyant un Balai
 Tenir son coin constamment au chapitre ?

(*) Anciens Evêques d'Arras.

Quoi ! dans ce lieu , sans raison & sans titre ,
Un sot usage , la folie & le temps ,
L'auront fixé depuis près de cent ans ;
Et sous des loix que l'infirmes vieilllesse
Dicta jadis dans ces moments d'ivresse ,
Où l'amour-propre éblouit les esprits ,
Vos jeunes cœurs , feront-ils donc soumis ?
Non , non , bravez la vieilllesse & l'usage ,
Rompez , ma sœur , les fers de l'esclavage :
L'homme est né libre ; & s'il doit obéir ,
C'est à l'amour , à son cœur , au plaisir.
Si contre vous , les meres vénérables
Veulent armer leurs rides effroyables ,
Ne craignez point ces fronts glacés d'horreur ;
Chaque animal doit porter sa couleur.
Vos jeunes ans qu'accompagnent les graces ,
Les ris , les jeux , qui volent sur vos traces ,
A votre char attacheront les cœurs ;
Et le crédit de vos antiques sœurs ,
Peut-il tenir à l'aspect de vos charmes ?
Sans pitié , voyez couler leurs larmes ;
C'est à l'hyver à répandre des pleurs ,
C'est au printemps à nous donner des fleurs.

Déjà le Ciel , sensible à votre gloire ,
Veut éclairer des feux de la victoire ,
Vos grands combats , vos illustres destins.
Pour assurance , acceptez de ses mains

Ce gage heureux , ce sacré reliquaire ,
Où, sous les yeux du maître de Cythere ;
Vulcain grava, de sa main, autrefois
Du beau Girard les amoureux exploits.
Jamais mortel n'égala ce grand homme ;
Sa main brisa les autels de Sodome.
Vous le savez , notre regle jadis
Foulait aux pieds les myrthes de Cypris ;
Et la nature au niveau de la grace ,
Entre nos mains n'était point efficace.
L'heureux Girard corrigea nos statuts ,
Et sous les feux de la tendre Vénus ,
On vit bientôt disparaître en Provence ,
Tous les faux Dieux de Rome & de Florence ,
Que Duchauffour encensait autrefois.
De ce Lycurgue imitez les exploits :
Faites tomber vos stupides rubriques ;
Foulez aux pieds ces folles loix antiques ;
Pour triompher , faites voir à vos sœurs
Ce gage heureux des célestes faveurs.
Dans le contour de ce saint reliquaire ,
Voyez , ma sœur , la dévote Cadiere :
Tous les plaisirs animent ses appas ;
Sur son beau sein , comprimé dans ses bras ,
Un directeur instruit son ame tendre ;
Sur ses leçons l'amour semble répandre
Ces feux amis qui couronnent les Dieux.
O couple uni ! couple béni des Cieux !

Couvrez vos fronts des roses de Cythere:
Dieu fit l'amour pour embellir la terre,
Et le plaisir pour enchanter vos cœurs.

Allez, portez ce saint gage à vos sœurs;
Armez, armez leurs mains victorieuses;
Et déchirez les regles odieuses,
Qu'un Dieu tyran vous dicta dans ce lieu.
Le fanatisme est le nom de ce Dieu:
Ce monstre est né des feux du sanctuaire;
Du zèle ardent il prend le caractère;
Le fer, la croix, l'encensoir dans les mains,
Bénissant Dieu, poignarde les humains.
Sous d'autres traits il paraît à la grille;
Là des appas séduisants d'une fille,
Il fait couvrir ses hideuses laideurs,
(Tel un serpent se cache sous les fleurs.)
Dans son œil fier rien ne paraît farouche,
Un miel flatteur découle de sa bouche,
Son triste front, ferein pour un instant,
De la bonté semble être le garant;
Mais la malice, en voyant ce visage,
D'un ris moqueur sourit à son image.

Partez, ma sœur, les dépits indomptés
Suivent vos pas, marchent à vos côtés;
Du haut des Cieux la gloire vous appelle;
Vous allez vaincre en combattant pour elle.
Du vieux Ramon allez fronder les droits,

Et de sa chûte illustrez vos exploits.
Sur le divan, sur ces antiques têtes,
Faites tomber la foudre & les tempêtes.
Un Dieu puissant en a porté l'arrêt.
La sœur s'éveille, & l'ombre disparaît.





C H A N T I I.

*Réveil d'Ursule. Allarmes des vieilles sœurs
sur l'indisposition du P. Directeur. His-
toire de l'homme de Dieu. Complot des
jeunes sœurs pour enlever le Balai.*

L'Astre du jour, en ouvrant sa carrière,
Voyait déjà sœur Ursule en prière,
Le cœur ému, les yeux mouillés de pleurs,
Ainsi du Ciel implorer les faveurs.
O vous, grand Saint, (*) défenseur de nos grilles,
Vous qui jadis mariâtes trois filles,
Qu'un pere avare, inique & sans pudeur,
Voulait livrer au serpent séducteur;
Hélas! sans vous & sans votre opulence,
Un sous-fermier eût bien payé d'avance,
Ce dont par fois on n'a que des extraits,
Ou pour tout fruit mille cuisants regrets.
Qu'un pucelage est entouré d'abyes!
Hélas! grand Saint, sans vos soins magnanimes,
On aurait pris ce trésor mal scellé,

(*) Leur Parloir est dédié à St. Nicolas & à St. Babil.

Dont tout un sexe a la fatale clef;
 Un seul instant suffit pour nous le prendre;
 Pris une fois, *pourrait-on nous le rendre?*

Ainsi la sœur priait Dieu dans son lit,
 Quand tout-à-coup on entendit du bruit.
 A coups doublés l'on frappait à la porte.
 Avec le jour, qui frappe de la sorte,
 Dit sœur Ecoute? il faut assurément
 Qu'un feu subit ait pris au bâtiment.
 Au mot de feu, la mere Jubilaire,
 Croyant déjà la flamme à son derriere,
 D'un vieux poumon ranimant les efforts,
 Et de sa voix les antiques ressorts,
 Saute du lit, crie au feu comme un diable.
 Tout le dortoir, à sa voix effroyable,
 Transi de peur, se réveille en sursaut;
 Vîte, à la hâte, on se sauve aussi-tôt.
 L'une en fuyant défile un grand rosaire;
 L'autre en morceaux brise un vieux saint suaire;
 Sœur Thecle court en priant saint Kostka,
 De conserver son sucre & son moka.
 On laisse au feu dans ce moment terrible,
 Un Berruyer, le Scarron de la Bible,
 Un sot Maimbourg, le menteur des Chrétiens,
 Un Rodriguez & des Noël's anciens.
 On laisse en proie aux flammes dévorantes,
 De cent bonbons les douceurs succulentes.
 Dans ce danger la sœur Jeanne Luçon

Sentit tomber son large caleçon ,
Antique étui , qui , chez l'Anachorette ,
Garantissait des feux de la chauffette ,
Les environs & tous les pays-bas.
Par un malheur qui côtoyait ses pas ,
Voulant lever ses canons incommodes ,
Son cul à nud chauffa les antipodes.

Tandis qu'en troupe on fuyait du dortoir ,
Sœur Jeudi-Saint de retour au parloir ,
Leur dit : Mes sœurs , où courez-vous aux armes ?
Le feu n'est point l'objet de nos allarmes :
Un deuil profond va régner dans ces lieux ;
Pleurons d'avance un veuvage ennuyeux.
L'objet chrétien de nos oisives flammes ,
Le grand Docteur qui dirige nos ames ,
D'un rhume affreux cette nuit a touffé ;
S'il touffe encor , le bon-homme est trouffé.
Mon bon Jesus ! Notre-Dame de joie !
Dit sœur Cécile , arrachez cette proie
Des Médecins ; car ils ont d'Atropos
Certains talents , avec certains ciseaux.
Avant d'ouïr les sensibles plaintes ,
Et les douleurs dont nos sœurs sont atteintes ,
Muse , dis-nous quel fut ce Directeur ,
Docte , savant , & cher à plus d'un cœur.

L'homme de Dieu , dans ce réduit tranquille ,

Dévotement faisait de très-bon chyle.
 Sa ménagère, un vieux chat, un vieux chien,
 Tous trois rivaux, composoient tout son bien.
 Là chaque jour, des plus antiques filles,
 Il écoutait les vieilles peccadilles.
 A son début il fit, pour coup d'essai,
 Changer, dit-on, le manche du Balai ;
 Car le bon Pere, un peu trop Janséniste,
 Et du plaisir sévère antagoniste,
 De rond jadis le fit faire quarré.
 Car manche rond, disait le bon Curé,
 Des saintes sœurs eût flétri l'innocence ;
 Et par le tact, dame concupiscence,
 Qui sur un rien s'aiguise l'appétit,
 Eût soulevé la chair contre l'esprit.

L'esprit des fots, l'aveugle calomnie,
 A répandu quelques traits sur sa vie,
 Qui font penser qu'avec l'amour divin,
 Son cœur profane aimait trop le prochain.
 Certains papiers disent que le bon homme
 Fit tout exprès certain voyage à Rome,
 Ville chrétienne, au désordre propice,
 Où l'étendard de la croix & du vice,
 A réuni, depuis plus de mille ans,
 Des Monsignors, des moines fainéants,
 Et pour de l'or les enfants de la Bible.
 C'est dans ce lieu qu'un Pontife infallible,

Le crâne orné d'un vieux *Soli-Deo*, (*)
Pour de l'argent lui vendit *l'absolvo*.

Ce cas verveux touchait un peu sa niece,
Qui certain jour (qu'une ame a de faiblesse !)
Se laissa cheoir lourdement sur un point,
Et de la chute orna son embonpoint.
Que voulez-vous ? jeune fille est fragile,
L'esprit est prompt, & la chair trop docile
Se laisse aller au jeu du tendre amour :
Et puis après, d'un quart ou deux trop court,
Le cotillon, trahissant le mystere,
Porte l'allarme au sein du presbytere,
Et le remplit de l'odeur du péché.

L'oncle pourtant n'était point débauché.
Il avait fait, jadis dans sa jeunesse,
Ces petits tours que l'humaine faiblesse
Fait sans trembler tous les jours sous les yeux
D'un Dieu charmant vainqueur des autres Dieux.
Aussi par fois mettait-il sous la presse
Certain objet, moins chaste que Lucrece,
Par-là, plus propre à la conception.
Enfin, pour Dieu, soit par distraction ;

(*) *Soli-Deo*, nom de la coëffure du Pape ; c'est une espece de bonnet de nuit à oreilles. Les Italiens dévots disent qu'il n'y a que le Pape & Dieu le Pere qui ayent le droit de le porter.

On dit qu'il fit, cela sans eau bénite,
Du même coup un clerc, un acolyte.
Ce soin chrétien était bien dans son lieu :
Il faut pourvoir la maison du bon Dieu
Avant la sienne; & puis, quand on est sage,
On songe en paix aux besoins du ménage.
Pas n'y manqua, car l'homme était prudent.
Or, faisant droit à son besoin pressant,
D'un tourne-broche il meubla sa cuisine.
Que voulez-vous? la servante Claudine
Avait tenté le serviteur de Dieu :
Deux yeux frippons, un minois tout en feu,
Sont suffisants pour éteindre la glace
De la sagesse, & puis d'ailleurs la grace
N'est point toujours à côtoyer nos pas;
Et dans ce monde enfin n'avons-nous pas
Chacun un cœur & chacun nos faiblesses,
Chacun un diable, ou chacun nos maîtresses?

L'âge bientôt, plus puissant que le Ciel,
Avait touché ce pénitent mortel.
Les cheveux blancs, qui font germer la grace,
Ces jours heureux où sa pointe efficace
Sur tous les cœurs agit avec succès,
Et fait mûrir nos stériles regrets,
Avaient, dit-on, converti le saint homme,
Tout aussi saint que bien des saints à Rome.
Il gémissait, il lavait de ses pleurs,
Des courts plaisirs les volages faveurs.

Son bon exemple, & sa dévote mine,
Avoient touché la suivante Claudine,
Qui, loin du monde, & plus près des amours,
A cinquante ans, alla fixer ses jours
Près du verger d'un hermite profane,
Qui sous ses pas lui découvrit la manne
Cachée aux yeux des profanes mondains :
Cet heureux fruit, de prodiges divins
Avait meublé sa terrestre cervelle.
Ce cœur contrit, cette vierge nouvelle
Reçut des cieux une insigne faveur :
Dieu députa son ange tentateur,
Pour éprouver un peu sa continence ;
Le Ciel souvent fait cette expérience,
Et par le diable il éprouve ses saints.
Hélas, pour nous, misérables mondains,
Le Ciel est dur, & sa bonté nous laisse
Sans tentateur nous damner à notre aise.
Ainsi sans diable, aux graces de Baron,
On vit pécher l'adorable Ninon.

Toujours en proie à leur tristesse amère,
Nos tendres sœurs, sur l'accident du père,
Pouffaient au Ciel de lamentables cris,
Et tour-à-tour faisaient ces pot-pourris. (*)

(*) Comme les paroles chez les nonnes se précipitent les unes sur les autres, j'ai tâché de me rapprocher de leur style.

Hélas ! dit l'une , ô que la race humaine
A de malheurs ! les soucis & la peine
Vont avec elle , & menent pas à pas
Chaque mortel aux portes du trépas.
O triste vie ! ô songe peu durable !
Vos maux sont purs , & le plaisir aimable
Est bien mêlé d'amertume & de fiel.
O jours trop courts ! faible présent du Ciel !
Vous n'êtes beaux qu'au printemps de la vie ,
Dans ces moments où la douce folie
Du tendre amour , enchaîne , avec nos cœurs ,
Nos sens captifs dans ces liens de fleurs.
Hélas ! dit l'autre , on marche sur la terre
Tout garrotté de sa triste misère.
La faux du temps moissonne à nos côtés
Les plus beaux jours , les plus fortes santé.
De tous les maux ce monde est l'assemblage ;
Dieu faisant l'homme , ou plutôt son image ,
Ne fit au fond qu'un rien organisé.
Ah ! que la vie est un temps mal-aisé !
S'il est par fois sujet aux morts subites ,
Dit sœur Suson , appréhendons les suites.
L'autre disait : Ah ! son lit fut mal fait ;
La couverture ainsi que le chevet ,
Auront fort peut-être de leur place ;
Le vent coulis , ce vent plus froid que glace ,
Aura glissé sous les draps doucement ,
Et du bon pere aura subitement

Gelé les pieds , le poumon , ou la bile.

Sa ménagere est donc bien mal-habile ,
Répond sœur Thecle ; & comment sans horreur ,
Fait-elle ainsi le lit du directeur !

Il a , dit l'autre , une douceur charmante ;
Mais sa bonté gâte sa gouvernante :

Elle est chez lui tout le long d'un saint jour ,
A toujours dire & du eontre , & du pour ,
Les bras croisés , & le bec aux corneilles ,
Croit faire ici des monts & des merveilles.

Madame à tout veut mettre son caquet ,
Comment un lit peut-il être bien fait ?

Elle a pourtant demeuré chez des moines ,
Dès sa jeunesse a servi trois chanoines.

Chez tout ce monde on doit avoir appris
A remuer , à bien fouler des lits.

Grand saint Bernard !... disait sœur Angélique ,
Le Révérend à souvent la colique :

Ce mal affreux l'incommode très-fort ;
S'il n'en guérit , notre bon pere est mort.

Vîte au plutôt appellons la touriere ,
Envoyons-lui du jus de capillaire ,
Du chocolat , des maffepains exquis ,
De la gelée & des citrons confits.

D'album Græcum donnons-lui quelque prise :
Ce simple est bon pour le rhume d'Eglise.

Tandis qu'en proie aux plus justes douleurs ,
La vieille cour répandait mille pleurs ;

Dans le dortoir les plus jeunes professes,
 L'esprit rempli de saintes gentilleffes,
 Sur leurs regrets aiguifiaient leurs bons mots;
 Et dans les jeux de cent rians propos,
 Faisaient briller, avec la médifance,
 Le zele ardent d'une prompte vengeance.

Ce fut alors, qu'Ursule avec succès
 Prit le moment d'annoncer ses secrets.
 Quoi donc, mes sœurs, verrons-nous en silence,
 Le vieux sénat, enflé de sa puissance,
 Nous captiver sous ses antiques loix?
 Sur la raison les ans ont-ils des droits?
 Est-ce au couchant à diriger l'aurore?
 L'hyver jamais l'emporta-t-il sur Flore?
 Allons, mes sœurs : que chacune de nous
 Fasse en ce jour éclater son courroux!
 Livrons la guerre aux vieilles vénérables;
 Courons ôter de leurs mains méprisables,
 Le vil objet de leur indigne soin.
 Que le ramon, relégué dans un coin,
 Signale ici notre éclatante gloire.
 Contre l'usage appellons la victoire;
 Le Ciel propice aux charmes de nos ans,
 Couronnera nos efforts triomphants.
 Déjà pour nous sa bonté se déclare:
 Entre mes mains voyez ce gage rare
 Qu'un Loyola m'a remis cette nuit,
 Ce reliquaire où le destin peignit

Avec l'amour, les plaisirs de Cythere.
Voyez, mes sœurs, l'amoureuse Cadiere
Entre ses bras ferrer son cher amant :
Voyez couler les pleurs du sentiment.
Girard expire au doux sein de l'ivresse :
De cent baisers il rougit sa maîtresse.
Le sot remords n'étouffe point ses feux :
Ce ver rongeur dans ces moments heureux
Laisse au plaisir le triomphe & la gloire.
Allons, mes sœurs ; courons à la victoire.
Tout nous promet les plus heureux destins,
Et les lauriers n'attendent que nos mains.

A ce discours de la nonne éloquente,
On vit bientôt la jeunesse bouillante,
Brûlant d'ardeur de courir sur ses pas,
Chercher la gloire & le fort des combats.
Allons, dit-on, que le péril commence ;
Nos cœurs vaillants brûlent d'impatience.
Non, dit Urfule, attendons que la nuit
Aux yeux du jour dérobe ce réduit.
Son voile heureux, ses ombres bienfaisantes,
Nous cacherons aux vieilles surveillantes.
Sans craindre alors, d'un pas plus affermi
Nous marcherons en troupe à l'ennemi.
Jusqu'à tantôt, conservons le silence :
Que dans notre air rien n'annonce d'avance
Le grand débat qui doit troubler ces lieux :
Un coup fourré réussit toujours mieux.

Ainsi la sœur , des fleurs de rhétorique
Embellissant son discours politique ,
Tint jusqu'au soir leur babil aux arrêts :
Miracle grand , s'il arriva jamais !





CHANT III.

*L'Allégresse va trouver l'Amour. Le Dieu
va trouver un chat aux Jacobins. Ter-
reur des nonnes : le Balai est enlevé.*

LA sombre nuit, le sommeil, & les songes,
Heureux présents du Ciel & des mensonges,
Verfaient déjà, sur ce vaste univers,
Tous les beinfaits de leurs êtres divers.
Là, dans les bras de leurs douces compagnes,
Le forgeron, l'habitant des campagnes,
Sur un châlit, trône des cœurs heureux,
Seuls jouissaient d'un sommeil fait pour eux.
Un songe ami, miroir pur de leur ame,
Leur assurait cette éternelle flamme
Dont chaque époux ferait sa joie encor,
Si vous régnez, candeur de l'âge d'or.

Ce fut ce temps cher au Dieu du silence,
Qu'on vit dans Sin, la coupable vengeance,
Au sombre éclat d'un sinistre flambeau,
Créer dans l'ombre un jour pâle & nouveau.
Ce feu guidait cette troupe invincible
Vers le chapitre, où le Balai paisible,

Du vieux Divan saintement appuyé,
 Goûtait en paix un honneur envié :
 Tel à Colchos, la fable nous présente
 Du Roi Phryxus la Toison triomphante,
 Qu'un vieux dragon, portrait des vieilles sœurs,
 Gardait jadis des pièges des vainqueurs.

Tandis qu'ainsi l'héroïque cohorte,
 Va du Chapitre environner la porte ;
 Muse, dis-nous comment le Dieu des cœurs
 Vint dans ces lieux intimider nos sœurs.

Depuis trois mois la riante allégresse,
 L'ame livrée à la sombre tristesse,
 Voyait dans Sin les plaisirs isolés,
 Les jeux captifs, & les ris exilés.
 Quoi, disait-elle en répandant des larmes,
 Pour ces beaux lieux n'aurai-je plus de charmes ?
 Déjà les fronts, ces images des cœurs,
 N'ont plus l'éclat de mes vives couleurs ;
 Des doux plaisirs ne suis-je plus la mere ?
 Quoi, le dépit, l'envie & la colere,
 Me chasseront de ce riant séjour ?
 Pour nous venger, appelions-y l'amour.

Disant ces mots, elle vole à Cythere.
 Là dans les bras des jeux & de sa mere,
 L'enfant malin respirait les douceurs
 De ce repos dont il prive nos cœurs.
 L'allégresse entre en ce palais terrible,

Où

Où l'enfant Dieu par un charme invincible
 Tient dans ses mains les amés des mortels.
 Là chaque jour aux pieds de ses autels,
 Epris des feux que la beauté fait naître,
 Tous les amants viennent chanter leur maître :
 Là l'Espagnol, né constant & jaloux,
 Au feu des cœurs allume son courroux ;
 Là le Français, léger comme sa flamme,
 Des feux d'un jour court embellir son ame ;
 Le Musulman, seul paisible en ce lieu,
 Bâille & s'endort dans le sein de ce Dieu.

L'amour de loin voit venir l'allégresse.
 Sa lente marche annonçait sa tristesse ;
 D'humides pleurs découlaient de ses yeux ;
 Un noir cyprès couronnait ses cheveux. |
 Au sombre deuil répandu sur ses charmes,
 L'amour soupire & sent couler ses larmes,
 Que vois-je, hélas ! dit-il en gémissant ?
 Qu'est devenu cet éclat séduisant,
 Dont autrefois vous ornâtes les graces ? ?
 Ma sœur, des Dieux auriez-vous les disgraces ?
 Vos doux plaisirs vainqueurs de nos douleurs,
 Dont les regards embellissaient les cœurs,
 Ne sont-ils plus les délices du monde ?
 N'êtes-vous plus cette source féconde
 De ces doux jeux, de ces rians desirs,
 Enfants heureux de vos tendres plaisirs ?

Ce temps n'est plus, répondit l'allégresse,

Où des mortels souveraine maîtresse ,
 Ma flamme heureuse allumait les transports ;
 Où mes plaisirs, inconnus des remords ,
 Portaient ces fruits que l'aimable innocence
 A ses enfants donnait pour récompense.
 Ces fruits encor mûriraient dans les cœurs ,
 Si le dépit n'en fannait point les fleurs.
 Ce monstre né des pleurs de la vengeance ,
 Triste ennemi, jaloux de ma puissance ,
 Dans ses liens veut tenir les mortels ;
 Déjà par-tout il s'appte mes autels ;
 Déjà dans Sin , je vois que sur mon trône ,
 Sa main flétrie honteusement couronne
 Le fier orgueil fils de l'entêtement ,
 Dont la douleur est le seul élément.
 Si par mes soins j'étendis votre empire ,
 Si mes plaisirs & les jeux que j'inspire ,
 Ont illustré votre nom dans les cieus ,
 Et si mes fleurs sont les sceptres des Dieux ,
 Volez à Sin , faites fuir la tristesse.

Que sans regret la brillante jeunesse
 Jouisse encor de ces tendres douceurs ,
 Dont mes bienfaits avaient comblé les cœurs.

L'amour sourit, & dit à la Déesse :
 Calmez , ma sœur, la douleur qui vous presse ;
 De votre front arrachez ces cyprès.
 Je cours à Sin, venger vos intérêts.

Tout dans ce lieu reconnaît mon empire ;
D'un feu muet plus d'un cœur y soupire ;
L'adroit mystère y cache avec des fleurs,
Les tendres nœuds de mes liens vainqueurs.

Disant ces mots, de ses aîles brillantes
Il fend des cieux les voûtes éclatantes ;
Bientôt suivi des jeux vifs & badins ,
Vole à Douai, descend aux Jacobins.

Là dans les bras de l'heureuse ignorance ,
De l'embonpoint & de la nonchalance ,
Vivait alors le plus beau des matoux.
Là sans jamais hurler avec les loups ,
Le saint reclus, constant célibataire ,
Comptait pour rien les plaisirs de la terre.
Jamais Robin n'avait en tapinois ,
Croqué des yeux le moindre des minois ;
Jamais n'avait d'une ardeur pétulante
Fanné les fleurs d'une beauté naissante ;
Chaste toujours & toujours continent :
Quel Jacobin en pouvait dire autant ?
Le tendre amour qui cherche à le surprendre ;
Sous un faux nom près de lui vient se rendre ;
Du frere George il prend la grêle voix ,
La taille épaisse & le défunt minois.
Un vieux bonnet de couleur de grain d'orge ,
Dont autrefois l'insolent frere George (*)

(*) Le frere George , marmiton des P. P. Jacobins.

Parait son chef aux grands jours qu'au lutrin
 Le Pere Jean mutilait le Latin,
 Du fils de Mars ornait la chevelure.
 Un tablier d'un vieux chiffon de bure,
 De six vingt trous percé dans son contour,
 Montrait du Dieu *la place & le Fauxbourg.*
 A ce haillon pendait une écumoire,
 Deux grands couteaux, une énorme lardoire.]

Ainsi l'amour s'avança vers Robin.
 Bon jour, l'ami, lui dit l'enfant malin,
 A-t-on toujours son pesant pucelage ?
 O siecle! ô mœurs! il devrait à votre âge
 Déjà courir & les monts & les champs.
 Que faites-vous de cela si long-temps ?
 Quoi! voulez-vous que votre cœur moisisse ?
 Jouez-vous donc à gagner la jaunisse ?
 Il faut, l'ami, faire valoir son bien ;
 La chasteté ne produit jamais rien.
 Vivez d'exemple, imitez vos confreres.
 Si, comme vous, ces dévots solitaires
 N'avaient jamais triché sur ce grand point,
 Quel superflu de sang & d'embonpoint!
 On n'est point sot, on chérit l'existence ;

bins, fut attaqué d'une féchereffe dans les amygdales : il les humectait tous les matins avec une chopine d'eau-de-vie ; il mourut dans l'opération.

Et puis, Robin, sans la concupiscence,
La vie à l'homme est-elle un grand bonheur ?
Comment porter le fardeau de son cœur ?
Comment remplir les vuides de la vie,
Et tenir tête aux desirs de l'envie ?
Si le devoir, tyran de nos plaisirs,
Défend au cœur d'écouter ses desirs,
A ses leçons opposez la nature.
Contr'elle en vain qu'il tonne ou qu'il murmure,
Elle a sur lui l'antiquité des droits,
Et nos desirs sont nos premières loix.
Les Dieux ont fait & les chats & les hommes ;
Pouvons-nous être autrement que nous sommes ?
En chat d'esprit révérez leurs desseins,
Nos passions sont l'œuvre de leurs mains.
Si de leur cœur notre cœur est l'image,
Comme eux, Robin, il faut en faire usage.
L'être & l'amour sont leurs plus grands bienfaits :
Pourquoi gémir des biens qu'ils nous ont faits ?
Des cerveaux plats, trente grosses mâchoires,
Pour nous instruire ont fait cent vieux grimoires.
Qu'ont-ils gagné ? Qu'ont produit leurs leçons ?
Sur nos écrans l'on plaça leurs chansons.
Ces bonnes gens hérissés d'ignorance,
Voulaient de l'homme élever l'existence.
Si leur système eût pris chez vos matous,
Les chats peut-être, aussi faibles que nous,
Se repaissant d'une idée aussi creuse,

Auraient rempli la Trappe & la Chartreuse ;
 Mais votre instinct , plus fort que la raison ,
 Vous garantit de la tentation.
 Par-là les Dieux gardèrent leur ouvrage ,
 Du projet fou d'être austèrement sage.

La volupté qui trompait Ixion ,
 Qui couronna l'heureux Endymion ,
 Du sein des Dieux fait bailler sa lumière.
 Son feu vainqueur vous montre la carrière
 De ces beaux jours , de cet heureux printemps ,
 Que Flore ici ramene tous les ans.
 Si des mortels le printemps est l'image ,
 Ainsi que lui le mortel n'a qu'un âge :
 Les vents bientôt dessécheront les fleurs ,
 Les ans bientôt dessécheront les cœurs ;
 Du jour qui fuit , & du temps qui s'avance ,
 Par les plaisirs arrêtons l'inconstance ;
 Ou s'il faut perdre au moins de si beaux jours ,
 Qu'ils soient perdus dans les bras des amours .

Non , loin d'ici , dans une austere grille ,
 Depuis six mois une chatte gentille
 Porte à regret un joyau que l'honneur
 A mis à prix plus haut que sa valeur.
 Malgré les soins de vingt chastes Nonnettes ,
 L'attention de cinq à six discrettes ,
 Son jeune cœur , lassé de la vertu ,
 Voudrait goûter certain fruit défendu ;

Non point celui qui tenta jadis l'homme:
Le beau ragoût que croquer une pomme!
Minette veut un morceau plus friand,
Plus homogène & moins propre à la dent.
Déjà ses cris vous ont fait les avances;
Bientôt son cœur, avec les dépendances,
Sera le prix de vos amoureux soins.
Courez, mon cher, soulager ses besoins;
Des romanciers laissez le vieux langage,
Prenez le ton, moulez-vous sur l'usage,
Que le bel air vient d'amener chez nous.
L'amour parfait, ce partage des foux,
Ne touche plus la chatte & la vestale.
Laissez filer Hercule aux pieds d'Omphale.
De si longs soins ne font que prolonger
L'ennui du cœur, & l'heure du berger.

L'heureux Robin sent bientôt dans son ame,
Ces traits vainqueurs, cette immortelle flamme,
Qui, des mortels adoucissant le sort,
Remplit chez eux les vuides de la mort.
Partons, dit-il au Dieu de la tendresse;
Laissons les fots moisir dans la sagesse,
Guidez mes pas, éclairez mon dessein.
Disant ces mots, le chat arrive à Sin,
Il grimpe, il saute & bientôt par la vître,
Avec l'amour, Robin entre au chapitre.

Depuis une heure en ce paisible lieu

La jeune chatte , entre les bras du Dieu
 Qui fait fleurir le teint brillant des moines ,
 Le vermillon , l'embonpoint des chanoines ,
 Tranquillement jouissait sans remords ,
 Du doux plaisir , des sensibles transports
 Qu'un songe heureux permettait à son ame.
 Au bruit du chat , ou plutôt à la flamme
 Du feu vainqueur qui fait pâlir le jour ,
 Qu'offre à ses yeux le redoutable amour ,
 Elle s'éveille , & son ame confuse
 Croit , un moment , qu'un vain songe l'abuse ,
 Que le matou , dont les airs gracieux
 Charment ses sens , éblouissent ses yeux ,
 Sont de ces jeux que le sommeil fait naître ,
 Ou de ces riens que l'auteur de notre être
 Mêle à nos maux , pour soulager nos cœurs
 Des noirs chagrins & des fous rongeurs.

Déjà Robin qu'un tendre feu dévore ,
 Parle d'amour à l'objet qu'il adore ;
 Et sans noyer son cœur dans ses récits :
 Je viens , dit-il , appelé par vos cris ,
 Offrir , Minette , au mal qui vous consume
 Certain remede hétérogene au rhume ,
 Que sagement les Dieux ont fait , je crois ,
 Pour nous guérir tous les deux à la fois.
 Au médecin confiez vos stygmates ;
 Un chat de moine est la perdrix des chattes.
 Dame , avec eux on va toujours bon train ,

Gens reposés font bien mieux leur chemin.
Ainsi Robin faisoit parler sa flamme,
Ses yeux rendaient les transports de son ame.
Ah! que l'amour exprime nos besoins:
Abandonnons notre cœur à ses soins:
L'art a toujours gâté son éloquence.
Robin pressé par la concupiscence,
Dit à Minette : Avançons le moment,
Et par la queue entamons le Roman.
De longs amours font périr la tendresse,
De longs propos font périr de tristesse.
Laissez la forme aux Lucreces du jour.
Feu Céladon, ce flambeau de l'amour,
Dont le goût fade & les tristes lumieres,
Aux Ostrogots, aux matoux nos grands-peres,
Servant de phare, éclairaient autrefois
Leurs cœurs épais & leur vieux feux gaulois,
N'est plus le Dieu que notre siecle adore;
Si l'on gémit, si l'on soupire encore,
C'est dans le sein des séduisants plaisirs,
Qu'un tendre cœur exhale des soupirs.

Le cœur ému, notre chatte-lucrece
Sent dans son ame expirer la sagesse.
Son front serein, siege de la pudeur,
Ne rougit plus que d'un feu suborneur.
L'adroit matou qui prévoit sa défaite,
D'un œil malin contemplant sa conquête,
Par les cheveux empoignant le hasard,

Touche à l'instant flatteur du cauchemart ;
 Quand tout-à-coup il vit entrer les Nonnes :
 Amour, dit-il, du fer des Amazones
 Garantissez la perle des matoux.
 Des saintes sœurs je connais le courroux ;
 Prenez le soin de ma race future ;
 Je crains ici certaine découpure ,
 Qui, pour nommer modestement l'endroit,
 Se fait sur l'homme ailleurs qu'au bout du doigt.

A ce danger ranimant sa vaillance ,
 Vers l'ennemi l'amoureux char avance :
 Son air guerrier, ses yeux étincelants ,
 Sa griffe en l'air, ses Fu Fu menaçants ,
 Firent trembler cette troupe guerrière.
 Mon doux Jesus! s'écria Dame Hilaire ,
 Que vois-je ici! quels spectres sont cachés!
 C'est le démon & ses traits tout crachés.

A ce gros mot, les Nonnes se dispersent ;
 Poussent des cris, se heurtent, se renversent.
 En vain Ursule, incapable d'effroi,
 Ferme, tranquille & maîtresse de soi,
 Veut ranimer cette troupe tremblante ;
 Du spectre affreux, l'horreur & l'épouvante,
 Ont consterné les cœurs & les esprits ;
 On n'entend plus que ces horribles cris :
 Ciel, quelle griffe ! ô Dieux ! qu'elle est horrible !
 Que le démon est un monstre terrible !

Où nous sauver? où courir? hélas où?
 Mon doux Jesus! il nous tordra le cou!
 Quel danger! sauvons-nous au plus vite.
 On vole en troupe, on court à l'eau bénite.
 Où fuyez-vous, jour de Dieu! quelle erreur!
 Mes sœurs, cette eau ne guérit point la peur.
 Que n'avez-vous plutôt dans ces allarmes,
 Du baume humain, ou bien de l'eau des Carmes?
 Cela, dit-on, ressuscite les cœurs,
 Et rend au teint ses premières couleurs.

Tandis qu'ainsi le bataillon timide
 Battait aux champs, le valeureux Alcide,
 Le chat vainqueur des sœurs & de l'amour,
 Dans les plaisirs à qui tout doit le jour,
 Goûtait en paix le seul agrément d'être,
 Et le moment où le cœur voit renaître
 Ces grands desirs trop nombreux pour nos sens.
 Sa jeune amante en ces instants pressants,
 Voyant de loin revenir la cohorte,
 Lui dit : Robin, vite, prenez la porte.
 N'exposez point aux dangers du hasard,
 Le doux bijou que perdit Abailard.
 Ce rien suffit pour ternir votre gloire;
 Méfiez-vous des jeux de la victoire.
 En chat d'esprit retirez de ce lieu,
 Adroitement votre épingle du jeu.
 La nuit prochaine, au fond de la gouttière,
 Loin de nos sœurs, plus loin de la Tourière.

Tranquillement nous pourrons de nos feux
 Goûter en paix les transports amoureux,
 Allez, partez, & fuyez au plus vite.
 L'heureux matou prend aussi-tôt la fuite.

Déjà Robin avait, sans dire adieu,
 Subitement abandonné ce lieu.

Urfule alors, ranimant son courage,
 D'un front ridé, d'un œil brûlant de rage,
 Court à ses sœurs, & leur dit en courroux:
 Revenez donc, lâches, où courez-vous?
 D'un foible chat l'impuissante grimace,
 A donc glacé cette guerrière audace,
 Dont vous faisiez tantôt un si grand bruit?
 La honte, hélas! fera donc tout le fruit
 Des grands succès promis à notre gloire;
 Et nous verrons sur le champ de victoire
 Nos ennemis, gonflés de leur grandeur,
 Nous insulter, sourire à notre peur?

Quoi! c'est un chat, s'écria sœur Florence?
 Dans le Chapitre, ô Ciel! en conscience,
 Pouvait-il bien corrompre un jeune cœur?
 Ah! notre chatte a perdu son honneur.
 Grand Saint Mathieu, dit la sœur Rosalie,
 Quel garnement & quel ignominie!
 Pere éternel! Seigneur! les Jacobins
 Ont-ils chez eux des chats si libertins?
 Mon doux Jesus, dit une sœur converse,
 De plus en plus le monde se renverse.

L'un sur le dos , l'autre bien autrement ,
 Hélas ! tout va , le bon Dieu fait comment.
 Ame du monde , amoureuse folie ,
 Que vous jettez d'agrémens sur la vie !

Le noir courroux , cette fièvre des cœurs ,
 Dont l'Iliade exprime les fureurs ,
 Aux cris d'Ursule , à sa voix intrépide ,
 Dans les esprits portant son feu rapide ;
 On vit bientôt la troupe avec ardeur ,
 Bravant les chats , le démon & la peur ;
 Dans le Chapitre entrer avec audace.
 Tel autrefois le vainqueur de la Thrace ;
 Bravant Cerbère , intimidant Pluton ,
 Seul menaça les Dieux du Phlégéon.
 Telle on a vu , telle on ouit Ursule ,
 Dans les accès d'un courroux ridicule
 D'une voix mâle articulant ces mots ,
 Faire au Balai ces risibles propos :

» Fier monument de nos fureurs durables ;
 » Toi , qu'en ces lieux , les vieilles vénérables
 » Ont malgré nous placé depuis long-temps ,
 » Pour insulter au printemps de nos ans ;
 » Sois aujourd'hui l'infailible présage ,
 » Du noir courroux , du foudroyant orage ,
 » Qui doit demain éclater en ces lieux ;
 » Va loin de nous sur quelque bord honteux ,
 » Honni , flétri , montrer que la vengeance
 » A des attraits pour les cœurs qu'on offense. »

Disant ces mots, elle empaume soudain,
 Le vieux Balai d'une intrépide main :
 Un bruit confus, mille cris de victoire
 Remplissent l'air de sa brillante gloire.

Tels dans la Grece on vit jadis les rats,
 Devant les Dieux, décidant leurs débats,
 De leurs clameurs ébranler les montagnes.

D'un air guerrier Urfule & ses compagnes
 Dans le jardin entrerent avec bruit.
 L'astre inconstant qui regne sur la nuit,
 Au pâle éclat de sa triste lumière,
 Conduit la troupe auprès d'une rivière.
 Là, sœur Urfule, en grande émotion,
 Dans l'eau soudain jette l'affreux ramon.
 Va, lui dit-elle, errer au gré de l'onde.
 Si le hasard te fait courir le monde,
 Sois sans repos, comme le Juif errant!
 Sois le jouet de la foudre & du vent,
 Et que l'enfer soit ton dernier rivage!

Antiques sœurs, que cet affront outrage,
 Vous ignorez le destin du Balai.
 Hélas, grand Dieu! tandis qu'un songe gai,
 Retracer encor sur les fibres tremblantes
 De vos cerveaux, les images parlantes
 Des doux plaisirs, dont vos sensibles cœurs
 Ont autrefois épuisé les douceurs;
 Hélas! tandis que ce sommeil barbare,

Fils de la Nuit & du sombre Ténare,
Fait reposer vos vieux individus
Entre les draps que Bertoul (*) a tissus ;
Vos jeunes sœurs , ces pétulantes filles,
Que les amours escortent à vos grilles,
Dans le Chapitre ont fait un coup affreux,
Qui doit demain arracher de vos yeux
Des pleurs amers , & sur vos tristes mines,
Sur vos vieux fronts , tout hérissés d'épines,
Tracer en noir le chagrin dévorant,
L'affreuse haine & le dépit sanglant.
Ah ! vous dormez.... vous ignorez encore...
Arrête, Muse..... attendant que l'Aurore
Ait sur les fleurs répandu ses parfums,
Laissons en paix reposer les défunts.

(*) Fameux tisserand qui fait les guenillons des nonnes.





C H A N T I V.

Chapitre des nonnes. Chaque sœur vient dire sa coulpe. Torticolis paraît dans le Chapitre : allarmes des nonnes. On députe à la mere Abbesse.

DÉja les pleurs de la divine Aurore ,
 Présage vrai du jour qui doit éclore ,
 De leur fraîcheur fertilisaient nos champs ;
 Tels les zéphyr précurseurs du printemps ,
 Vont ranimer cette saison riante ,
 Où nous voyons , sur l'herbe renaissante ,
 Le temps heureux de donner à nos cœurs ,
 Des feux nouveaux & le charme des fleurs.

Tandis qu'ainsi de sa couche brillante
 Le vieux Titon voit sortir son amante ,
 Tandis qu'Aurore échappée à ses yeux ,
 Peint l'horison de ses plus tendres feux ;
 Déjà nos sœurs , colombes gémissantes ,
 Sur l'aigre ton de leurs voix glapissantes ,
 Chantaient au chœur , & mutilaient au mieux
 Le vieux plein-chant & les hymnes des Cieux.

Là l'ennemi si fatal à nos peres ,
 L'heureux plastron de toutes nos miseres ,

Venait troubler par son souffle malin
La paix des cœurs, & l'office divin.
Là sans penser, sans goût, sans attitude,
L'œil entr'ouvert, on voyait l'habitude,
D'un gosier sec & rouillé de tiédeur,
Nonchalamment donner le ton au chœur.
Le sombre ennui, son compagnon fidele,
Tout pesamment, bâillant vis-à-vis d'elle,
Abandonnait sa molle attention
Au gré des vents de la distraction.
Tel vers Affise un mortel séraphique, (*)
Savant, dit-on, en plus d'une rubrique,
Par les oiseaux était souvent distrait ;
Que l'homme, hélas ! est un être imparfait !
Que les bouillons de la concupiscence
Ont affaibli chez lui l'intelligence !
Il ne fait plus aujourd'hui ce qu'il veut ;
Heureux encor, quand il fait ce qu'il peut.

Dans Sin pourtant on a fini l'office ;
Déjà les sœurs, pour un saint exercice,
D'un pas modeste avancent vers ce lieu,
Où chaque jour, pour conserver à Dieu
Un cœur guéri des vanités mondaines,

(*) St. François était souvent interrompu par ses sœurs les hirondelles & ses cousins les diadons.
S. B. V. S. P. F.

Chaque sœur doit raconter ses fredaines. (*)

Là, dans le fond d'un réduit ténébreux
Près des foudis, sur un siege poudreux,
Un sceptre en main, la fade moïnerie
Dispense, au gré d'une aveugle manie,
Des châtimens, & tance pour un rien,
L'ombre du mal & quelquefois le bien.

Or, la Prieure en vertu de son titre,
Ce matin-là présidait au Chapitre ;
A ses côtés, la sœur Conception,
Sœur Quatre-temps, sœur Incarnation,
Du saint bercail les plus nettes visières,
A son vieux sens mariant leurs lumieres,
D'un air sucré, d'un ton fade & chrétien,
Parlaient toujours, & ne décidaient rien.
Bref on se tait, on écoute les nonnes.

(*) C'est un usage dans les couvents bien réglés, d'aller au Chapitre après les matines dire sa coulepe, s'accuser de ses petites fautes. On dit dans les cloîtres, que ces niaiseries font beaucoup d'honneur à l'Être suprême, & attirent la rosée du Ciel sur les biens de la Communauté. Les Chinois doivent être bien mal avec le bon Dieu ; ils ne disent point leur coulepe, & la rosée cependant engraisse leur terre. Que Dieu est petit dans le cloître !

Hélas ! dit l'une , en récitant mes nonnes ,
J'ai par oubli sauté quelques versets ,
Et par malheur rompu deux chapelets.
Mon doux Jesus ! fut-ce vos deux rosaires ,
Dit la Prieure ; ô Ciel , que de mysteres !
Dans un moment vous avez rompus-là ?
Comment jamais réparer tout cela ?
Votre accident , ma sœur , est bien tragique .
Ignorez-vous que le grand Dominique ,
Pour le rosaire a sué sang & eau ,
Et qu'un vieux Carme , autrefois chez Rousseau
Fort embrouillé sur ses capitulaires ,
Pour certain crime ordonnait deux rosaires ?
Si votre cas n'étoit point réservé ,
Le saint remede , hélas ! serait trouvé ;
Mais sur ce point nous faisons abstinence .
Or donc , ma sœur , pour votre pénitence ,
Trois fois direz pour la conversion
Des Jacobins , le vieux *Lauda Sion* .

Après parla la sœur Jeanne Monique ,
De ce couvent animal domestique , (*)
Crâne à l'envers , esprit dur & méchant ,
La bête noire & l'horreur du couvent .
Un jour , dit-elle , étant au réfectoire ,
Je fis , ma mere , une chose bien noire .

(*) Sœur de peine ou converse.

On nous servait du beurre & des œufs frais :
 Ah gourmandise ! ô bon Dieu ! quel excès !
 Trois fois dans l'œuf je trempai la mouillette, (*)
 Et par trois fois, je trichai sœur Colette.
 Mon bon Jesus, sainte Religion !
 Dit la Prieure, ô l'indigne action !
 Si les époux allaient dans leur ménage,
 Tricher ainsi les droits du mariage ,
 Ah ! qu'on verrait un joli carillon !
 Femme sur ce n'entend jamais raison ;
 Aussi saint Paul dit, pour sauver son ame,
 Que chacun doit son offrande à sa femme.
 C'est le lion , c'est le pain des époux.
 Heureux précepte ! ah ! s'il était chez nous ,
 Y verrait-on ces piquantes querelles,
 Toujours sur rien , & toujours éternelles ?
 La paix bientôt renaîtrait dans nos cœurs,
 Au doux aspect de ces médiateurs,
 Or ça, ma sœur, pour votre pénitence,

(*) Les jours maigres on donne un œuf frais pour deux nonnes, où elles trempent tour-à-tour religieusement leurs mouillettes. La sœur Monique avait profité de la distraction de sœur Colette, & trempé trois fois sa mouillette. Cette malheureuse affaire causa un grand scandale à la Communauté, & fut pour la sœur Délinquante le sujet de trente confessions générales.

Je vous condamne à trois jours d'abstinence.
Pendant ce temps, vous direz trente fois
L'Exaudiat à l'honneur de la Croix.

On vit après arriver la sœur Jeanne ;
Que n'avait-elle un cotillon profane !
O quel objet ! O le friant morceau !
Jamais l'amour ne vit rien de si beau.
Sous les replis d'une guimpe mouvante,
Le tendre jeu de sa gorge naissante
Avertissait qu'on trouverait, hélas !
Une innocence, & bien d'autres appas.
Deux yeux frippons, fatigués comme mille,
Du célibat autant que de la grille,
Par ricochet convoitoient saintement
Certains en-jeux d'un joli sacrement.
Hélas ! dit-elle à la sœur présidente,
Que le démon me trouble & me tourmente !
Chaque nuitée il m'offre sans rideau
Du doux plaisir le séduisant tableau.
Hélas ! sans lui, la pesante innocence,
Le bon sens plat, né sans expérience,
N'avait point l'art de séduire les cœurs ;
Un dur instinct, un gros goût pour les mœurs,
Ecartaient loin de l'humaine sagesse,
Ces sentiments, dont la douce faiblesse
Charme les cœurs, enchaîne les héros ;
Hélas ! jamais les soupirs de Samos
Ces traits vainqueurs, & ces volages flammes,

Bienfaits des cieux, tendres fardeaux des ames,
 Oncques n'auraient fait sentir à nos cœurs
 Du doux plaisir les puissantes chaleurs.
 Que le démon est un garçon à craindre !
 Et que la chair, difficile à contraindre,
 Coûte à nos corps d'embarras & de soins !
 Que ne peut-on soulager ses besoins
 Tout autrement ? Ah ! si la providence,
 Dans notre état, mêlait l'intelligence
 Avec la chair, que l'on verrait d'ardeur !
 Qu'on prîrait Dieu, qu'on prîrait de bon cœur !
 Cela n'est point, répondit sœur Compresse,
 Un bon chrétien doit combattre sans cesse ;
 Si votre état, ma sœur, vous paraît dur,
 Le mariage est-il du vin tout pur ?
 Comme le cloître, il a bien ses vigiles,
 Ses quatre-temps, & ses fêtes mobiles.
 L'on chomme-là, ma sœur, comme l'on peut,
 Et non toujours comme la femme veut.
 Priez, veillez & prenez bon courage,
 Le Paradis vaut bien un pucelage.

D'un pas tardif l'antique sœur Gothon,
 Singe moulé sur la vieille Aleçon,
 Vint s'accuser d'avoir vu dans un rêve
 Certain bijou, dont autrefois la seve (*)

(*) Les Rabins ont prétendu que le suc de la pomme que mangea le bon homme Adam, avait

Au beau milieu du Paradis perdu,
Close giffait dans le fruit défendu.
Mon Dieu ! chassez ces profanes images,
Dit la Prieure ; & quoi , vous dont les âges
Ont sillonné le cul , le front , les reins ,
Faut-il jamais de ces objets vilains
Mortellement surcharger sa mémoire ?
Ignorez-vous la déplorable histoire
Qui vous défend d'y penser à jamais ?
Hélas ! ma sœur , le plus grand des forfaits
Vous a réduite à combattre sans cesse
Des passions , qui jadis sans faiblesse ,
Dans un jardin vaste & délicieux ,
Pouvaient alors contempler de leurs yeux
Tous les objets que la pudeur nous cache.

débouché les obstructions qui l'empêchaient de travailler à la génération de ces infiniment petits animaux , qui marchent depuis peu à deux pieds sur cette taupinière.

St. Thomas & les Peres ont été à-peu-près du même sentiment , ils prétendaient que les respectables ustensiles de la génération qu'ils appellent honteux , comme si le maître de la nature faisait des choses honteuses , étaient des excroissances de chair , suite malheureuse du péché. Quelle physique ! Ce raisonnement ne blesse-t-il point la sagesse du Créateur ?

Ah! dans ce temps, rien de mou, rien de lâche,
 Ne s'annonçait sous des voiles trompeurs;
 Tout était droit, aussi droit que les cœurs.
 Si le démon de la concupiscence
 Vient dérechef tenter votre innocence,
 Levez la main, & ferrant vos cinq doigts;
 Faites sur vous un grand signe de croix;
 Ainsi, dit-on, les Pauls & les Antoines,
 Ces bienfaicteurs des cochons & des moines,
 Jadis en guerre avec l'esprit malin,
 Avaient toujours le remede à la main.

L'esprit contrit, la jeune sœur Saint-Brice
 Vint s'accuser d'avoir sonné l'office,
 Deux ou trois fois avec distraction.
 Jesus Maria! dit sœur Conception,
 Quel sacrilege! & comment à ce crime,
 Dieu sous vos pas n'ouvrit-il point l'abyme,
 Où sa justice a creusé dès long-temps
 L'affreux séjour du diable & des méchants?
 Mon Dieu, ma sœur, lui dit la présidente,
 A ses devoirs il faut être présente.
 Pour nous l'office est d'obligation;
 Dès qu'on le sonne avec attention,
 N'est-il point dit plus de moitié d'avance?
 Or çà, ma sœur, pour votre pénitence
 Vous porterez pendant deux ou trois mois
 Le saint cordon de Monsieur saint François.
 Pour tous les maux; c'est un remede unique;

Du

Du grand saint Paul il guérit la colique ;
 Plus d'un rendron , par ses succès vainqueurs ,
 A ranimé ses mourantes couleurs.

Encor Agnès , & sans expérience ,
 Sentant les feux de la concupiscence ,
 A deux genoux , sœur Jeanne de la Croix
 Dit en tremblant d'une timide voix :
 Mere de Dieu ! l'autre jour quelle envie !
 J'ai convoité du boudin tout en vie,
 Sans doute , hélas ! c'était du boudin blanc ,
 Dit la Prieure ? Il est plus succulent.
 O cœur de chair ! ô plaisir ! ô nature !
 Dieu ! le boudin a certaine figure
 Qui fait trembler c'est du fruit défendu...
 Songez , ma sœur , songez que la vertu
 Est préférable aux boudins de ce monde.
 N'ayez jamais cet appétit immonde !
 Vive Jesus ... l'image du boudin...
 Peut quelquefois , dans un cœur pur & sain ;
 Porter la mort , & chasser l'innocence.
 Pour ce péché vous ferez pénitence ;
 Pendant trois jours , vous direz quatre fois
 Le *Libera* pour défunt saint François.

Tandis qu'ainsi la mere révérende
 A chaque sœur donnait la réprimande ,
 Torticolis , l'ame de l'univers ,
 D'un vol rapide arriva des enfers.
 Un voile épais tissu par l'imposture ,

Cachait aux yeux sa hideuse coëffure.
 Son front paré d'une feinte pudeur,
 Son œil brûlant d'une aveugle fureur,
 Du zele faint avait la ressemblance.
 Ainsi toujours une fausse apparence
 De la vertu, copiée avec art,
 Du faible humain attire le regard ;
 Ainsi masqué sous l'éclat du mérite,
 L'homme peut-il connaître l'hypocrite ?
 Rien ne le montre, & tout le voile aux yeux :
 Ce vice obscur n'est connu que des cieux.
 Ornée ainsi, Torticolis s'avance
 Vers le chapitre, où déjà sa présence,
 Aux cœurs épris de ses charmes trompeurs,
 Fait ressentir ces coupables fureurs,
 Que sous Henri, de fanatiques prêtres,
 La croix en main, prêchaient à nos ancêtres.

Le monstre affreux, les yeux levés au Ciel,
 D'un miel flatteur couvrant son aigre fiel,
 Harangue ainsi les meres vénérables :
 Filles des saints ! ô Vierges respectables,
 Vous qui malgré les naufrages des temps,
 Joignez encor aux beautés du printemps,
 Les agréments d'un liant caractère,
 Vous qui pouvez, & tout dire & tout faire,
 Souffrirez-vous que vos antiques fronts
 Soient colorés de cent honteux affronts ?
 Laisseriez-vous cette verte jeunesse,

Toujours ardente à croiser la vieilleffe,
Vous refuser ce légitime encens,
Qu'on doit, mes sœurs, à l'hommage des ans ?
Où sont ces jours si chers à l'innocence,
Où les vertus du cloître en son enfance
Régnaient encor dans ce paisible lieu ?
Là, tous les cœurs, consacrés à leur Dieu,
Libres d'ennui, de chagrin & de crainte,
Dans les liens d'une charité sainte,
Faisaient briller avec l'humilité,
Les agréments de la société.

Ce temps n'est plus ; la sacrilege audace
Dans un moment en a changé la face.
Le fol orgueil a tissé le projet,
L'indépendance a commis le forfait.
Vous le dirai-je ? ah ! puis-je à ma mémoire,
Sans en frémir, rappeler une histoire,
Qui doit borner & flétrir à toujours
Vos droits divins, & l'honneur de vos jours ?
Ce vieux Balai, ce monument antique,
Que par vos soins une sage rubrique
Dans le chapitre avait toujours logé,
Et sous vos loix constamment protégé,
En est banni. L'affreuse moinerie,
L'entêtement, la détestable envie,
Ont éloigné pour jamais de ces lieux
Le cher dépôt de vos soins précieux.
Verrez-vous donc d'un œil froid & profane,

Le sort malin où l'orgueil le condamne ?
 Et suivrez-vous le préjugé vainqueur
 D'une jeune fille aveugle en sa fureur ?
 Ah ! sévissez ; c'est l'esprit de l'Eglise ;
 Des jeunes sœurs punissez la sottise.
 Votre Ramon touche tous les chrétiens ;
 Votre intérêt uni sans doute aux siens,
 Doit vous toucher du sort de sa disgrâce.
 Ah ! rendez-lui ses honneurs & sa place ;
 Et que vos sœurs éprouvent une fois
 L'affreux remords d'avoir choqué vos droits.
 C'est l'âge ici, que leur fureur immole.
 Disant ces mots, Torticolis s'envole.

Du fier courroux la dévorante ardeur,
 Triste signal des tempêtes du cœur,
 Dans tous les yeux fait briller la vengeance.
 Le bruit bientôt succédant au silence,
 On n'entend plus que ces lugubres cris :
 Tout est perdu, nos droits anéantis ;
 Quoi, ce Balai ! lui que de race en race,
 Nos tendres soins maintenaient en sa place,
 En est chassé ? Quoi, nos yeux le verront,
 Ainsi que nous, couvert d'un dur affront ?
 Ah ! périssons plutôt qu'il ne périsse,
 Dit en pleurant la vieille sœur Clarice ;
 Ai-je vécu pour voir ces noirs forfaits ?
 Hélas ! mes yeux, fermez-vous pour jamais.
 Grand saint Bernard ! s'écria sœur Constance,

Peut-on ainsi, sans foi, sans conscience,
 Le mépriser, le chasser, le bannir?
 Ah! c'en est fait, le monde va périr.
 Dieu ne peut plus, sans choquer sa justice,
 Souffrir long-temps le désordre & le vice.
 De toutes parts l'univers infecté,
 Est digne, hélas! de sa sévérité.
 Mon doux Jesus! nos jeunes sœurs sont folles,
 Crie à l'instant, sœur Moulin-à-parolés;
 La vérité voilée aux yeux des Rois,
 Dont le beau feu nous guidait autrefois,
 N'est plus, hélas! l'étoile de nos sœurs.
 L'art du soldat, né du sein des fureurs,
 Ce fier métier du démon de la guerre,
 Est devenu l'art de ce monastère.
 O Ciel!... comment... mépriser un Balai!
 A cet affront, l'on dira dans Douai,
 Que le bon sens n'est plus chez les nonnettes,
 Qu'on a dans Sin, malgré quinze discrettes.
 Dans le chapitre enlevé le Ramon,
 O le scandale! ô l'indigne action!
 Tantôt, tantôt nous saurons vous apprendre
 Les saints devoirs que chacune doit rendre
 A la raison, à l'ordre, aux cheveux blancs.
 Dame, voilà des objets imposants,
 Dit une jeune, en riant dans son ame.
 Votre bon sens, vieux comme l'Oriflamme,
 Du temps d'Hérode eût fait des envieux.

Mais dans ce siècle où l'on pense bien mieux ;
 Le seul mérite à nos yeux est aimable :
 Nous n'avons point la fureur respectable
 D'idolâtrer avec les sottes gens ,
 Vos fronts ridés , & l'hyver de vos ans.

A ce discours impertinent sans doute ;
 Grand Dieu d'en-haut ! s'écria sœur Ecoute ;
 A-t-on jamais proféré telle horreur ?
 Mes sens transis en ont frémi de peur.
 De ces propos , répond la sœur Compresse ,
 Sans différer qu'on instruisse l'Abbesse :
 Elle est habile , experte en tous les cas ;
 C'est un esprit bien plus grand que Pontas ; (*)

(*) Auteur du grand & de l'énorme dictionnaire des cas de conscience , où l'on a gâté beaucoup de papier. Comme ce livre n'est point aussi aisé à manier que nos Etrennes mignonnes , que les Dames ne pâurent point dans cette lecture , je vais citer un article de Pontas , pour donner une idée de l'utilité d'une besogne inconnue aux bons siècles de l'Eglise. Un homme mal à son aise donne dans la journée cinq sols aux pauvres ; la nuit il rêve aux malheureux qui ont touché sa commisération ; dans son rêve il épanche des millions dans leur sein ; cet acte est indifférent , son aumône ne produit rien. Un autre a causé dans le jour avec de jolies femmes , il est tout naturel de rêver aux jo-

Elle a du sens, comme deux Barnabites,
De l'amour-propre, autant que trois Jésuites;
Depuis dix ans, Madame fait par cœur
Son Jean Pichon, & son Richard sans peur.

Charmé d'ouïr un discours si sublime,
Le vieux sénat, d'une voix unanime,
Dit à Compressse : O vous qui parlez d'or ;
Vous, du Couvent la perle & le trésor,
De notre part allez trouver Madame ;
Du vieux Balai peignez en traits de flamme
L'affreux destin, nos chagrins dévorants ;
Intéressez, par des rapports touchants,
Son tendre cœur à nous rendre justice.
Allez, partez, auguste Ambassadrice ;
Pour seconder vos louables efforts,
Nous chanterons l'office pour les morts.
Instruite ainsi, l'éloquente Compressse,
D'un grave pas, s'en va trouver l'Abbesse.

lies femmes, quand on les aime. Selon Pontas, ce bon rêveur a péché volontairement, à cause qu'il y a du démérite à rêver aux jolies femmes. Les casuistes ne sont ni galants, ni bons raisonneurs.



CHANT V.

*Description du palais de Madame l'Ab-
bessè. Ambassade de sœur Compresse.
L'arrivée du Directeur. Accident du Pere.
Indication du grand Chapitre pour le
Balai.*

PRès d'un ruisseau, vers le soleil levant,
Dans un lointain, écarté du couvent,
Est un palais construit par la mollesse.
Le Dieu du goût, celui de la richesse
Ont à l'envi décoré ce beau lieu.
Cent doctes mains ont peint en camaïeu
D'après Géry, (*) les images parlantes,
Les saints travaux, les vertus conquérantes
Des Bienheureux, à qui nos soins mortels
Ont élevé de superbes autels.

Sur le plafond brillait dans un nuage
Du bon Larron la délicate image :
A son côté, vêtu d'un surplis blanc

(*) Légendaire.

Saint Loyola lui servait de pendant.
Près d'une alcôve on voyait en baroque
Le beau tableau de Marie à la Coque,
Qui vers Parai, dévote au sacré cœur,
A fait, dit-on, en tout bien, tout honneur,
Pendant le cours d'une assez longue vie,
Plus d'un miracle & plus d'une folie.
Vis-à-vis d'elle, un peu dans le lointain,
Un saint François, qui n'était point vilain,
Peint par van Dyk, décorait bien la place.
A ses côtés, mais tourné face à face,
Le grand Antoine & Monsieur son cochon,
L'un en cravate & l'autre en capuchon,
Se regardaient avec la complaisance
Et le bon ton de gens de connoissance.
Près du cochon, le matin de saint Roch,
Mauvais sujet, natif de Languedoc,
Portait empreints, sur sa fiere effigie,
Le goût méchant & la brutale envie
De mordre encor les gens sans dire rien.
Ah! que saint Roch avait un vilain chien,
Très-mal instruit, soit dit sans lui déplaire!
Le Bienheureux aurait dû s'en défaire,
Ou tout au moins, le mieux endoctriner;
Mais, dit l'Adage, il ne faut détourner
L'eau du moulin. Saint Roch était bon Prince;
D'ailleurs le chien, talent qui n'est point mince,
Adroitement savait voler du pain.

Dans un tableau, tout auprès du matin,
 Un saint Crépin, avec Monsieur son frere,
 En clair obscur, dans un char de lumiere,
 Montraient au doigt les sept freres dormants,
 Qui d'un seul trait ont, durant trois cents ans,
 Dans un pays voisin de la Cocagne,
 Fait en ronflant des châteaux en Espagne,
 Pour soutenir l'intérêt de la foi.
 Vis-à-vis d'eux, sur la même paroi,
 De sœur Thérèse on voyait l'effigie,
 Fille à talents, dont le vaste génie
 Fut du Carmel le triomphe & l'honneur.
 Auguste Sainte! ô trois fois sacré cœur!
 Vos yeux savants ont bien versé des larmes,
 Pour rétablir la chasteté des Carmes.
 Hélas! ma sœur, le vent des cotillons
 A moissonné les fruits de vos leçons.
 Tout ne rit point à nos vœux sur la terre.
 La chasteté, (*) cette glissante affaire,
 Est délicate à prêcher aux humains;
 Cette vertu, faite exprès pour les Saints,
 Ne peut tenir dans un vase d'argille;
 L'homme né faible, & peut-être indocile,
 Se croit permis ce qu'un instinct vainqueur

(*) Vertu qui commence à être praticable à 79 ans.

Par les desirs lui crie au fond du cœur.
Il dit à Dieu : Toi dont la main divine
A sur ma chair gravé dès l'origine ,
Ce sentiment qui me porte à l'amour ,
L'aurais-tu mis pour me damner un jour ?
Puis-je te faire , ô mon pere , une injure ,
En répondant au vœu de la nature ?
Suis-je damné , pour avoir quelquefois ,
Aux doux aspects de cent jolis minois
(De tes beautés trop légères images)
Offert mes soins , mon cœur & mes hommages ?
Suis-je perdu , pour avoir dans leurs bras ,
Yvre , charmé de leurs divins appas ,
Trompé cent fois leurs vigilantes meres ?
O Dieu puissant ! ô le meilleur des peres !
Un cœur si faible est l'œuvre de tes mains ;
As-tu sur lui de plus vastes desseins ,
Que le plaisir d'adoucir sa misere ?
Ce feu qu'amour répandit sur la terre ,
Est de ton cœur le plus tendre présent ,
Doux , comme toi , fécond & bienfaisant ;
Il serait même aussi pur que ton ame ,
Si le mortel , dans le choix de sa flamme ,
Ne consultait que la voix de son cœur.
Mais l'intérêt , ce tyran suborneur ,
Pere des loix , de l'or & des richesses ,
A mis à prix nos sensibles caresses ;
Tandis qu'on voit les tigres & les ours ;

Dans les forêts prodiguer leurs amours.

Or ce beau lieu, séjour de la mollesse,
Est le palais de Madame l'Abbesse.

Là, dans les bras du séduisant plaisir,
Près d'un miroir, Dieu nouveau du loisir,
Madame ornait sa modeste figure.

Les soins flatteurs, chargés de sa coëffure,
Pliaient son voile, & donnaient saintement
Un air aimable à son ajustement.

Un prude amour, qu'on distingue à la mine,
Adroitement, sous une guimpe fine,
Montrait aux yeux des profanes humains,
Certains traits arrondis par ses mains.

Là, les enfants de Paphos & Cythere,
Le doux souris, la joie & le mystère,
Près de l'Abbesse, occupaient leurs loisirs
A mille jeux, à d'innocents plaisirs.

L'un, en riant, enfilait un rosaire :

L'autre à son cou mettait un scapulaire :

L'un se ceignait du cordon de François :

L'autre pensif, calculait sur ses doigts,

Les beaux défauts de la brillante Histoire

Où Berruyer, de galante mémoire,

Sut travestir & mouler sur le ton

De Cléveland & de la Frétillon,

Du Peuple Hébreu les fastes mémorables,

Et des Chrétiens les monuments durables.

Que ce scandale est joliment écrit !
Comme on y fait parler au Saint-Esprit
Eloquemment le jargon des ruelles !
Ah ! pour piquer le bon goût des donzelles ;
Des libertins , que ce livre est charmant !
Que Berruyer fait avec agrément
Unir à l'art du ton & du langage ,
Ces jolis riens & ce papillonnage ,
Dont le Français orne tout ce qu'il dit !

Un autre amour , un peu moins bel esprit ;
En sommeillant lisait certain ouvrage
Où Jean Pichon étale , à chaque page ,
Les saints moyens & le remede heureux
De garantir nos penchans vicieux
De tout excès , en tombant dans un autre.
Ah ! qu'un Jésuite est un mauvais apôtre !

Or , vers ces lieux , où l'Abbesse & l'Amour
Ont , loin du siècle , établi leur séjour ,
A pas comptés avançait sœur Compresse :
Son maigre front , où l'infirme vieillesse
Avait gravé de sa débile main ,
Du désespoir le jaunissant chagrin ,
Ornait en beau son long visage étique :
Deux yeux flétris , dont la mobile optique
Ne jouait plus qu'au travers d'un crystal ,
Par ricochet n'accompagnaient pas mal
Un plat menton , deux mâchoires usées ,

Où quatre dents depuis long-temps brisées,
 Pour désertier, n'attendaient que l'instant
 Ou d'une toux, ou d'un grand bâillement.
 Quel animal, jour de Dieu, qu'une vieille!
 Jamais, jamais la sinistre corneille
 Chez les Romains, dans le temps d'Annibal,
 Ne fut, je crois, d'augure plus fatal.

La sœur Compresse est déjà chez Madame;
 Sa bouche plate, organe de son ame,
 D'un foible ton prononce ce discours
 Que ses sanglots interrompaient toujours:
 Sublime esprit dont la grandeur profonde
 Dans un besoin pourrait régir le monde,
 Divine Abbessé, à qui le Roi des Cieux
 A dispensé, dans ces tranquilles lieux,
 Le plein pouvoir de traiter sans clémence,
 Les cœurs soumis à votre obéissance;
 A vos genoux, souffrez que ma douleur
 Fasse en détail le récit d'un malheur
 Qui, pour jamais éloignant la concorde,
 Va du poison de l'affreuse discorde,
 Troubler des cœurs qui vivent sans s'aimer,
 Sans se connaître, & qui pour s'enflammer
 L'un contre l'autre, ont dans cette maison,
 Dans chaque sœur, des sujets à foison.
 Ah! que dirai-je? ô jour fatal au monde!
 Nos jeunes sœurs, à qui l'esprit immonde
 Avait sans doute inspiré son esprit,

Furent , Madame , au milieu de la nuit
Dans le Chapitre , ô que ne peut l'audace !
Pour nous fronder , arracher de sa place
Un vieux Balai , que nous logions céans ,
En tout honneur , depuis près de cent ans.
Un si grand crime est digne de la foudre :
Cent confesseurs pourraient-ils bien l'absoudre ?
C'est un forfait , qui fait crier le Ciel
Cent fois plus haut que le péché mortel.

Tandis qu'ainsi l'éloquente Compresse ,
Les yeux en pleurs , aux genoux de l'Abbesse ;
De son Balai racontait les malheurs ,
Son vif ennui , le dépit de ses sœurs ;
La sœur Ecoute arriva chez Madame.
Sur son front chauve , image de son ame ;
La vive joie avoit en clair obscur
Peint de l'espoir le présage futur.
Venez , dit-elle , en parlant à l'Abbesse ,
De nos plaisirs partager l'allégresse.
Le directeur vous demande au parloir :
Il est brillant , plus brillant qu'un miroir.
De la santé les forces renaissantes
Ont dissipé ses couleurs jaunissantes ;
Non , la fraîcheur du lys & du jasmin
N'approche pas de l'éclat de son teint.
Dieu nous bénit : n'en doutons point , Madame ;
Celui qui voit dans le fond de notre ame ,
Dont les regards peuvent percer les reins ,

Du haut des Cieux a pesé nos chagrins.
 Nos justes pleurs ont touché sa clémence ;
 Il a rendu par la convalescence
 Un nouvel être à notre directeur :
 A tout jamais bénissons le Seigneur.

Disant ces mots on arrive à la grille,
 On voit le Pere, & bientôt chaque fille
 Sent dans son cœur ces sentiments puissants,
 Enfants du ciel, de la chair & des sens.
 Dieu soit loué, lui dit la mere Abbessé ;
 De vous revoir que je sens d'allégresse !
 Que dans ce cloître on a tremblé pour vous !
 Vous étiez mort pour le monde & pour nous ,
 Si Loyola, par sa bonté puissante ,
 N'eût défarmé la parque menaçante.
 Grand Inigo, (*) que votre cœur est bon !

(*) Vrai nom Espagnol, d'Ignace. Les Jésuites ont dit que leur fondateur était, comme Dieu, l'arbitre de nos jours. On peut voir ces magnifiques impertinences dans un sermon d'Ignace imprimé à Cologne. Voici le texte, tiré de la première épître de St. Paul aux Hébreux. » Dieu » ayant plusieurs fois & en plusieurs manières » parlé autrefois à nos peres par les Prophetes , a » parlé à nous en ces derniers temps par son fils » Ignace, lequel il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les siècles, » L'ora-

En Paradis vous avez le bras long ;
 Et sur la terre , au gré de votre envie ,
 Des cours moments des songes de la vie
 Vous disposez , dit-on , en souverain.
 Mere de Dieu , cria sœur Augustin ,
 Qu'avec plaisir je vous revois , mon Pere !
 Comment sans vous vivre en paix sur la terre ?
 Quel directeur m'eût accordé ses soins ,
 Et comme vous soulagé mes besoins ?
 Vous connaissez d'après l'expérience ,
 La profondeur de notre conscience.
 Vous y coulez , prudent Samaritain ,
 L'eau sans pareille , avec l'huile & le vin.
 Un directeur , jeune & moins raisonnable ,
 En écoutant certaine faute aimable ,
 Peut nous donner trop de conception.
 La chair est faible , & son traître aiguillon
 Porte son coup , souvent sans qu'on y pense.
 Vivent les vieux ! ils ont plus de prudence ;
 Et vis-à-vis de nos cas réservés ,
 Oncque , dit-on , leurs cas ne sont levés .

En beau Wallon , la mere Jubilaire
 Vint à son tour féliciter le Pere ;
 Sur ses genoux , son cadavre tremblant

teur Ignatien eut la modestie d'oublier , & pour lequel il a fait le Ciel & le Paraguay ,

Offrait aux yeux le portrait ressemblant
 De Gelboé, (*) ces montagnes arides,
 Où la rosée, & les zéphyrus humides,
 N'ont fait germer les fleurs ni les plaisirs.
 Hélas ! dit-elle en poussant deux soupirs,
 Le temps passé ne revient plus, mon Pere.
 Le verd printemps, cette saison si chere,
 Où le plaisir enchaîne tous les cœurs,
 Et leur prépare une moisson de fleurs,
 Laisse après lui des regrets bien durables.
 Vous n'êtes plus, temps heureux ! temps aimables !
 S'écria-t-elle, en branlant son vieux corps.
 A dix-huit ans que j'étais jeune ! alors
 Que j'allais bien ! que j'étais dégourdie !
 Que je menais joyeusement la vie !
 Bien rarement je restais au dortoir ;
 Mais en revanche, à chaque heure au parloir ;
 On me soufflait, d'un style plein de flamme,
 Ces jolis riens dont on berce une femme.
 O tendre amour, faiblesse des grands cœurs ;

(*) Monts arides célèbres dans l'Écriture par leur
 féchereffe & leur inutilité. Cette idée est montée
 sur celle de Salomon, qui compare la physiono-
 mie de la Sulamite à celle d'un mouton qui rêve,
 son nez à la tour du Liban, & ses deux yeux aux
 fossés des remparts de Jérusalem.

Que sur mes pas vous semâtes de fleurs!
 Dans ce temps-là, j'en valais bien la peine:
 Pour moi Pâris eût quitté son Hélène:
 J'avais alors, Dieu fait, assurément
 De l'embonpoint, & bien du maniement.

Tandis qu'ainsi, la mere Jubilaire
 Par ses propos réveillait chez le Pere,
 Certains desirs mal-éteints dans nos cœurs,
 De tous côtés, nos agissantes sœurs
 Allaient, venaient, s'empressaient a lui rendre
 Les doux devoirs & les soins qu'un cœur tendre
 Rend avec joie à l'objet qu'il chérit.
 Là tour-à-tour, pour piquer l'appétit
 Du bon vieillard, on offrait à l'envie
 Citrons amers, confits à l'eau-de-vie,
 Force bonbons, excellents massépains,
 Travaux sacrés de leurs oisives mains.

Du chocolat la liqueur échauffante
 Allait porter dans son ame mourante,
 Cette chaleur, la mere des plaisirs,
 De l'impuissance & de nos repentirs;
 Quand tout-à-coup la liqueur trop sucrée
 Coulant trop-tôt sur sa langue sacrée,
 De son gosier froissa les deux parois:
 Cet accident le fit tousser trois fois.
 A cette toux on vit trembler la grille:
 La vive joie au front de chaque file

Vit dissiper ses riantes couleurs :
 La volupté vit éclipser ses fleurs,
 Et les plaisirs virent pâlir leurs roses.
 On aurait vu sans doute d'autres choses,
 Si l'homme, hélas! pouvait voir dans les cœurs.
 A ce danger redoublant ses clameurs,
 Mon bon Jesus, s'écria mere Abbessé,
 Le révérend va périr de faiblesse.
 Vite au plutôt découvrez-lui le sein.
 Auprès de lui, Jeanne Porte-latin,
 Du directeur dévoté chambrière,
 De ses deux mains déboutonnant le Pere,
 Deux doigts plus bas, allait étourdiment
 Aux yeux bénits montrer incongruement,
 Certain objet que l'on porte à l'office,
 Chez la Dupas (*) & que fille novice
 Voit en tremblant pour la première fois.
 Mais grace à Jeanne & grace à ses cinq doigts,
 Le révérend revint de sa faiblesse.
 O fille aimable ! ô force enchanteresse !
 Un Saint de bois, Jeanne Pote-latin,
 Ainsi qu'un Carme, eût bondi sous ta main.

Le directeur de sa toux effroyable
 Enfin guéri, l'Abbessé vénérable,
 Les yeux au Ciel poussant de grands hélas,

(*) Vierge, femme & veuve de l'Opéra.

De son Balai raconta les débats ;
Aux longs discours que lui faisait Madame ,
Le saint docteur sentait au fond de l'ame
Je ne fais quoi d'un certain trouble affreux ,
Qui fait dresser la tête ou les cheveux.
O quelle histoire ! ô Dieu , qu'elle est terrible !
Jamais , dit-il , je n'ai vu dans la Bible ,
Un trait si noir , un tour si peu chrétien.
Sans doute , hélas ! le saint Ange Gardien ,
Avec la Vierge , a pleuré de tristesse ;
Et vous , dit-il s'adressant à l'Abbesse ,
A qui tout doit par obligation ,
L'obéissance & la soumission ,
Coupez , taillez , calcinez , s'il le faut ;
Toutes les sœurs qui seront en défaut ;
N'écoutez rien & n'épargnez personne.
Dieu , vous le dit , & ma voix vous l'ordonne.
Auparavant , tâchons de les toucher ;
Allez au chœur , je m'en vais les prêcher.





C H A N T V I.

Sermon du Pere Directeur sur le trou du néant, le trou du péché, & le trou du monde. Premier point.

DEja trois fois la jeune sœur Louise
 Avait branlé les tambours de l'Eglise,
 Et rassemblé les Nonnes au Sermon.
 Le Révérend installé sur l'embon,
 Se recueillant, parcourait, l'ame émue,
 Mille agréments étalés sous sa vue.
 De tant d'attraits le spectacle divin
 Avait rougi la pâleur de son teint,
 Et ranimé, dans son œil catholique,
 Du chaste amour la chaleur séraphique.

Son ajusté, bien peigné cette fois,
 Embellissait son modeste minois.
 Un rabat blanc, dressé sans élégance,
 Des cheveux plats, que la réforme en France
 Vient d'introduire avec le grand chapeau,
 Donnaient au Pere un mérite nouveau,
 Un air savant, le ton de Saint Sulpice:
 Ainsi paré de ce maintien novice,

Et de sa voix adoucissant le son,
Le directeur commença le sermon.

Dans cette chaire, où la mince éloquence,
Le mauvais goût & la plate ignorance,
Ont quelquefois dans leurs propos diffus
Loué le vice & flétri les vertus,
Je viens, mes sœurs, vous prêcher la misère,
Et trois vieux trous d'où notre premier pere
Sortit jadis pour peupler ces bas lieux,
Vous le savez, le grand Maître des Cieux,
Pour s'amuser, façonnant la matiere,
Fit un château nommé la Fourmilliere.
Ce fol ingrat est dur & raboteux,
Dans certains trous il est un peu verveux ;
Il ne tient plus, du côté de Lisbonne.
Il tremble, il s'ouvre, & la mort l'environne.
Là, gît le mal caché sous des jupons,
Là, font des fots, ici font des frippons,
Sans les Frérons qui font encor à naître.
Environné de l'éclat du bien-être,
Le grand se rit des frayeurs des petits.
Le peuple croit aller en Paradis
Rire, s'ébattre auprès de Magdelaine ;
Dieu veuille un jour récompenser sa peine !
Pour vous, mes sœurs, qui dans ce vieux château
Avez creusé dès l'enfance un tombeau,
Pour vous sevrer des douceurs de la terre ;
Dans les déserts de votre monastere

Où vous comptez les jours par les ennuis,
 Songez toujours que vous vîntes jadis
 De ces trois trous que le mensonge habite,
 Tous plus affreux que le sombre Cocyte.

Le premier trou fut celui du néant ;
 Quand du bon Dieu le souffle tout-puissant,
 Mit dans le cœur de votre premier pere,
 Ce feu subtil, qu'à la premiere mere
 L'heureux Adam, fils aîné de l'amour,
 Avec transport prodiguait chaque jour.

Cet heureux feu renfermé dans la pomme,
 Etait encor un mystere pour l'homme,
 Lorsqu'un matin dans un jardin fruitier,
 Sa jeune épouse apperçut un pommier.
 Voici, dit-elle, un arbre qui m'enchanté :
 De son beau fruit la couleur ravissante
 Charme mes yeux : si j'en crois mes desirs,
 Ce rare fruit me promet des plaisirs.

Dans ce jardin pour tenter l'innocence,
 Et l'homme encor à peine à son enfance,
 Dieu tout exprès avait mis un serpent,
 Vieux connaisseur & malin comme cent.
 Le fier reptile avait pris la figure,
 L'air fémillant, l'élégante parure,
 D'un merveilleux, d'un homme du bon ton,
 Et l'esprit fort d'un jeune greluchon.
 Il avait lu mainte fois dans sa vie

Certains

Certains beaux vers écrits pour Uranie,
Où notre oracle avec attention
Offre aux chrétiens les deux bouts du bâton.
Or, le serpent apercevant la femme,
Et dans ses yeux jugeant que sur son ame
Le fruit nouveau faisait impression,
De la tenter faisoit l'occasion.
Pourquoi, dit-il, du fruit de cet arbruste,
D'un Dieu jaloux un ordre trop injuste
Vous prive-t-il de goûter les douceurs ?
Quoi ! le plaisir, cet aliment des cœurs,
N'est point pour vous la douce nourriture
Qu'au moindre insecte accorde la nature ?
Vous languissez, tandis que ces oiseaux,
Autour de vous, perchés sur ces ormeaux,
Chantent leurs feux, éprouvent les caresses
Que sa bonté prodigue à leurs tendresses ?
Ah ! si celui qui vous donna le jour,
Vous cache encor les plaisirs de l'amour ;
De quel bienfait a-t-il comblé votre être ?
Si du néant sa grandeur vous fit naître,
Si, de ses mains, il forma votre cœur,
Si le desir, ce sentiment vainqueur,
Au fond de l'ame incessamment vous crie :
« Le doux plaisir est le miel de la vie, »
A cette voix pourquoi résistez-vous ?
Du tendre amour Dieu ferait-il jaloux ?
Comment, sans lui, veut-il orner la terre ?

Comment ce Dieu , qui de rien fut tout faire ,
 Et dont la voix , d'un seul mot tout-puissant ,
 Pendant six jours fit sortir du néant ,
 Le bien , le mal , & sa fragile image ,
 Voudrait encor conserver d'âge en âge ,
 L'œuvre imparfait de ses puissantes mains ,
 Sans allumer dans le cœur des humains
 Ces feux sacrés que son sein fait éclore ,
 Feux plus brillants que les feux de l'aurore !

Au long discours de l'Ange tentateur ,
 Eve sentit dans le fond de son cœur
 Les premiers feux qu'allume la tendresse .
 Son front serein , où brillait la jeunesse ,
 Prenait déjà la couleur du plaisir .
 Dans ses beaux yeux , la chaleur du désir
 Au séducteur promettait la victoire .

Vous , que j'admire , & que je voudrais croire ,
 Répondit Eve , en lorgnant le serpent ,
 Est-il bien vrai que ce fruit séduisant ,
 Soit du plaisir la source intarissable ?
 Mon cœur le dit , mais un ordre immuable
 De l'Eternel me défend d'y toucher :
 Car dans ce fruit il a voulu cacher
 Aux yeux des Cieux , aux miens , à ceux du monde ,
 Du bien , du mal , la science profonde ;
 Mystère obscur , où mon œil ne voit rien .
 Pour fuir le mal , ou pour faire le bien ,

De l'un & l'autre il faut la connoissance.
 Comment veut-il que mon intelligence
 Qui les ignore, obéisse à sa loi?
 Si le plaisir, si tout est fait pour moi,
 Pourquoi veut-il me cacher ce que j'aime?
 Si tout est bien, comme il l'a dit lui-même,
 Comment ce fruit peut-il nuire à mon cœur?
 Du bien, du mal, le Ciel est-il l'auteur?
 Un même fruit peut-il leur donner l'être?
 Au sein du bien, le mal pourrait-il naître?
 Non : le Ciel fit, je le vois aujourd'hui,
 L'amour pour nous, la sagesse pour lui.

Disant ces mots, Eve mordit la pomme,
 Et le serpent au front du premier homme
 Planta ce bois qui croît en tout Pays,
 A Londres, à Rome, & sur-tout à Paris.

Ainsi ce feu fut transmis à vos pères,
 Qui tout-à-coup amoureux de vos mères,
 Furent six mois, peut-être plus ou moins,
 A leur prouver par d'inutiles soins,
 Le haut degré de leur concupiscence,
 L'éternité d'une ferme constance.
 Fidélité, vertu des cœurs étroits,
 Vous êtes belle, & vous devez, je crois,
 Bien ennuyer le cœur & la tendresse,
 Si les amants sont vrais dans leur promesse.

Enfin, mes sœurs, plein de ce feu puissant,

Votre papa, pour avoir le néant
 Du jeune objet qui châtouillait son ame,
 Et se charger du fardeau d'une femme,
 Fit un contrat où signa l'intérêt;
 Et de concert avec son jeune objet,
 Alla trouver le curé du village,
 Qui dans leurs yeux voyant du mariage
 Quatre témoins, publia par trois fois,
 Que les amants ayant fixé leur choix,
 Feraient bientôt, en face de l'église,
 Ce joli jeu, cette douce sottise,
 Qu'on fait souvent de Paris à Pékin,
 Sans eau bénite & sans un mot latin.
 Grand Sacrement, fils de la pénitence,
 Sacrés liens, qui rarement, je pense,
 Pouvez unir la femme à son époux,
 Vous n'êtes plus aujourd'hui parmi nous,
 Qu'un nœud coulant qu'on lâche & qu'on méprise:
 Malgré les soins que se donne l'église
 De vous ferrer, vous rompez tous les jours.

Enfin, mes sœurs, grace au Dieu des amours,
 Neuf mois après vous eûtes l'existence;
 Et dans l'instant, le Ciel par sa puissance,
 Vous retira du vieux trou du péché,
 Où, dans Adam perfidement niché,
 L'homme naissait pour être enfant du Diable.
 Ce trait, mes sœurs, est bien épouvantable;
 Faut-il, hélas! que sur nous aujourd'hui,

Retombe encor la sottise d'autrui !
 Si Mons Adam, & sa coupable cote
 L'ont offensé, ce n'est point notre faute.
 Aucun de nous n'existait dans ce temps ;
 Et puis le Ciel en veut-il tant aux gens ?
 Sévira-t-il contre un morceau de terre ?
 D'abord on boude, on se met en colere,
 On n'entend rien dans le premier moment ;
 Mais on revient, & puis en raisonnant,
 On s'apperçoit que la parfaite image
 N'est dans le fond qu'un méchant barbouillage,
 Un pot pourri, l'ouvrage de ses mains ;
 Et sans rancune on pardonne aux humains.

Vers quatorze ans, au printemps de votre âge,
 Pour conserver des périls du naufrage,
 Certaine fleur qui doit périr un jour
 Entre les bras d'un sot ou de l'amour,
 Un pere dur voyant que la jeunesse,
 Sur votre front déployait sa richesse,
 Et les appas qui tentent le pécheur ;
 Craignant pour vous une trompeuse ardeur,
 De quatre murs scella votre innocence.
 Un orateur, tout gonflé d'ignorance,
 Vous assura dans un méchant sermon,
 Qu'un voile épais faisait peur au démon,
 Qu'un jupon blanc embellissait une ame,
 Et que la terre, où le plaisir infame
 Fait si souvent lever les tabliers,

Sur sa surface avait des ouvriers,
 Qui sont toujours à travailler les filles ;
 Les molester, offrir aux plus gentilles,
 Mille plaisirs pour un chiffon de fleur.
 Que bien vous prit de garder votre honneur !
 Aussi le Ciel fera votre partage ;
 Et vos bijoux (*) au céleste héritage
 Extasiront le peuple bienheureux :
 Environnés de tout l'éclat des cieux ;
 Ils jouiront d'une gloire immortelle :
 Les Chérubins dans leur prose éternelle
 Les chanteront ; Lansberg avec éclat, (§)
 En grossira son chétif Almanach.

Hélas ! pour vous, victimes malheureuses,
 Qu'un sort cruel, ou les façons affreuses
 D'un pere ingrat, menerent aux autels,
 Comment calmer vos chagrins éternels !
 Ce sombre lieu ne peut tarir vos larmes :
 L'amour pour vous a perdu tous ses charmes.
 Le préjugé vous condamne à souffrir :
 Consolez-vous dans l'espoir de mourir.

(*) Les Nonnes qui ont un langage proportionné à la petitesse de leur génie, appellent leurs vertus, des bijoux.

(§) Mathieu Lansberg, auteur perpétuel d'un mensonge imprimé, nommé l'Almanach de Liege.

Le cloître est plein des péchés de la terre.
Hélas ! souvent les fruits de l'adultère
Sont destinés à gémir dans ces lieux.
O cœurs pervers ! ô mortels odieux !
Expiez-vous un crime par un autre ?
Sage nature , ô mon divin apôtre !
Si ta morale est d'un Dieu créateur ,
Et si ta loi , gravée au fond du cœur ,
Est l'œuvre sainte de la main de ton maître ,
Cet univers est-il ce qu'il doit être ?





CHANT VII.

*Continuation du Sermon. Second Point. Le
trou du monde.*

LA sainte Eglise est d'un bon caractere ;
 Pour les enfants c'est une tendre mere ;
 Le moindre objet occupe ses doux soins ;
 Toujours son cœur s'entr'ouvre à leurs besoins.
 Or , c'est pour eux que cette mere sage
 A de tout temps gardé le saint usage
 De se moucher au milieu d'un sermon.
 Tertullien & la tradition
 Ont bien fondé ce grand point de doctrine.
 Oncque Calvin & la secte mutine ,
 Qui sur des riens nous molestent souvent ;
 N'ont point touché cet article important.
 Car sur ce point l'Eglise est infallible , (*)

(*) Si l'écriture , l'ouvrage de la vérité , est infallible , cette perfection dans la personne sacrée du Pape , est inutile. L'infalible expliquer l'infalible , est un jeu de mots. On ne croit point en France aussi robustement qu'à Rome , cette chimere ; mais nous croyons comme un article de foi ,

Et dans Geneve où chacun lit la Bible ;
On touffe , on crache & l'on bâille au sermon ;
Ça prouve au moins que le Pape a raison.

Or , l'orateur ayant suivi l'usage ,
De son mouchoir essuyé son visage ,
Deux ou trois fois profondément craché ,
Et l'auditeur parfaitement mouché ,
Reprit ainsi son discours pathétique ,
Où ménageant les fleurs de réthorique ,
Il s'écria , d'un ton rauque & nerveux :
Le trou du monde est un trou malheureux.
C'est le séjour du venin de Pandore :
Du sein des fleurs le plaisir fait éclore
Les fruits cuisants des tristes repentirs.
Là le mortel trompé par ses desirs ,
Les yeux couverts du bandeau de Cythere ,
Va d'Ixion répéter la chimere :
A son ardeur la nue ouvre son sein ,
Il entre , il pleure , & se plaint du destin.
Ah ! que ce trou fut jadis respectable !
Ecoutez-bien , ceci n'est point la fable ,
Un songe bleu tiré de l'Alcoran ;

que le souverain Pontife est le successeur , & sur-
tout le véritable imitateur de St. Pierre , qui mar-
choit pieds nus , & qui ne pouvoit faire respec-
ter ses pantoufles.

C'est le morceau le plus beau du roman.

Vers certain lieu dont la carte & l'histoire
 N'ont jamais su conserver la mémoire,
 Les Dieux ont fait bâtir à leurs dépens
 Un grand jardin (*) de cinq à six arpents.
 Dans ce beau lieu tout croissait à merveille.
 Le pissenlit, les choux-fleurs & l'oseille,
 Sans les semer, ainsi que les Gascons,
 Venaient par-tout comme les champignons.
 Tels pullulaient les Jésuites en France.
 Le doux rosier dans ce temps d'innocence
 Ne piquait point la main des étourdis :
 Que les rosiers sont bien changés depuis !
 Séjour charmant, que vous aviez de charmes !
 Chère innocence, ô sujet de nos larmes !
 Siècle d'Astrée, en vos jours précieux,
 Le trou du monde était délicieux ;
 Il était frais, aussi frais que l'aurore.
 Colomb, Kaizer (§) n'existaient point encore ;
 Et l'Opéra, la veine des faveurs,
 Ne vendait point ses galantes douceurs.

Laiïsons ce trou : parlons du trou du monde.

(*) Les champs Elisées.

(§) Médecin qui guérit les cas réservés avec des pilules.

Dans ce dernier , hélas ! tout mal abonde.
C'est dans ce trou que l'on voit chaque jour
Tant d'objets faits pour les yeux de l'amour ;
C'est-là qu'on voit cette pudeur sévère ,
Songe inconnu sous un autre hémisphère ,
Servir de voile aux faiblesses des cœurs ;
C'est-là qu'on voit ces fantômes d'honneurs ,
Les songes creux , les antiques chimères
Que les cerveaux des maris & des meres
Ont arrangés pour troubler les plaisirs.
C'est-là qu'on voit réduite à ses desirs ,
A soixante ans , la vieillese pesante ,
Chérir encor cette douceur charmante
De soupirer les plaisirs du printemps :
Près du tombeau sous le fardeau des ans ,
On aime , on brûle , on se repent encore :
Toujours enfant , toujours à son aurore ,
Le tendre amour ne meurt point dans nos cœurs.
C'est encor-là que cent prédicateurs ,
Vains éloquents , habilement nous prêchent
Ces lieux communs qui rarement empêchent
Les passions de maîtriser les cœurs.
C'est dans ce trou , refuge des pécheurs ,
Que nous voyons les tranquilles chanoines ,
Les tonsurés , les prélats & les moines
Entretenir pour la religion
Tout l'embonpoint de leur profession.
C'est-là qu'on lit sur un fer homicide

La dure loi qu'un fantôme perfide,
 Né de la rage, a gravé de ses mains :
 » Egorgez-vous, misérables humains,
 » Sans pitié versez le sang d'un frere :
 » Le point d'orgueil est le Dieu de la Terre. »
 Là sans argent, nichés dans leurs greniers,
 Maître Fréron & mille *Ecrivains*,
 Epais cerveaux paîtris d'un vieux salpêtre,
 Rimant des riens, donnent la vie & l'être
 Aux bâillements, au sommeil, à l'ennui ;
 C'est-là qu'on voit faiblement sur l'appui
 D'un roseau sec, la sincère innocence,
 Faisant le bien, chercher sa récompense
 Chez des mortels ennemis des vertus ;
 C'est-là qu'on fait mille efforts superflus
 Pour être heureux, ou bien pour le paraître ;
 C'est-là qu'on voit éclipser & renaître
 Cette fumée, aliment des grands cœurs ;
 C'est-là qu'on voit de superbes vainqueurs,
 Dans les chemins périlleux de la gloire,
 Gagner souvent, aux jeux de la victoire,
 Un bras de moins, quelques malins couplets ;
 Un ruban rouge, un bâton, des hochets.
 Hélas ! mes sœurs, c'est dans ce trou du monde ;
 Où chaque jour le démon à la ronde
 Tourne & vous croque un tendron comme un rien ;
 C'est dans ce monde où l'on trouve un bon chien,
 Plus aisément qu'un parfait honnête homme.

Enfin c'est-là que de Berlin (*) à Rome
On fait des loix pour corriger nos cœurs.
Hélas! les loix ne sont rien sans les mœurs!
Le ciel en fit, & son expérience
Doit pour jamais nous ôter l'espérance
De corriger les malheureux humains.
Sots & méchants, voluptueux & vains,
Malgré le ciel, ils portent sur la terre
De leur néant le triste caractère.
L'esprit, ce rien qui meut leurs faibles corps,
Epuise en vain ses courageux efforts;
Et rien ne peut corriger la nature.
Etre imparfait, chétive créature,
Homme coupable, à qui ressemblez-vous?
Quoi! Dieu vous aime; & ce maître est jaloux
D'un cœur de boue où séjourne le vice,
L'orgueil affreux, le vol & l'injustice?
Que nous faisons le bien mal-aisément!
L'homme est mauvais, son fier tempérament
Parle si haut, tient un si doux langage!
Ce Roi des Juifs, qui fut quelque temps sage,
Et fou long-temps, l'immortel Salomon,

(*) L'Alexandre du Nord, le Triomphe du Parnasse Français, a fait l'Anti-Machiavel pour enseigner les Rois, & un traité de Législation pour rendre les peuples heureux.

A qui le Ciel accorda la raison,
 Le bel esprit & l'humaine foiblesse,
 Put-il long-temps conserver la sagesse ?
 Plaisirs, honneurs, vertus & vérités,
 Tout fut pour lui pièges ou vanités :
 Car Salomon aimait la créature ;
 Pour obéir au cri de la nature !
 Il soudoyait huit mille cotillons.
 Comptons combien cela fait de tettons,
 Dix... seize mille... oh! c'est trop pour un sage.
 Moi qui suis prêtre, hélas! dans mon ménage,
 Je n'ai que Jeanne, & je me borne à deux ;
 Non, les gros biens ne font point les heureux.

Le fier Samson plus fort & plus terrible,
 Au Dieu des cœurs resta-t-il insensible ?
 Entre les bras d'un dangereux objet,
 Bientôt il perd sa gloire & son secret.
 Plus saint que lui, plus coupable peut-être,
 Des passions David fut-il le maître ?
 D'un jupon court le branle le séduit,
 Il le chiffonne, & son ame gémit.
 Dur lui cuisait ; l'époux de sa Clarice,
 En garnison avait de Saint Sulpice.
 Trouvé la rime : ainsi par ricochet,
 Le Seigneur Roi, disoit-on, en tenait.
 Si tant de Saints aux pieds d'une maîtresse
 Ont de la chair ressenti la faiblesse,
 Que ferons-nous? qui de nous aujourd'hui

Si près du crime est assuré de lui ?
 Le mouvement d'un fichu le fait naître ;
 L'air d'un beau jour, un spectacle champêtre ;
 Le sang enfin... étouffons ce desir, (*)
 Le Ciel cruel nous défend le plaisir.

Allons, mes sœurs, curez vos consciences,
 Dans vos regrets effacez vos offenses.
 Fuyez le monde & la tentation,
 Songez toujours à la componction.
 Ne faites point comme on fait sur la terre :
 On est contrit, sans penser à mieux faire ;
 On promet tout, on ne tient jamais rien :
 Promettez moins, mais remplissez le bien.
 Si votre cœur, dit le saint Evangile,
 A vers le mal une pente docile,
 Coupez ce cœur, il vaut mieux dans les cieus
 Entrer sans cœur, que d'habiter ces lieux
 Où l'Eternel fait briller sa vengeance.
 Vivez, vivez, & faites pénitence.
 N'attendez point, car le retour des ans

(*) Toutes ces expressions sur la faute d'Adam, sur Salomon & David, paraîtront singulieres aux dévots. Elles sont tirées mot pour mot des anciens sermons qu'on prêchait à nos grands-peres. St. Vincent Ferrier en fourmille. On aurait tort de faire un crime de ce qu'on a admiré & canonisé dans les saints.

Rend quelquefois nos efforts impuissants,
Le temps s'écoule & le trépas s'avance ;
A chaque instant l'éternité commence.
Le bon Jesus vous tend déjà les mains :
Venez, dit-il, cœurs choisis & divins ,
Cent fois lavés des eaux de pénitence :
Le repentir égale l'innocence.
Voyez ma gloire entr'ouverte à vos yeux.
De vos appas venez orner les cieux.
Plusieurs maisons, dans celle de mon pere,
Offrent, mes sœurs, de quoi vous satisfaire ;
L'une est la place attachée à l'amour,
L'autre est le trône où le dévot un jour
Doit, sous les yeux de ma clarté profonde,
Juger encor son prochain & le monde.
Allons, allons, rendez-vous à ses cris.
Foulez aux pieds, foulez avec mépris
Le vrai mérite & les talents du monde.
Le bel esprit est la source féconde
De nos erreurs & de nos maux réels.
Rien de mortel pour des cœurs immortels.
Voyez là-haut la maison rayonnante,
Où la grandeur en tous lieux agissante
Doit couronner, auprès des sept dormants,
Ces gros mortels, ces pieux fainéants,
Qui de concert, dit-on, avec les anges,
Font ici-bas retentir ses louanges.
Moines oisifs, chanoines indolents,

En Paradis vos minois succulents,
Sans le secours de la teinte divine,
Conserveront cette céleste mine,¹
Que le nectar, vainqueur de nos chagrins,
Rougit encor du jus de ses raisins.
Souvent au chœur votre sainte attitude,
Vos longs travaux toujours sans lassitude,
Méritent bien d'être récompensés.
Des maux d'Adam héritiers insensés,
Grossiers mortels, qui, courbés vers la terre,
Tirez du sein de cette ingrate mère,
Le suc heureux qui, fait pommer les moines,
Le vin d'Aï qui rougit les chanoines,
Vous travaillez ; ah ! que ne chantez-vous !
Que ce métier est lucratif & doux !
L'on ne fait rien, l'on bâille, l'on digere,
En récitant quelquefois un bréviaire
Qu'on n'entend point, ou *détonnant d'accord*
L'hymne du jour ou l'office d'un mort.
Prions le Ciel que son bras nous seconde ;
Par nos vertus bouchons le trou du monde.
Eloignons-nous du vieux trou du péché ;
Si le démon dans ce trou débauché,
Venait tenter.... Ici la mere Abbessé,
Qui sur un rien se gendarme & se dresse,
Lasse d'ouïr tous ces propos de trous,
Dit au docteur : s'il vous plait, taisez-vous.
Allez, les trous ne manquent point aux filles ;

Nous en 'avons, Pere, assez dans nos grilles,
Sans ceux encor dont vous voulez parler.

'A ce discours, n'osant pas sourciller,
Les yeux au Ciel louant la providence,
Et du couvent admirant l'abondance,
Le révérend descendit de l'embon,
Et nous priva du reste du sermon.





CHANT VIII.

Le P. Girard , monté sur un Balai , va trouver Ursule : frayeur de la Nonne. Girard la conduit au temple de la Moinerie.

LE jour déjà faisait place aux étoiles.
 Déjà la nuit , sous ses ténébreux voiles ,
 Allait cacher les sottises du jour ,
 Et les prêter aux erreurs de l'amour.
 Quand vers le nord , du haut de l'hémisphere ,
 On vit descendre un moine que la terre
 A vu cent fois , non sans émotion ,
 Servir l'amour , & fanner , dans Toulon ,
 D'un jeune objet le jupon & la gorge.
 Sur un Balai , monté comme un saint George ;
 Le moine noir , d'un air tendre & malin ,
 Riait encore aux sexe féminin.

Muse , peins-nous la modeste figure ,
 Le négligé , la galante parure ,
 Du beau Girard , ce vieillard Adonis ,
 Cher à Cadiere , agréable à Cypris.

Un jupon court , de coton , ou de laine .

Qui dans Sion , servant à Magdelaine , (*)
 Fut chiffonné tant de fois à l'envi ,
 Par les tributs d'Issacar & Lévi ,
 Du Révérend ornait la taille heureuse.
 Sur la poitrine une respectueuse
 La défendait des mains de l'indiscret.
 Sur ses cheveux un beau cabriolet
 Lui tenait lieu d'une sainte auréole.
 Un mantelet flottant sur son épaule ,
 Eût sans la nuit fait voir, aux yeux du jour,
 D'un Loyola l'ordinaire séjour.

Ainsi Girard parcourait les espaces ,
 Les champs des cieux , environné des graces
 Du Pere Ignace , & d'un sexe enchanteur ;
 Ainsi paré, le galant voyageur
 Arrive à Sin , & monte à la cellule ,
 Où dans ses draps la redoutable Ursule ,
 Le front couvert de lys & de lauriers ,
 Rêvait tout haut à ses exploits guerriers.
 Au bruit du moine Ursule se réveille.
 Son cœur frappé de l'étrange merveille
 De voir Girard paré d'un vieux jupon ,
 Tremble soudain , & croyant qu'un démon

(*) C'était un jupon qui lui avait servi dans ses
 premiers dérangements. Ste. Marie Magdelaine n'a
 pas toujours été dans le Ciel.

Venait tenter sa fragile innocence :
O toi , dit-elle , à qui j'ai dès l'enfance
Voué mon cœur & mes premiers soupirs ,
Mon pucelage avec mes repentirs ,
Saint-Nicolas , mets sous ta main puissante
La chasteté de ton humble servante.
Ainsi jadis , sur les bords du Jourdain ,
Antoine en guerre avec l'esprit malin ,
Accompagnait de ses Jérémiades ,
Du tentateur les sauts & les gambades.

A l'oraison de la timide sœur ,
Le beau Girard , voyant que la terreur
Avait troublé sa douce contenance ,
Lui dit : Laissez votre sotte innocence ?
Pourquoi , ma sœur , par vos timides cris ,
Casser la tête aux gens du Paradis ?
Je ne viens point dans ce saint monastere ;
Vous enlever un bijou que la terre
Estime tant & ne trouve jamais.
Hélas ! mon Dieu , le plus sot des projets
Peut-il entrer dans l'esprit d'un Jésuite ?
Là , j'en suis un , jugez de mon mérite.
Je fus jadis directeur à Toulon ,
Sorcier à Aix , & Girard est mon nom.
L'amour long-temps me couvrit de sa gloire.
Le Jansénisme , en faisant mon histoire ,
A raconté celle du genre-humain.
Un moine chaste , une pucelle , un saint

Sont des objets inconnus sur la terre.
 O vierge aimable ! adorable Cadie re ,
 Je dois ma gloire à tes divins appas.
 Combien de fois ferras-tu dans tes bras ,
 Le saint objet qui noircissait ton ame ?
 Combien de fois ma pétulante main
 Sous tes... que dis-jé... ô moments trop rapides ,
 Temps qui coulez comme les eaux fluides ,
 Que n'avez-vous , en faveur des amants ,
 Des jours moins courts ou de plus longs moments ?

A ces propos tout noircis d'indécence ,
 La jeune sœur sentant que l'innocence
 Etait un rien qui pouvait s'échapper ,
 Et qu'un Jésuite en tout temps fait tromper ,
 Dit à Girard , les yeux mouillés de larmes :
 N'animez point ma jeunesse & mes charmes.
 Mon cœur ne peut tenir à vos propos :
 Je me sens bien ; si vous disiez deux mots ,
 Là... je ne fais... voyez-vous , ma faiblesse...
 Hélas ! comment soutenir la sagesse ?
 C'est un fardeau qui fatigue les cœurs.

Vierge , arrêtez le torrent de vos pleurs ,
 Répond Girard en embrassant Ursule ,
 Votre terreur me paraît ridicule.
 Je suis défunt ; jamais les revenants
 N'ont fait ici de cocus ni d'enfants.
 Un autre objet occupe ma colere.
 Depuis dix ans dans votre monastere ,

Malgré la bulle , un bigot Directeur ,
Fier Janséniste , orgueilleux novateur ,
Est de ces lieux le conseil & l'arbitre.
C'est lui qui fit jadis dans la Chapitre
Changer aux yeux de toute la maison ,
Effrontément le manche du Ramon.
De sa rondeur la grosseur indécente ,
Pouvait , dit-il , dans une ame innocente
Porter le trouble , éveiller les desirs ,
Et peindre en gros l'image des plaisirs.
Dans les transports de son humeur chagrine ,
Voulant couper le mal dans sa racine ,
Sevrer le tact , son esprit créateur
Du manche rond fit châtrer la rondeur,
O Dieux , ma sœur , quel barbare caprice !
Le Directeur est-il né dans la Suisse ?
Dans ce Pays les manches sont carrés ,
Les ronds pourtant sont plus considérés.
Venez , ma sœur , couronner votre ouvrage.
Le Ciel a vu votre immortel courage
Se signaler , malgré le cri des chats.
Hier la victoire accompagnait vos pas ,
Demain le sort peut devenir contraire.
Le Directeur a dans ce monastere
Un fort parti , je connais son courroux :
Allous nous mettre à l'abri de ses coups.
La moinerie est notre auguste reine ,
Courons aux pieds de notre souveraine ,

Toucher son ame , implorer son secours.
Déjà la nuit a commencé son cours :
Ce vieux Balai servira de voiture.
Il fut , ma sœur , fameux dans l'écriture ;
Quand certains jours , dans le siecle des eaux ,
Deucalion avec les animaux ,
Les chiens , les chats , ses trois fils & leurs femmes ,
Ne voyant plus briller les douces flammes
De l'astre heureux qui dissipe la nuit ,
De ce Ramon on dit qu'il se servit
Pour enlever les toiles d'araignées
Que le déluge à l'entour des nuées ,
Avoit laissé , comme signes certains
Que Jupiter noya tous les humains.
De ce Balai le manche secourable
Devint après d'un usage admirable
Au bon Isaac , le dévot ornement
Des premiers jours d'un ancien Testament.
Il s'en servit , en place de baguette ,
Adroitement pour nouer l'aiguillette
A certain Roi qui brûla dans son ame
D'un feu profane à l'aspect de sa femme ,
Que l'homme saint , qui n'était point menteur ,
Faisait passer pour pucelle & pour sœur.
Dans un pays le berceau de l'Eglise ,
Par sa vertu , le célèbre Moïse
Du sein des Cieux fit descendre jadis
Des champignons , des oiseaux tout rôtis ,

Et,

Et, pour flatter les filles & les femmes,
Du boudin blanc & le plaisir des Dames.
Après, sortant de la terre promise,
Il décora, dans la cité d'Assise,
Les sales mains des fils de saint François :
Car, par leur règle, en voyage, je crois,
Hors les deux pieds, le bâton, les coëffures,
Les Capucins n'ont point d'autres montures.
Du temps des fots, il servit aux forciers :
Tels autrefois les Merlins, les Grandiers,
Dit Bergerac, chevauchent vers la lune,
Pays charmant où l'on voit la fortune,
Tout comme ici, couvrir de son éclat
Un cordon bleu, un Evêque, un pied plat ;
Tandis qu'on voit, tout couvert de la boue,
Le sage assis au plus bas de sa roue.
Mais finissons : c'est long-temps babiller.
Vîte, ma sœur, il faut vous habiller ;
Le temps nous presse, & long est le voyage. (*)

(*) Un savant Capucin prêchant à Troyes devant quatre cents moutons, assura que les cailles qui tomberent dans le désert, venaient de la table de Dieu le Pere ; que la manne était des melons d'Angers, qu'on avait envoyés à la Ste. Vierge par l'occasion de la poste restante. Les Capucins disent souvent de pareilles bêtises en chaire.

La jeune sœur , à ce pressant langage ,
 Saute du lit , prend ses accoûtrements ;
 Et sans penser , mettant ses vêtements ,
 Par-ci par-là faisait voir au Jésuite
 Des agréments , des genoux , un mérite ,
 Et des encors... Girard , à ces appas ,
 Difait au Ciel : Pourquoi l'affreux trépas
 M'a-t-il ôté la force & la puissance ?
 Dieu , quel objet ! quelle jeune innocence !
 Que n'ai-je encor le talent d'autrefois ?
 De désespoir faut-il succer mes doigts ?
 Mais je pourrai.... non , aimable Cadiere ,
 Je t'aime trop , tu feras la dernière
 A qui mon ame offrira son encens.
 La nonne est jeune , & souvent ces enfants
 Pour un bobo font des cris effroyables ;
 N'éveillons point les censeurs implacables.
 De tout côté les Jésuites sont mal ;
 Chez l'Espagnol ainsi qu'en Portugal ;
 Bientôt Jesus fera sans compagnie.
 Hélas ! grand Dieu ! la justice & l'envie
 Sont contre nous : en vain frere Berthier , (*)
 De nos erreurs impudent gazetier ,

(*) Panégyriste périodique de Bussembaum , du
 P. de la Croix , du fanatisme & de la St. Barthe-
 lemi.

Pour nous louer à beau fouiller ses pages ;
Tous les savants ont sifflé ses ouvrages.
Nous , ses écrits , tout est mis au billon.

La jeune sœur sous un saint guenillon
Avait caché sa gorge ravissante :
Un voile épais sur sa face charmante
N'offrait plus rien à la tentation ;
Et de l'amour la douce émotion
N'agitait plus le cœur noir du Jésuite.
Girard , pressé de partir au plus vite ,
Trouffe la sœur , & sous son blanc jupon
D'une main ferme il passe le Ramon ,
Et tôt , en croupe , il faute derrière elle.
Déjà le moine & l'animal pucelle
Sont accolés & planent dans les cieux ;
Déjà Douai disparaît à leurs yeux.





C H A N T I X.

Girard & Ursule s'arrêtent à Paris. Spectacle du Boulevard. Leur passage à Rome. Ils arrivent au Temple de la Moinerie.

Sur le Balai, Girard & sa compagne
 Ont traversé cette riche campagne,
 Où la franchise anime les Picards;
 Déjà Paris dévoile à leurs regards
 Son ridicule & son circuit immense;
 Déjà le Louvre avec magnificence
 Etale au loin le chef-d'œuvre de l'art:
 Plus près delà le fameux Boulevard,
 Nouveau séjour de la mode inconstante,
 Vient leur montrer cette foire ambulante
 De papillons & d'insectes titrés.
 Là mille Iris, dans des chars azurés,
 Vont respirer le vice ou la poussière:
 Là tour-à-tour on voit dans la carrière
 Le char d'un sot, le carrosse d'un fat,
 Et l'équipage élégant d'un Prélat.
 Là Jean Fréron (*) & Trublet (¶) le diacre,

(*) La haute & puissante maison de l'âne littéraire, est très-ancienne. *Jean-Blaise-Catherine Fréron*

Pour quinze sols dans le même fiacre,
De leur portiere annonçaient aux passants,

n'est point originaire de Quimper-Corentin, comme on l'avait annoncé. Le sublime Historiographe de France, semble nous dire que cette maison est fortie de l'Orléanais. Les gens qui savent lire les plaifanteries., auront fait sans doute attention au dernier chant de la Pucelle., & sur-tout à l'accouplement amoureux de cette vierge de cabaret avec l'animal mystérieux de St. Denis. Dans ce congrès dur & tendre, Jeanne conçut deux jumeaux qui vinrent assez à bon terme. Ce fut à Cléry, chez un chanoine qui protégeait les filles enceintes, qu'elle accoucha de ces heureux mâles. L'un fut nommé Gilles Chaumeix, & l'autre Martin Fréron. L'ainé resta dans sa patrie; & l'an 1713, un de ses descendants accabla ce globe du pesant fardeau d'Abraham Chaumeix, dont il est terriblement question depuis quelque temps. Son cadet, Martin Fréron, vint s'établir à Paris dans la rue du Sabot, au bout de la petite rue Taranne, où il fit avec distinction le commerce de porteur d'eau; il gagna quelque argent à ce métier, & s'adonna tellement au vin, que tous ses descendants furent tachés de cette liqueur. La misère le fit sortir de Paris; il alla à Quimper crier de la moutarde, & ses descendants ont fait descendre jusqu'à nous le Cartouche qui fait l'Année littéraire.

L'un son génie, & l'autre ses talents.
 L'Abbé criait : Je compile à merveille.
 Fréron disait : J'ai dans plus d'une veille,
 Avec succès fait d'un style ennuyant,
 A mon compere un sonnet innocent;
 Dans mes chiffons j'ai décrié Voltaire...
 Le fier Chaumeix (*) en rampant terre à terre,
 Disait : Ma foi, j'ai vaincu Diderot.
 A son côté, le rimeur Paliffot, (§)
 Esprit orné d'enflure & de stygmates,

(¶) L'Abbé Trublet, grand homme, qui a la fureur d'être à l'Académie un petit personnage. Voyez Voltaire, article des épingles & des égraignures.

(*) Abraham Chaumeix, le plus grand homme de la Littérature, naquit à Orléans le jour de St. Mathurin l'an 1713 : il vint au monde avec un esprit noué, & des poumons qui n'étaient point de paille. Il fit des progrès rapides dans la Littérature : à 17 ans il connoissait sa croix de Dieu comme ses deux mains ; à 27 il signait son nom avec l'élégance d'un greffier de paroisse ; à 40 il raisonnait comme on ne raisonne pas. Ce fut à cet âge qu'il écrivit contre l'Encyclopédie & M. de Voltaire.

(§) Paliffot, Auteur hué, fiffé & berné de toute la terre.

D'un air vainqueur marchant à quatre pattes,
 Criait : Je suis un excellent Auteur :
 Sur l'Hélicon, Pégase, en ma faveur,
 A déployé son noble caractère :
 Là chaque jour nous partageons en frere,
 Le picotin, l'herbe, & le foin nouveau.

Loin de ces fots, un spectacle plus beau
 Aux voyageurs montrait nos agréables,
 Nos grands esprits, nos gens inimitables.
 Le front orné d'un laurier immortel,
 On admirait le divin Marmontel :
 Il conte bien, & très-bien quand il veut ;
 Mais pour des vers, il en fait comme il peut
 J'ai, disait-il, servi long-temps la France.
 Ah ! qu'on est dur à la reconnoissance !
 Quand le Mercure était entre mes mains,
 Que j'ai rendu de service aux humains !
 Ouvrez, lisez, calculez chaque page ;
 J'ai pour ma part, dans ce méchant ouvrage,
 Pendant quatre ans enterré mille auteurs.
 Ah ! qu'on a mal reconnu mes faveurs !

Monfieur Arnaud, (*) non point celui qui rime,

(*) M. l'Abbé Arnaud, Auteur du Journal étranger. Ce Journal est un mauvais fujet : il y a comme çà des enfans malheureux qui ne répondent pas aux foins de leurs peres. L'âne littéraire le

Mais cet Abbé, cet esprit si sublime,
 Difait tout bas d'un ton froid & léger :
 Dans mon journal, le bon sens étranger
 Brille par-tout ; je n'ai point de pratique ;
 Trois fois le jour je vais dans la boutique
 De mon Libraire, en compter les montants ;
 C'est un cadeau que j'aurai bien long-temps.
 Pourtant Suard (*) pousse fort à la roue ;

faisait fort mal, & n'avait pas plus de débit ; je conseilla à M. l'Abbé, d'envoyer son Journal prendre son air natal ; il réussira chez l'étranger, il est bien écrit. A Paris nous ne voulons que de jolies tabatières : les pommes de terre ne sont point jolies, & depuis quelques années nous les trouvons très-indigestes.

(*) Compagnon de M. l'Abbé Arnaud, pour le Journal étranger, Auteur de la Gazette Anglaise & de plusieurs ouvrages parfaitement écrits. Fréron, qui ne connaît point les vrais talents & les belles ames, se fâcha à propos de bottes contre Suard. Ce dernier fit en 1761 un Discours académique au Roi. L'âne littéraire, ignorant que l'ouvrage fût de Suard, en fit un éloge magnifique : un mois après, l'épouse du corsaire apprit que Suard en était l'Auteur, & dit à son mari : Ecoute, Jean, tu es un sot, tu as fait une terrible ânerie dans ta méchante feuille du mois dernier ; Suard est l'Auteur du Discours que tu as loué. Fréron, ne

Il écrit bien, il faut que je l'avoue ;
Car Jean Fréron ne l'avouera jamais.

Plus loin était ce Cardinal Français ,
Qui fait rimer de beaux vers à Glycere ,
Chanter l'Amour , Vénus & la fougere ,
De l'horison nuancer les couleurs ,
Placer par-tout des aurores , des fleurs ,
Peindre la neige , & mettre en poésie ,
Tous les tableaux de la favonnerie.

Rimez encor , ô Cardinal charmant !
Tous nos lauriers , sur votre front brillant ,
Vous iront mieux que le chapeau de Rome.
Que l'amitié , ce vrai bonheur de l'homme ,
Dans votre exil vous dise chaque jour :
Vous fûtes bien autrefois à la cour ;
Reine des cœurs , des arts & du génie ,
Pour vos talents , l'adorable Uranie ,
Vous mit jadis le pain blanc à la main.
Ah ! vous deviez , rendant grace au destin ,

se possédant point à cette nouvelle , se mit à crier
contre sa femme , & se coucha ce jour-là sans se
griser : ce fut le premier de sa vie. Ce qu'il y eut
de plus terrible dans cette aventure , c'est que la
compagne de sa couche fut privée pendant huit
jours de la nourriture du St. Sacrement de Ma-
riage.

Marquer un peu votre reconnoissance ,
De sa bonté bénir la bienfaisance.

Mais nous changeons en changeant nos états ;
Comme les Grands, les Abbés sont ingrats.

Certain Seigneur, l'agrément de la France,
Qui parle bien, qui fait avec aisance,
Des vers heureux à Priape, à l'Amour,
Sur ces remparts étalait au grand jour,
Son air brillant & son humeur volage.
Maître Aronet était auprès du sage,
Et lui disait : Seigneur, ne pensez plus
De faire encor ici-bas des cocus.

Le temps vous parle ; hélas ! votre visage
Ne porte plus ce brillant appanage
De la beauté, qui fit tant de jaloux.
Vous n'êtes plus la terreur des époux,
Et le desir pour vous est inutile.

Consolez-vous, lisez mon Evangile,
Ouvrez, Seigneur, à l'article Chandos :
Ce grand guerrier, au beau jeu des deux dos ;
Était expert comme Votre Excellence ;
Il chevauchait l'Angleterre & la France.
Mais certain jour auprès d'un vieux château,
Devant Charlot, la Trimouille, & Bonneau,
Oncque ne put piquer son haridelle.

Saint Grisbourdon protégeait la pucelle.
Que dis-je, hélas, c'était Monsieur Denis,
Qui, plein d'humeur, soufflait du Paradis,

Sur le champion un vent plus froid que glace.
Comme le temps le plaisir fuit & passe,
Et nos beaux jours ne sont qu'un beau matin.

Monfieur Gréffet, (*) un rofaire à la main,
Criait : Pardon, je rougis de ma vie.
J'ai fait pour vous certaine comédie,
Où l'ordonnance a fait rire Arouet...
Ah! si le Ciel pardonne ce forfait,
Jusqu'à la mort j'en ferai pénitence;
Le tombeau feul assure l'innocence.

Sur ce rempart, à côté d'un Baron,
Tout en riant, Melpomene Clairon (§)

(*) M. Greffet a fait une jolie amende honorable à la Ste. Vierge, & a juré entre les mains de M. l'Evêque d'Amiens, de ne plus faire parler de lui près de la rue des fossés de M. le Prince.

(§) Mademoiselle Clairon a consulté les Avocats de Paris & les Casuistes de Notre-Dame, pour savoir si elle pouvait en conscience monter sur des planches : les Avocats ont dit qu'oui, les Casuistes ont dit qu'elle ne pouvait y monter sans renouveler les mystères de la Passion, c'est-à-dire sans flageller & crucifier de nouveau Notre Seigneur, à cause que les planches avaient beaucoup de relation avec l'arbre de la Croix, qui était de bois; que Pontas, à l'article des échelles qui sont

Offroit son cas à certain Moliniste.
 Il est verveux, lui dit le Casuiste :
 Car l'Écriture exprès défend aux siens,
 Chez les Français l'art des comédiens.
 Mais pour à Rome, à cause du Saint Pere,
 Pour quinze sols on peut voir du parterre,
 Blâmer le vice & louer les vertus.
 Pour vous instruire, il vous faut là-dessus
 Vous adresser à l'Abbé de Grifelle ; (*)
 C'est un bon homme, il a beaucoup de zele :
 Confidemment montrez-lui votre cas.
 Ne craignez rien, il est comme Pontas,
 Expert, habile, & secret comme un ange.

Le front orné d'une belle fontange,
 Venait Bastienne avec son air charmant :
 L'amour montrait cet objet séduisant ;
 Et la finesse, en voyant ce visage,
 Court aussi-tôt embrasser son image.

Près d'un verger, le sauvage Rousseau (§)

de bois, a dit qu'on ne pouvait tenir l'échelle sans y participer. Ce cas fort nettement expliqué, n'a point heureusement empêché Mlle. Clairon de mettre les pieds sur les planches, où nous l'admirerons toujours.

(*) Grand Pénitencier de Notre-Dame.

(§) M. Rousseau, qui s'avise d'avoir des mœurs

Difait : Hélas ! je compofe du beau ;
Mon Héloïfe eft un ardent ouvrage.
O ma Julie ! ô Dieux , qu'elle étoit fage !
Elle en fit un , je ne fus point heureux :
J'avois dressé l'intention pour deux.
Mais fa vertu ménagea trop l'étoffe.
Que voulez-vous ? je fuis un Philofophe,
Qui d'un œil froid vois les ris & les jeux :
J'aime à penfer , & cela vaut bien mieux
Que de marcher à deux pieds fur la terre.
L'homme a perdu fon premier caractère ;
Il a laiffé la vertu dans les bois :
Car né méchant , il a fallu des loix
Pour le contraindre à refpecter fes freres.
Je fuis divin pour chanter les contraires ,
J'en veux aux arts & point du tout aux cœurs.
Ah ! les beaux vers ont bien gâté les mœurs !

Jettant par fois des éclairs de génie ,
L'Auteur malin de la Métromanie ,
Difait : Ma foi ne lisez point Cortès ;
Mes fils ingrats n'ont point eu de succès ;
Voyez Gustave , & laiffez Callisthene.
Pous vous flatter on a bien de la peine :
Votre bon goût défefpere un Auteur.

en France , a paru fingulier à l'ame de Fréron qui
eft très-laide : fes ouvrages font refpectables.

Du temps jadis, un méchant rimailleur
Brillait en France & charmait nos grands-peres ;
Car nos aïeux, gens de courtes lumieres,
Aimaient les vers & sur-tout les sonnets.
Ah! Jean Fréron, dans ces siecles parfaits,
Eût vu les fots, pâmés sur ses ouvrages,
Avec Lambert (*) prodiguer leur suffrages.

(*) Je fus adressé à M. Lambert, marchand Libraire, rue & à côté de la Comédie. Je me présentai cinq à six fois à la porte de son hôtel. Madame Lambert, qui fait les fonctions de Suisse le jour, & la nuit probablement celles de femme, me fit espérer à la sixieme fois de jouir de l'apparition de M. Lambert. J'entendis un petit tumulte qui venait d'un quatrieme : c'était la descente mystérieuse d'un courtaut de boutique en lingè sale, qui me fit entrer dans un entresol. Je fus trois quarts-d'heure à soupirer après la face lumineuse de M. Lambert. Il vint à la fin ; je m'annonçai avec une profonde révérence : c'est la seule que je fis bien dans la vie ; car je ne me pique point de bien filer une révérence ; je me contente de savoir marcher. Bref, j'exposai laconiquement le sujet de ma visite. M. Lambert, qui ne voulait point me prodiguer long-temps la lumiere de sa face, me dit aussi laconiquement : Monsieur, vous m'êtes annoncé par un homme d'esprit, je n'aime point la recommandation des gens d'esprit. Piqué

Un Saint Abbé, le pieux Lattaignant (*)
Difait : Messieurs , mon style est ennuyant :

du compliment , j'oubliai les égards que je devais aux Lamberts présents & futurs : Sans doute , Monsieur , qu'il vous fait la recommandation d'un sot , ou celle de Madame Lambert. Vous êtes un impertinent , me répondit le Libraire ; savez-vous à qui vous parlez ? tel que vous me voyez , Monsieur , je suis le fils naturel de M. de Voltaire. Cela peut être ; oui , ou non. M. de Voltaire a tous les talents , mais il n'a peut-être point celui de l'âne de sa merveilleuse Jeanne. Je crois que toute réflexion faite , Madame votre mere se fera trompée ; si elle a été jolie , on aura pu être amoureux d'elle. L'éclat du génie qui venait dans ses bras , l'aura étonnée comme Sémélé ; & dans ce moment , elle aura conçu de la nue d'Ixion : une erreur , une faute d'ortographe ne peuvent faire , comme vous le fentez , un gros garçon comme vous : vous êtes probablement le fils de votre propre pere. Croyez-moi , ne renoncez point à la légitimité. Depuis cette conversation je n'ai plus vu la face de M. Lambert que sur une médaille de l'ancienne Rome , où j'ai apperçu dans la gravité d'un Sénateur Romain qui mangeait sa bouillie , les traits lumineux de M. Lambert.

(*) M. Piron a fait d'excellents ouvrages. Il aura une place fort honorable sur notre Parnasse.

Mes vers sont durs, ma muse est sans génie.
 Je serais bon auprès de quelque mie,
 Pour endormir son tendre nourisson :
 Car sans esprit je fais une chanson.
 Mais l'air heureux donne un ton à l'ouvrage ;
 Et dans ma bouche il a tout l'avantage
 Des méchants vers mis en chant par Rameau.

Un conseiller, chantre de Ramponeau,
 Criait : Paix-là, c'est Phébus qui m'inspire :
 Ma main pesante a raclé sur la lyre,
 Du peuple Hébreu les lamentations.
 Un grand Pontife, à mes productions
 Vient d'accorder deux mille ans d'indulgence : (*)
 Le nom d'Arnaud, célèbre dans la France,
 Sera fêté désormais en tous lieux :
 Car les Français sont des gens fort pieux,
 Dévots sur-tout aux Nymphes de Cythere.
 Maudit du goût, & béni du saint Pere,
 Quel rimailleur oserait m'égaler ?

C'est moi, Monsieur, qui prétends m'étaler
 Auprès de vous, au Marais du Parnasse,

Sa Métromanie est un chef-d'œuvre : ses fautes
 mêmes font celles du génie.

(*) Le Pape a envoyé une caisse d'*Agnus Dei* &
 une rame d'indulgences plénieres à M. le Conseil-
 ler aulique, pour avoir commenté Jérémie.

Difait Laurès; (*) mes vers ont déjà place
Dans la boutique où le pere Berthier
Voit débiter ce précieux cahier ,
Où le bon sens frémit à chaque page ,
Où l'encre noire & l'impuiffante rage ,
Veulent flétrir les palmes d'Apollon ,
Et les lauriers du chantre de Bourbon.

L'enfant gâté du Dieu de la marotte, (*)

(*) Le Chev. de Laurès a été couronné deux fois par les Apollons de l'Académie. Les quarante font de bonnes gens; demandez-le à M. Saurin.

(§) M. l'Abbé Coyer écrit avec beaucoup de peine : il lui faut une semaine pour lécher une période, & deux mois pour l'enfanter; il aurait besoin de deux ou trois accoucheuses pour le faciliter dans ses travaux : si les prédictions de l'année merveilleuse se fussent accomplies dans la personne difficile de M. l'Abbé, M. l'Abbé n'aurait jamais été mere. Cet Auteur aura une place dans le temple du goût, à côté de nos tableaux à la Silhouette : il a fait, dans le siècle des jolies tabatières, les plus gentilles habioles du monde. Il a plu furieusement aux femmes, parce qu'il leur promettait des haut-de-chauffes; ce sceptre de l'empire masculin leur fait plaisir : il a déplu aux hommes, qui se plaignent déjà d'avoir des maris, des peres, des meres, & encor des H... C'est trop d'embarras.

Tenant en main une large culotte ,
 Criait : Venez , j'ai des prédictions ;
 Vous porterez dans peu des cotillons ,
 De grans fichus , peut-être d'autres choses :
 Car le beau-fexe , orné de haut-de-chausses ,
 Redeviendra du genre masculin.
 Déjà chez vous tout est au féminin.
 Vos lâches cas , en changeant de nature ,
 A Despautere ont fait plus d'une injure.
 Usé , flétri , votre nominatif ,
 Plus ne s'accorde avec le génitif ;
 Et dès trente ans , votre chétive espece ,
 De vos aïeux n'a plus la politesse.

D'un air content le fils de Crébillon (*)
 Difait : J'ai lu la belle Magdelon ,
 Richard fans peur , & Pierre de Provence.
 J'ai de l'esprit , du plus ferme de France :
 J'ai vu tourner plus d'un moulin à vent.
 Sur un sofa je place adroitement ,
 Près d'Actéon , le Dieu de l'Hymenée.
 Je fais filer la toile d'araignée ,

(*) Crébillon le fils , le colifichet le plus spirituel de Paris , écrit bien , quoiqu'en dise le noir Waspe. Crébillon , après sa mort , fera placé dans le Ciel , à côté de la chevelure de Bérénice : cela ferait là-haut une jolie tête à perruque.

Conter des riens , assortir des rubans ,
Sur trois cheveux composer dix romans ,
Peindre l'amour sur le sein de sa mere ,
Montrer à nud les plaisirs de Cythere.

L'Auteur (*) charmant du livre de l'Esprit ;
Difait : Messieurs, si dans certain écrit ,
J'ai pensé mal de l'humaine nature ,
Las, je pouvais, sans vous faire une injure ,
Douter un peu de votre probité.
Car entre nous, dans ce siecle gâté ,
On ne pourrait vous confier sa femme ;
Et lorsqu'on a, dans le fond de son ame ,
Tant de penchant à tromper son prochain ,
On peut crier contre le genre-humain.

Le front orné d'un grand feutre à l'antique ,
Les yeux ternis d'un jaune famélique ,
Toujours rêvant, n'ayant ni feu , ni lieu ,
Ma foi, disoit mon bon ami B. . . . (§)
Un écritoire est un meuble inutile :

(*) M. Helvétius n'a point jugé les hommes sur la beauté de son cœur. Voilà son crime.

(§) M. B. . . écrit très-bien : il est estimé des Littérateurs de Paris, pour ses talents & les belles qualités de son cœur : il est fâcheux que personne ne le jette dans la piscine, il a besoin d'être humecté ; car il est bien sec,

J'ai beau lécher, & donner à mon style
 Le ton qui flatte un protecteur puissant;
 Je frappe l'air, il ne vient point d'argent.
 Je suis toujours réduit au pot à bière,
 Toujours sans bas, & le bon exemplaire
 Du pauvre Diable : ô quelle affliction !

Là l'on voyait l'inconstant tourbillon
 Des fémillants, des femmes adorables,
 De la Dupui les Nymphes favorables,
 Les suffisants, la crème de Paris :
 Là tour-à-tour nos doucereux Marquis,
 Se pavanant, & riant près d'Annette,
 Offraient leurs cœurs peints à la Silhouette.
 Damon prêchait sur le goût d'un ruban :
 Licas parlait de l'ami Pompignan,
 Et de Didon qui n'est point tant vilaine.
 Cléon à faux, sur le ton d'une ancienne,
 Psalmodiait le plein-chant de Lulli :
 L'un admiroit son Caraccioli :
 L'autre disait : Cet Auteur est bien mince,
 Ce Capucin brillerait en Province.

Ursule ici dit à son conducteur :
 De ce côté, loin de ce peuple auteur,
 Admirez-vous ces brillantes figures,
 Ces merveilleux, ces femmes, ces peintures ?
 Mon Révérend, qu'ont-ils donc dans les mains ?
 Le beau Girard dit : Ce sont des Pantins.
 On devient fou, quand on le veut en France ;

Peuple charmant, votre éternelle enfance
Vous rend petit, mais semblable à l'amour.
Les bilboquets autrefois à la cour,
Ont diverti vos Seigneurs & vos Dames ;
Et chaque jour par les soins de vos femmes,
Tout se remue & tout change à Paris,
Hors la coëffure ou le front des maris.

Nos voyageurs ont traversé la France ,
L'Etat de Parme & celui de Plaisance.
Rome déjà frappe leurs yeux surpris :
Ce fier théâtre où tant de Rois jadis ,
Ont illustré les fers de la victoire ;
Ce Capitole , où des mains de la gloire ,
On couronnait de durables lauriers ,
Les Vers d'Horace & les travaux guerriers.
Ici Girard dit , arrêtant Ursule ,
Voici , ma sœur , où soupirait Tibulle ;
Où Julien , le précepteur des Rois ,
Servait les arts & la gloire à la fois.
Ici Caton , l'horreur du fanatisme ,
Le vieux Trajan , l'honneur du Paganisme ;
Ici César , si semblable à ses Dieux ,
De leurs vertus ont étonné les cieus.
Des Rois ici Titus fut le modele :
Et là régna le divin Marc-Aurele.
A ces héros , à ces hommes de bien ,
A succédé le fidele chrétien.
Sur un vieux trône autrefois infailible ,

La vérité , cette vierge invisible ,
 Qui parle au cœur , sans éclairer les yeux ,
 Dictait alors les oracles des cieux.
 Qu'elle était belle en sa naissante aurore !
 Charms divins , que n'êtes-vous encore !
 Son cœur brûlait des feux du Saint-Esprit.
 Son innocence était son seul habit ,
 L'ame des Saints , son temple & son empire ,
 Son sceptre heureux , la palme du martyre ,
 Et son trésor , le sein des malheureux.
 Vous n'êtes plus , siècles bénits des cieux.
 Le vaste orgueil , de ses mains criminelles ,
 A renversé ces portes éternelles ,
 Que les enfers ne pouvaient ébranler.
 Pontife heureux , qui devez ressembler
 A l'Être saint , dont vous êtes l'organe ,
 Autour de vous quelle pompe profane ,
 En m'effrayant , me présente à la fois ,
 L'ambition & le faste des Rois !

Disant ces mots , le discoureur Jésuite
 Pique des deux , passe Rome au plus vite.
 Et bien lui prit : car l'inquisition
 Eût séquestré le critique en prison.

Enfin , bientôt la triste Thébaïde
 Offre à Girard cette campagne aride ,
 Où , loin des yeux du monde & de l'amour.
 La Moinerie a fixé son séjour.



CHANT X.

Description du Temple de la Moinerie. Histoire des Fondateurs d'ordre. Départ de Girard & d'Ursule.

Loin de la paix, de l'heureuse harmonie,
 Est un Palais habité par l'envie.
 L'oïveté, ce vice du néant,
 En mit jadis le premier fondement.
 Le noir chagrin, la vive inquiétude,
 Monstres jaloux, nés de la solitude,
 Vinrent en foule offrir à ses desseins
 Leurs lents secours & leurs pesantes mains.
 La pauvreté, qu'on prêche & qu'on méprise,
 Que Rome sainte a chassé de l'Eglise,
 Vit leur travail & détourna les yeux.
 Le repentir, d'un crayon ténébreux,
 En gémissant leur dessina l'ouvrage.
 Le préjugé, ce tyran que l'usage
 Adore encor, grimpé sur l'échaffaut,
 A leur besogne applaudissait tout haut.
 L'aimable Hymen, ce Dieu tendre & facile,
 Dont les doux nœuds, tissus par l'Evangile,
 Sont quelquefois rompus par les amours,

Vit en pleurant enfouir sous ces tours
 Mille agréments respectés à Cythere,
 Que le ciel fit pour embellir la terre,
 Charmer nos cœurs, consoler nos destins,
 Et quelquefois augmenter nos chagrins.

Tyran des cœurs, la Moinerie affreuse
 Est de ces lieux la Souveraine heureuse.
 Son diadème est la crédulité,
 Son triste sceptre est l'inhumanité.
 Le fier devoir, vieillard inexorable,
 Tel qu'un enfant, à sa voix redoutable
 Toujours soumis, baise & porte ses fers
 A mille fots épars dans l'univers.

Du temple enfin Girard frappe à la porte.
 L'hypocrisie & sa lâche cohorte
 L'ouvrent soudain à nos deux voyageurs :
 La gravité, ce vieux finge des mœurs,
 Que le sang froid & la rate immobile
 Rendent si sage aux yeux de l'imbécille,
 Reçoit Urfule, & lui dit lentement :
 Aimable Nonne, attendez un moment.
 De soins fâcheux notre Reine immortelle
 Est entourée : on décide chez elle,
 Le long débat des manches des Feuillants ;
 Les Augustins, ces moines pétulants,
 Sur mille riens font des procès insignes ;
 Les Capucins, ces Révérends indignes,

Sur

Sur leurs tibis (*) ont des difficultés ;
 Les Cordeliers, ces gens souvent cités,
 Ont sur leur soupe (§) une dispute affreuse ;
 Le Célestin, avec sa mine heureuse,
 Se plaint encor qu'il n'a point d'appétit ;
 Le Mathurin, oisif & sans esprit,
 Vient chaque jour étourdir notre Reine.
 En attendant que sa voix souveraine

† (*) Le tibi est une cheville de bois, qui sert d'agraffe aux manteaux des Capucins : un tibi d'ivoire annonce un grand Commandeur de l'ordre ; un tibi de bois, un moinechon, un fiacre de la vermine séraphique.

(§) Les Cordeliers affurent que leur soupe appartient au Pape, lorsqu'ils l'ont digérée.

Les manches des Augustins & des Feuillants ont fait beaucoup de bruit dans l'Eglise : mais cette guerre n'a point égalé celle des Cordeliers sur leurs capuchons. L'ordre fut divisé en deux factions, qu'on nommait les freres spirituels, & les freres de la communauté. Les uns voulaient le capuchon étroit, les autres le voulaient large. La dispute dura plus d'un siecle, & fut à peine terminée par les bulles de quatre Papes, Nicolas IV, Clément V, Jean XXII & Benoît XII. Voilà de plaignantes ordures, pour occuper tant de souverains Pontifes !

Ait décidé ces faits litigieux ,
 Amusez-vous à contempler ces lieux.
 L'étonnement vous servira de guide :
 Son faible esprit & son regard stupide
 Admire tout , sans connaître comment.
 Allez , voyez dans chaque appartement ;
 Vous trouverez de ces hauts personnages ,
 Que l'ignorance à mis au rang des sages ,
 Pour avoir fait dans leur siècle autrefois
 Des songes creux & des signes de croix.

Nos pèlerins escortés de leur guide ,
 Les yeux levés , marchent d'un pas rapide
 Vers un bosquet planté de chênes verts ,
 Théâtre affreux du nord & des hyvers.

Là , dans un coin , un vieillard honnête homme ,
 Moine pourtant , car c'était saint Pacôme ,
 Faisait pour Dieu d'un air fort empressé ,
 Pour le défaire , un grand panier percé : (*)
 C'est moi , dit-il , en saluant Ursule ,
 Qui le premier endossai la cuculle.
 Je fis des Saints dans le commencement ;

(*) Les solitaires faisaient des paniers de jonc ,
 & les défaisaient pour plaire à Dieu & tuer le
 temps ; ils auraient mieux fait de labourer la terre
 & défricher la Thébaïde. Cela valait mieux que
 des paniers percés.

Mais hors le Ciel , personne assurément
 Ne doit jamais s'en mêler sur la terre.
 Un Saint est beau , mais il est dur à faire.
 Je fis d'abord des efforts impuissants :
 Les *Oremus* ne calmaient point mes sens.
 L'esprit n'est rien , & la concupiscence
 Est si terrible ! ô bon Dieu , quand j'y pense !
 Que de tourments ! que d'ennuyeux travaux !
 Ma sœur , le cloître est le tombeau des fots.
 Si de l'hymen , suivant les douces flammes ,
 Au-lieu d'un froc , j'avais pris une femme ,
 Le Paradis m'aurait coûté moins cher.
 Les Chérubins ne sont point faits de chair ,
 L'Homme n'est point organisé pour l'être.

Dans un taudis , Ursule vit paraître
 Certain Frocard , dont l'air lui parut sot ;
 Monsieur le Saint , peut-on vous dire un mot ,
 Lui dit la sœur , faisant la révérence ?
 Très-volontiers , j'ai de la complaisance ,
 Répond François poliment à la sœur ,
 Des Capucins je suis le fondateur.
 L'an onze cent je naquis dans Assise :
 Un certain jour , je vendis ma chemise ;
 Et pour cela tancé par mes parents ,
 A mon Evêque , à ses regards décents ,
 A nud j'osai découvrir mon derriere.
 Cette action , qui parut singuliere
 Aux gens sensés , me fit mépriser d'eux.

Pour décorer les oisifs & les gueux,
 Mon bel esprit animé par la grace,
 Imagina la corde & la besace;
 Un quart de toile a depuis huit cents ans
 Alimenté nombre de fainéants.
 L'enfer jaloux de mes succès rapides,
 Vint sur mes pas tendre ses lacs perfides:
 Pour triompher de moi plus aisément,
 Un jour d'hiver, l'impudique Satan
 Des sales feux de la concupiscence
 Voulut souiller ma crasseuse innocence,
 Perdre mon ame & vaincre ma pudeur;
 Du noir péché je sentis la chaleur.
 Pour défarmer ma chair récalcitrante,
 Je fis de neige une femme charmante; (*)
 Entre ses bras collé sur son giron,
 Les yeux au Ciel, l'esprit en oraison,
 Je fis, aidé d'une force majeure,
 A ce tendron trois enfants dans une heure.

Près de François, sous des arbres touffus,
 Un Bernardin avec Nostradamus
 S'entretenait de l'Almanach de Liege.

(*) St. François se dépouilla devant son Evêque.
 Il fit une femme de neige & trois enfants de la
 même étoffe, qu'il caressait pour dompter l'amour
 naturel.

J'ai, dit Bernard, pour flatter le saint Siege,
Contre les Turcs armé les Potentats,
Fait dans mon temps des méchants almanachs ;
J'avois promis le plus beau temps du monde :
Sur le hafard malheureux qui se fonde !
Le mauvais temps se mit de mon côté ,
J'en accusai l'amour & la beauté ,
Que les Croifés menaient en terre-sainte :
Car entre nous , plus d'une fille enceinte
Alla porter près de Jérusalem ,
A Nazareth , & même à Bethléem ,
Le germe heureux de son incontinence.
Après avoir tout dévasté la France ,
Je m'avifai d'intimider les fots ;
Je tins par-tout de terribles propos
Sur l'Antechrist & sur la fin du monde.
Les bonnes gens, les Seigneurs, à la ronde,
M'offraient leur bien, leur or & leur argent ;
De leurs deniers je dotais richement
Des abreuvoirs en l'honneur de Marie :
Défunt Mandrin eut-il mon industrie ?
J'eus beau fonder des loges pour les fots ,
Aucun succès n'illustra mes travaux.
Bacchus , Vénus , ont partagé ma gloire :
L'un à Clairvaux triomphe au réfectoire ,
L'autre à Cîteaux (*) soupire dans les bois.

(*) Les moines vont entre chien & loup dans

Pour terminer mes glorieux exploits ,
 Aux œufs divers (§) je consacrai ma plume ,
 Sur les œufs durs je fis un gros volume ,
 Et condamnant les moines débauchés ,
 J'ai savamment traité des œufs pochés.

Le corps orné d'une blanche tunique ,
 Dans un fauteuil brillait Saint Dominique :
 La cruauté veilla sur ses genoux ;
 Dans son œil fier l'implacable courroux
 Ne respirait que l'horreur du carnage :
 Je suis , dit-il , un dévot personnage ,
 Fort inhumain , & mauvais orateur.
 Mon beau génie & mon goût créateur
 Ont inventé le célèbre Rosaire : (†)

les bois , avec une clochette pendue au col. Les villageoises allant sur le soir ramasser leur troupeau , croyant entendre la cloche de leur vache , vont vers l'endroit où elles entendent le bruit ; au-lieu de ce qu'elles cherchent , elles trouvent un gros moine & un gros phénomène ; ça fait toujours plaisir.

(§) Dans les œuvres de St. Bernard , on trouve un morceau inimitable sur les œufs mollers , les œufs en trippes , & sur les omelettes au beurre frais.

(†) St. Dominique fut le premier qui enchaîna dans la ficelle , l'Oraison dominicale à la suite de

En me chantant, le sublime Voltaire ,
 Pour arranger la rime dans ses vers,

dix *Ave Maria*. Il faut que St. Dominique ait bien travaillé, pour avoir perfectionné le mystere du Rosaire, tel que nous l'avons aujourd'hui. Avant la sainte invention du chapelet; les fideles, dit *Baronnius*, avaient deux gouffets à leurs culottes, où ils mettaient un certain nombre de petites pierres, de façon que lorsqu'ils avaient dit un *Pater* ou un *Ave Maria*, ils tiraient une pierre du gouffet gauche qu'il mettaient dans la poche droite; & lorsque toutes les pierres étaient dans la poche du gouffet droit, le chapelet était fini. Pour mieux entendre la manoeuvre de ces pierres & l'arrangement des poches de la brayette, voici ce que nous en dit Louis Guion Dolois, Seigneur de la Noche, dans son livre intitulé : *Extrait de diverses Leçons*.

» Les chauffes hautes étoient si jointes qu'il n'y
 » avait moyen d'y faire des pochettes : mais au-
 » lieu ils portaient une ample & grosse brayette ;
 » & entre la grande espace, entre l'ouverture de
 » la brayette, contre la chemise, on y mettait une
 » pomme, une orange ou autres fruits, & n'était
 » point incivil, étant à table, de présenter aux Da-
 » mes les oranges, les pommes & les fruits con-
 » servés quelque-temps en icelle brayette; & les
 » Dames recevaient le présent tout chaud & com-
 » me cuit & pocheté : & dans icelle brayette
 » étoient les pierres du chapelet. »

Sans hiatus m'a mis dans les enfers.
 Je n'y suis plus ; car je fis pénitence :
 Et si jadis ma barbare éloquence
 Fit égorger trente mille Albigeois ,
 C'était pour Dieu ; car Moïse en ses loix ;
 Dit joliment : » Si ton frere , ou ta femme ,
 » Ton bon ami , l'objet cher de ton ame ,
 » Disent : Servons les Dieux de l'étranger ,
 » Tire ton glaive , & va les égorger .

En jupon court , en robe bigarrée ,
 Endimanché comme une mariée ,
 Le Fondateur des sœurs de Fontevrault (*)

Il était plaifant de voir dans l'Eglise nos vieux Seigneurs tirer lentement & d'un air dévot de leur brayette l'*Ave Maria* & le *Pater* , & toutes les piéces du chapelet.

(*) Malgré les apologies du P. de la Mainferme , les favants font affurés que Robert d'Arbriffel couchait avec ses Nonnes. Le P. Sirmond fit courir une Lettre de Géofroy , Abbé de Vendôme , qui a fleuri au commencement du 12 siecle , où ce reproche est vivement marqué. On a une lettre imprimée à Rennes en 1524 parmi les opuscules de *Marbodus* , Evêque de cette ville , qui dépose contre Robert. Pierre de Saumur , moine de St. Florent , dont l'écrit était entre les mains du P. Vignier de l'Oratoire , est une preuve incontestable

Dit à Girard , en parlant un peu haut :
 Ainsi que vous , Pere , j'aimais les filles ;
 Dans un couvent , avec les plus gentilles ,
 Je me couchais jadis sous le canon

de l'incontinence du fondateur de Fontevrault. Ce monument est d'autant plus vrai, qu'il est appuyé d'un manuscrit du Mans & de deux Messieurs Italiens cités par le P. Mabillon. Au Concile d'Alby, les Albigeois, blâmés de ce qu'ils menaient des femmes avec eux, s'autoriserent de l'exemple de Robert. Ce grand faiseur d'expériences charnelles, couché à côté de deux jolies nonnes, était bien dur ou bien malade : les bonnes sœurs pouvaient lui dire, comme Lison dans les amours grivois :

*Vous êtes donc las , Colas ;
 Eh ! je le vois bien , vous ne m'aimez guere ,
 Car tout cela ne vous touche pas ,
 Hélas ! vous ne m'aimez pas !*

D'Arbrissel a trouvé des imitateurs en 1537. Une Duchesse de Guastalla, par le conseil d'un Jacobin, nommé Baptiste de Crème, fonda la Confrairie de la Victoire sur soi-même & sur la chair... pour gagner cette victoire, on mettait dans le même lit un jeune homme & une jeune fille, & un crucifix au milieu, afin qu'ils ne se donnassent point des coups de pied. Voyez Bayle. Dict.

Et sous les feux de la tentation :
 Dans ces essais je domptais la nature ,
 Jamais ma chair n'a reçu de blessure ;
 Entre mes bras en ferrant un tendron ,
 J'avais toujours l'esprit en oraison.
 Ma chair soumise à mon intelligence ,
 Du noir démon défit la puissance.
 Dieu des tettons ! Dieu brillant de Girard !
 Quoi sous tes yeux , affrontant le hasard ,
 Saint d'Arbrissel restait sans contenance ?
 Quoi ! l'ennemi de la faible innocence ,
 Le peuple heureux de la chrétienté ,
 Fut dans tes mains sans élasticité ?
 Filles du monde ! ô vierges favorables !
 Qui nous prêtez vos charmes secourables ,
 Ah ! gardez-vous de trouver au Bor. . .
 La froide chair de Robert d'Arbrissel.

Le vieux la Mathe & Monsieur son confrere ,
 Arlequinés des bribes d'un mystere ,
 Dit à la sœur : Certain jour , près de Meaux ,
 Avec Félix je plantais des poireaux :
 Là nous parlions de l'éternelle gloire :
 Il faisait chaud , nous n'avions rien à boire.
 Pour satisfaire à ce besoin pressant ,
 Chargé d'un pot & de fort peu d'argent ,
 Mon camarade alla chercher chopine ;
 Au cabaret , un morceau de lustrine ,
 Blanc , rouge & bleu , reste d'un vieux jupon ,

Servait pour lors d'enseigne ou de bouchon.
L'œil étonné, mon benêt de confrere
Sur ce chiffon crut voir un grand mystere,
Il vint à moi tout transporté d'ardeur :
Jean, me dit-il, bénissons le Seigneur,
Sur un bouchon sa grandeur vient d'éclore,
Sa main a peint des couleurs de l'aurore
Sur un jupon la croix du Rédempteur ; (*)
A ce miracle ouvre ton chaste cœur ;
Dieu nous appelle au barbare rivage,
Allons tirer des fers de l'esclavage
Le matelot, le captif malheureux.
Hélas ! lui dis-je, ami, tu penses creux.
Pourquoi chercher la mer & les naufrages ?
Sans exposer ta figure aux orages,
Et sans courir à Maroc, à Tunis,
Allons plutôt racheter les maris
Qui sont par-tout fatigués de leurs femmes ;
Va, Paris seul peut donner à nos ames
De quoi bien faire ; & notre charité
Ne restera dans son oisiveté.
Que ce projet était beau pour la terre !

(*) Jean de la Mathe & Felix, payfans du Valois, virent près d'une fontaine, dit la Fable, un cerf qui portait entre deux cornes la croix bleue & rouge des Mathurins ; c'était un rayon de l'arc-en-ciel qui tombait sur la fontaine.

Mais par malheur, j'avais un sot confrere
 Qui desirait voir les pays lointains ;
 Je fondai donc l'ordre des Mathurins,
 Où les Prieurs vivent dans l'abondance ;
 Tandis qu'on voit ramper dans le silence
 Leurs moines fots, comme on voit, à Tunis,
 Sous leurs patrons les esclaves soumis.

De loin Girard aperçut saint Ignace.
 O mon patron ! ô patron de la grace !
 S'écria-t-il, embrassant ses genoux,
 Je suis Girard, me reconnoissez-vous ?

D'un maintien grave & d'un aspect sévère,
 Dom Inigo (*) regardant son confrere,
 Lui dit : Mon fils, vous fûtes trop humain ;
 Et comme moi le sexe féminin
 Troubla vos sens, noircit long-temps votre ame.
 Que voulez-vous ? l'homme est fait pour la femme,
 Et le plaisir est l'enfant du bonheur.
 Dans mon printemps j'en connus la douceur.
 Certain matin lisant Michel Cervantes,
 Mon cœur épris des prouesses galantes
 De son héros, que la Manche autrefois
 Vantait plus haut que ses fainéants Rois,

(*) Le vrai nom Espagnol du P. Ignace de Loyola.

A Montserrat j'allai porter un cierge ;
Là, prosterné sous les yeux de la Vierge,
D'un air galant je lui tins ces propos
Qu'interrompaient mes amoureux sanglots.

Fille des Rois , immortelle pucelle ,
Qui seule avez sans tache originelle
Porté neuf mois dans vos flancs précieux ,
Le Dieu du monde & le Maître des Cieux ;
A vos genoux voyez le tendre Ignace ,
Sur lui jettez un regard efficace ;
Il vous adore , & son cœur pénétré ,
De vos appas , vient dans ce lieu sacré
Vous présenter son amoureuse flamme.
Vierge , foyez ma maîtresse & ma Dame ,
Et dans le Ciel écrivez mon serment ;
Je sens couler les pleurs du sentiment.
Disant ces mots , je coupai ma moustache ,
A son autel j'attachai ma rondache ,
Et puis courant comme un fou par les champs ,
En son honneur j'insultai les passants.

Un jour d'automne , en battant la campagne ,
Je m'endormis au pied du Mont-Cassin. (*)

(*) Ce fut un ancien Bénédictin du Mont-Cassin qui donna les constitutions des Jésuites au P. Ignace. Ce fondateur était trop ignorant pour imaginer le système de l'empire des Solipfes.

Là, dans un rêve, un fantôme divin
 S'offrit à moi, resplendissant de gloire:
 Dans sa main gauche il tenait un grimoire,
 De l'autre main un énorme ciseau:
 O toi! dit-il, dont le pesant cerveau
 Suit constamment les phases de la lune,
 Cyclope heureux qu'aux murs de Pampelune (*)
 Le Ciel choisit pour être l'artisan
 D'un institut plus beau que l'Alcoran;
 Apprends la gloire où le Ciel te destine.
 Tes fils heureux régneront dans la Chine:
 Le Paraguai maudira leur destin,
 Et sur leur front la pâleur de Caïn
 Fera trembler le palais de Lisbonne;
 Peut-être un jour cette triple couronne
 Dont un Pontife orne ses cheveux blancs,
 Décorera le front de tes enfants:
 A leurs desirs tout rira sur la terre,
 (§) Damiens sous eux saura l'art de la guerre.

(*) Ignace, Capitaine dans un régiment Espagnol, étoit au siège de Pampelune : nos troupes attaquaient cette ville. Ce fut notre canon Français qui eut l'honneur de lui casser une jambe.

(§) Mon cœur est encore ému en citant ce monstre. Quoi, le meilleur de nos Rois, quoi, le cœur de Louis si semblable à celui d'Henri IV,

Pour accomplir tes oracles certains ,
De ses trésors Dieu veut remplir tes mains ,
A Dominique il donna le rosaire ,
A Simon Stock le plan du scapulaire ,
A sœur Brigitte un paquet d'oraisons ,
A Jean de Dieu les petites-maisons ,
A saint Bernard les biens de la campagne ,
A saint Bruno les châteaux en Espagne ,
A Jean de Paul le pouvoir en entier
De conjurer le diable & le forcier ,
A saint Benoît la richesse & la grace ,
A saint François la vermine & la craie ;
Ah ! si le Ciel sur ces fots fondateurs (*)

allait être percé par un monstre élevé à la brochette
chez les Jésuites ! ô Français , qui adorez vos Rois ,
de quel œil pouvez-vous voir cette société ?

(*) Un commis , un cheval de poste & un moine ,
sont regardés aujourd'hui à-peu-près du même œil :
les Fondateurs d'Ordres ne sont guère plus respec-
tés que leurs enfants. Si je plaifante des hommes
que les dévots ont placés au Ciel , c'est que je ne
suis point obligé de croire à leur apothéose. La
canonisation n'est point un article de l'Évangile ,
ni un objet de notre foi. Le Pape , qui ne pourrait
diminuer ni augmenter la queue d'une comète , ni
ajouter une étoile au Ciel , aurait-il la puissance d'y
mettre les hommes ?

A pleines mains épancha ses faveurs,
 Ne doit-il pas à l'ardeur de ton zèle
 De ses bontés une marque nouvelle ?
 Reçois de Dieu ce ciseau précieux ;
 Utilement à tes enfants heureux
 Il servira d'éternelle ressource.
 Avec son aide, ils couperont la bourse
 Aux sots dévots enchaînés dans leurs fers.

Difant ces mots, dans la plaine des airs,
 Quelques moments le fantôme balance,
 Puis dans le Ciel subitement s'élance :
 Tel, dit Grécourt, on vit dans saint Mathieu
 Le Diable un jour emporter le bon Dieu.

En ce moment la tendre hypocrisie
 Vint avertir que chez la moinerie,
 Nos voyageurs allaient être écoutés :
 Tout doucement marchant à ses côtés,
 Prenant son ton, son froid & son exemple,
 D'un air dévot ils entrent dans le Temple.

Là sous un dais couvert d'un poële noir,
 Les yeux bandés d'un crêpe ou d'un mouchoir,
 Sur les genoux de la brutale envie,
 Pompeusement siégait la moinerie.
 Un capuchon couvrait ses blancs cheveux.
 Sur sa poitrine, attachée à deux nœuds,
 Pendait en bois la tête de Méduse.
 Un long manteau sur sa taille percluse,

A ses côtés tombant négligemment,
Cachait son corps, & l'ornait richement
Du poil usé de ses vieilles hermines :
Un grand bâton semé de nœuds d'épines,
Servait de sceptre à ce monstre cruel :
Près de son trône on voyait un autel.
Torticolis, sa sœur & sa prêtresse,
D'une main sale offrait à la Déesse,
Le soufre impur, de ses poisons épais ;
Le cœur moins faux, l'esprit aussi mauvais,
La médifance, à côté de ses freres,
Les faux rapports, les discours téméraires,
Brûlait le fiel que ses profanes mains
Avaient filtré des discours les plus saints ;
A leurs genoux, toujours sans connoissance,
Toujours agnès, la sainte obéissance,
Les yeux baissés & dévorant ses pleurs,
A leur poison mêlait ses douces fleurs.
Près de l'autel on voyait des rosaires,
De blancs, de noirs, de rouges scapulaires,
De gros cordons, des manches d'Augustins,
Des chapeaux gris, des croix de Mathurins,
Des capuchons sur cent différents moules,
Des guenillons, des béguins, & des coules. (*)
Le cœur ému, le visage glacé,

(*) Scapulaires des Bernardins.

Baissant les yeux d'un air embarrassé,
 Ursule avance aux pieds de la Déesse.
 Reine, dit-elle, à qui, dès ma jeunesse,
 J'ai chaque jour offert un pur encens,
 Un noble hommage & mes vœux renaissants;
 J'implore ici votre auguste puissance.
 Vingt lâches cœurs calcinés de vengeance,
 Doivent porter au chapitre demain
 Le bruit, l'horreur & la rage dans Sin,
 Sur un Ramon un statut méprisable,
 Depuis trois mois est l'objet déplorable
 Qui défunit nos cœurs récalcitrants :
 Nos vieilles sœurs, ces cerveaux révérends,
 Ivres des droits que leur donnent les âges,
 Ont contre nous convoqué les orages.
 Notre gaieté, la douceur de nos ans,
 Nos fronts couverts des palmes du printemps,
 Nos doux plaisirs, notre raison riante,
 Forment les traits que leur haine constante,
 A chaque instant décoche contre nous.

A ce narré, la Déesse en courroux,
 Lui dit : Ma fille, il faut que la jeunesse,
 Aveuglément respecte la vieilleesse.
 Les jours passé sont des jours précieux,
 Le poids des ans annonce à tous les yeux
 Les grands égards que l'on doit à l'enfance :
 C'est dans ce temps que notre intelligence,
 Semblable en tout au flambeau qui s'éteint,

Tombe, s'éleve & s'éclipse soudain.

Dans ce moment, la Déesse effroyable
Fit apporter un livre inexplicable,
Où de tout temps la haine, de ses mains,
De chaque cloître a marqué les destins.
La médifance ouvre ce livre antique,
Et lit tout haut d'un ton cabaliftique,
Ces mots obscurs d'un oracle trompeur :
» L'Ignatien est un grand Directeur ;
» Si vous fuivez fa morale ambulante ,
» Du vieux Balai vous ferez triomphante ;
» Craignez pourtant de trouver en chemin
» Deux chevaux noirs, une donzelle, un Saint.

A cet oracle incertain & terrible,
Nos voyageurs à la Déesse horrible
Font leurs adieux, grimpent sur le Balai,
Et par les airs retournent à Douai.





C H A N T X I.

Les Jésuites saisissent la guerre du Balai, pour chasser le Directeur. Un ange descend à St. Médard. Discours de l'ange à St. Pâris. Le Diacre va trouver Jeanne Porte-latin, servante du Directeur.

DU vieux serpent la malice infinie,
 Pour augmenter les maux de cette vie,
 Mit près de nous deux êtres remuants,
 De notre France éternels habitants:
 L'un sombre & dur, est le fier Jansénisme;
 L'autre plus doux, est le sot Molinisme.
 L'un sert Quesnel, Pascal, la vérité,
 L'autre se rit de leur autorité.
 A nos défauts l'un fait toujours la guerre:
 L'autre indulgent, & plus propre à la terre,
 Avec des fleurs étouffe nos remords.
 Tous deux pourtant, par de communs efforts
 S'entre-choquant, veulent régner en France.
 En vain le Roi, la paix, l'obéissance
 Leur ont parlé; mais ces êtres divins
 N'ont encor pu contenir les mutins.
 Sin éprouva ces deux partis contraires.

Depuis un an, certains révérends Peres,
Gens fort courtois, qu'on voit de toute part,
Hors dans le Ciel, & près de Saint Médard,
Venaient dans Sin confesser les novices.
Ces révérends, bénins pour certains vices,
Applanissaient d'un style doucereux,
Du vieux salut le chemin raboteux.

Le Directeur était rude & sévère.
Il n'avait point ce pliant caractère,
Qui sympathise aux sentiments du cœur.
On le craignait, & jamais une sœur
N'ofait deux fois répéter à confesse,
La même faute ou la même faiblesse.
Fort ennemis des séjours au parloir,
Il leur disait : Mes sœurs, qu'allez-vous voir
Dans cet endroit? des objets adorables,
Des bruns, des blonds, des garçons charitables,
Dont les propos vous font rêver la nuit?
On croit les voir... Que fait-on dans son lit?
On se tourmente, on tourne, on se retourne;
Sans le savoir très-souvent l'on s'enfourne
Dans de gros cas réservés ou fâcheux:
Fuyez, mes sœurs, ce lieu pernicieux.
L'occasion qui fait naître le crime,
Et le malin qui cherche sa victime,
Font échouer les plus grandes vertus.
Pour un coup d'œil combien de gens perdus!
Cette morale & ce ton efficace,

Ne plaifait point au fils de faint Ignace.
 Son lâche orgueil , fièrement affligé ,
 Ne put long-temps d'un fceptre partagé
 Souffrir en paix le variable empire.
 Rempli des feux que fon ordre respire ,
 Feu que l'envie attife doucement ,
 Depuis trois mois il faifait foudrement
 Rouler dans Sin & murmurer fous terre ,
 De fes complots le dangereux tonnerre.

Du faux Arnaud le confrere malin ,
 Deux fois le jour venait prêcher à Sin ;
 Et chaque fois il tirait fur le pere :
 Aux jeunes fœurs il difait que la terre
 L'avait formé du froid du grand hyver ;
 Aux vieilles fœurs , que le fang & la chair
 Le nourrifait pour gâter la jeunefle ;
 Et que le Ciel , fidele à fa promefle ,
 Le deftinait pour former l'Antechrift.
 Vous le favez , l'Evangile le dit :
 Certaine nuit un dévot Patriarche ,
 Non point celui que Dieu fàuva dans l'arche ;
 Mais Monsieur Loth , un de fes petits-fils ,
 Du feu du vin & de Vénus épris ,
 Fit dans trois coups trois enfans à fes filles.
 Si le docteur s'avisait dans vos grilles ,
 De l'imiter , hélas ! avant cinq ans ,
 Votre maifon ferait pleine d'enfans.
 Le directeur n'eft point du tout ivrogne ;

Plus modéré , présent à la bésogne ,
Il en ferait au moins quatre par jour :
Tout est aisé , dit-on , avec l'amour.

L'Ignatien changeant de ridicule ,
Leur racontait les succès de la bulle ;
Il assurait que ce chétif écrit ,
Composé loin des yeux du Saint-Esprit ,
Était du Ciel un ouvrage visible.
Clément trompé , cependant infailible ,
Pleurait , mes sœurs , en signant ce décret.
Au fond de l'ame un sentiment secret
L'avertissait que sa bulle éclipcée ,
Au plus profond de la chaise percée ,
Tel qu'un jet d'eau réjaillirait sur nous :
Hélas ! notre ordre en effuya les coups.
Monfieur B. . . . , l'oracle de la France ,
Dont Patouillet guidait la tendre enfance ,
N'a plus pour nous les mêmes sentiments.
Il refusait si bien les sacrements ,
Quand il suivait nos avis salutaires ,
Et de Berthier les confuses lumieres !

Du bon Jesus le mauvais compagnon ,
Alloit bientôt chasser de la maison
Le directeur & le christianisme ,
Quand tout-à-coup l'ange du Jansénisme ,
Resplendissant des feux du Paradis ,
Parut dans l'air , & vola vers Paris.

Or, dans Lutece est un charnier antique,
 Où dans un coin le saint corps pulmonique
 D'un bienheureux, y fait sans violon,
 Danser le froc, lever le cotillon.
 Là, tour-à-tour, les foux & les malades,
 A ce tombeau, vont payer en gambades,
 Comme le finge, un hommage au patron :
 Du trépassé saint Pâris est le nom.
 La pauvreté composa sa richesse,
 L'humilité couronna sa sagesse ;
 Il fut toujours Janséniste & chrétien,
 Et malgré Rome, il fut homme de bien.

L'ange, touché des malheurs de l'Eglise,
 Sur cette tombe où le temps pulvérise
 Le fier héros du parti d'Augustin.
 S'agenouilla, puis se levant soudain,
 D'un ton fort rude, animé par la grace,
 Tint à Pâris ce discours efficace :

Saint, qui dormez au milieu des défunts,
 Eveillez-vous, éteignez ces parfums
 Que la folie allume à votre cendre ;
 Vers vous le Ciel exprès me fait descendre,
 Pour le venger des fiers Ignatiens.
 Ces hommes doux, indulgents aux chrétiens,
 Du Paradis ont aplani la route :
 Pour la trouver, à présent il n'en coûte
 Qu'un peu d'amour, sur-tout pour le prochain,

Dans

Dans leur morale , hélas , tout est ferein.
Le Ciel n'est plus le séjour des orages ,
De mille fleurs ils ont peint ses nuages ,
Filtré la grace , & chargé d'ornemens
Les deux Larrons & les deux Testaments.
De la morale allez venger l'injure ,
Prêchez saint Paul , allarmez la nature.
Peignez à l'homme un Dieu toujours fâché ,
Montrez son bras levé sur le péché ,
Avec éclat nuancez sa colere ;
Dieu , comme un feu qui dévore la pierre ;
Anéantit les œuvres des humains ;
C'est un malheur de tomber dans ses mains.
Sa voix puissante est semblable au tonnerre ,
Comme la paille éparée sur la terre ,
Au gré des vents sa main fait à la fois ,
Tomber les monts , les cedres & les Rois.
Jusqu'au Tartare il poursuit la mollesse.
A ses yeux purs notre infirme sagesse
N'est que néant , erreur ou vanité :
Dans les enfers il plonge la beauté.
C'est un Dieu fort qui punit la faiblesse !
Un seul desir , un doux mot de tendresse ,
Peut allumer son terrible courroux.
Des cœurs de chair c'est un rival jaloux.
Aux grands du siècle il fait toujours la guerre ;
Et pour punir l'aïeul & le grand-pere ,

Jusqu'à leurs fils il poursuit leurs forfaits. (*)
 Vous qui craignez ses rigoureux décrets,
 Sortez, Paris, de votre indifférence ;
 Des Loyola Dieu veut tirer vengeance :
 Le cri du juste est monté jusqu'à lui :
 Allez , marchez , son nom est votre appui.
 Le vieux Clément , trop lâche & trop timide ;
 Depuis dix ans a dans sa main humide ,
 Laisse rouiller les clef du Paradis.
 Les Loyola , ses dangereux amis ,
 De Simon Pierre ébranlent la nacelle ;
 Leur doux système & leur grace nouvelle ;
 De mille erreurs infectent le troupeau ;
 Le loup est-il le pasteur de l'agneau ?
 Un directeur grondeur & Janféniste ,

(*) Dieu dit dans l'écriture qu'il punira la faute
 des peres sur leurs fils jusqu'à la cinquieme géné-
 ration. Les Théologiens ont pris ce passage à la
 lettre , & ont fait la sottise de rendre Dieu injus-
 te. C'est une expression dont un pere tendre se
 sert pour intimider ses enfants. Cham fut maudit
 par Noé ; cependant il fut le pere des Medes ,
 des Perfes , & de tous les peuples fameux du mon-
 de , dans le temps que les enfants de ses freres
 n'ont eu que le petit pays de la Judée & l'appar-
 tance de crier les vieux chapeaux dans toutes les
 villes du monde.

Honni , flétri du parti Moliniste ,
 Doit d'une grille être chassé demain ;
 Dans ce couvent un Jésuite mutin ,
 A contre lui brigué trente suffrages ;
 Demain dans Sin , objet de mille outrages ,
 Un vil Ramon , ce docteur & vingt sœurs ,
 Du Molinisme essuieront les rigueurs.

Allez , Français , combattre en cette guerre.
 Du directeur gagnez la chambrière.
 De ses appas étayez le parti :
 Que son beau cœur à Quênel converti ,
 Du Jansénisme établisse la gloire :
 Le ciel puissant vous promet la victoire.
 Déjà pour vous vingt prodiges brillants ,
 Ont illustré la foi de vos croyants.
 Dieu vous rendit fameux par les gambades ;
 Et sa bonté sur les cerveaux malades ,
 Marqua ce Tau , signe heureux des élus ,
 Dont un Apôtre a marqué les tribus.

Disant ces mots , sur les ailes d'Eole ,
 Subitement l'ange Uriel s'envole.

Paris , charmé d'obéir au Seigneur ,
 Sentant la grace animer dans son cœur ,
 Le feu sacré du parti Jansénisme ,
 Sûr d'abymer l'insolent Molinisme ,
 Quitte à l'instant les murs de saint Médard ,

Et d'un pas grave il monte au Boulevard.

Sur ce théâtre où la fiere indécence,
Le vuide affreux, la mode & l'inconstance,
Font rayonner aux yeux de la cité,
Le gros bonheur de la frivolité;
Un char brillant, un cocher en lunettes,
Et deux chevaux qui lisaient les gazettes,
Depuis minuit attendoient le retour
D'un jeune Abbé, qu'un éternel amour,
Tenait collé sur la bouche lubrique,
Ou sur le sein, ou sur l'œil impudique
D'une Vénus du Ciel de l'opéra.

Paris du char auffi-tôt s'empara.
Pour l'empêcher en vain le cocher jure;
Sans l'écouter le Saint dans la voiture,
Parle, commande aux courriers vigoureux.
Le char s'éleve, & plane dans les cieux.

Déjà Paris apperçoit cette ville,
Où le rival du vieux chantre d'Achille,
Par ses talents éclairait autrefois
Rome & Cambray, les beaux arts & les Rois.
Sur son tombeau les trois Graces d'Homere,
Le Dieu du goût, & celui de Cythere,
Pleuraient encor l'aimable Fénelon;
A leurs côtés, l'ombre de la Guyon,
Folle autrefois, quiétiste & dévotte,

Tenait en main une énorme calotte ;
 Tout vis-à-vis, l'éloquent Bossuet
 Voyait son crime, & son front rougissait.
 O mânes saints ! ô sagesse ! ô grand homme !
 Si ton beau cœur n'eût point plié sous Rome ;
 Notre parti de lauriers immortels
 Aurait orné tes durables autels,
 Et Port-Royal t'eût consacré ses veilles.

Disant ces mots, la ville aux sept merveilles ;
 Le vieux Douai (*) découvre à ses regards,
 Un long désert entouré de remparts.
 Là dans le centre il voit le mont Pagnote,
 Le mauvais goût, le temple d'Aristote,
 Des Liégeois chamarrés de Latin,
 D'épais docteurs savants en parchemin,

(*) Ville en friche, flétrie par son université, la plus petite des universités, borne du Royaume, & célèbre par un Parlement aussi grand & aussi respectable que la petite Académie est ignorante & ignoble. Douai, qu'on appelle dans la Province la ville *aux sept merveilles*, montre aux étrangers comme quelque chose de curieux, une fontaine où il y a de l'eau. Les autres merveilles sont l'Académie des clercs Baladins, la Candouille, la Ruelle pinte, le grand Géant, le Cafouillage & le Recteur magnifique.

Le grand Gayant, (*) le Recteur Magnifique, (§)
Magnificence à peine que l'optique
Pourrait saisir, qui contient en grandeur,
Bon an, mal an, quatre pieds de hauteur.

Plus loin il voit ce pompeux édifice,
Où sous un dais, que soutient la justice,
Les fieres Loix ont placé de leurs mains,
Trente mortels, la terreur des humains.
Né dans Athène, un fils du despotisme,
Un dur enfant, le severe Ostracisme,
Tient leur balance, exile, met aux fers (†)
Les fils du Ciel, les talents & les vers.
De ce sénat cruel & respectable,
Depuis cinq ans le chef inexorable,
Le front orné des lauriers de l'esprit,
Chéri du grand, redoutable au petit,
Glace d'effroi Therpsycore & Thalie.

(*) Carnaval ambulante, ou l'on mène en procession les châsses des Saintes, un grand Géant, des Arlequins, & les Docteurs de l'université.

(§) Sobriquet qu'on donne au petit Recteur de la petite université.

(†) Ce Parlement qui fait de si belle prose, n'aime point les vers : il a pris les Poètes en aversion, comme nos belles Dames de Paris les araignées & les vieilles croix de St. Louis.

O sage Ariste ! ô foudre du génie !
 Du Dieu des vers respecte les travaux,
 Sois plus humain, & deviens mon Héros.

Paris saisi d'une douleur secrète,
 Voit en passant le tombeau de Rivette; (*)
 Son œil se mouille, il sent couler ses pleurs.
 O Prêtre chaste ! ô triomphe des mœurs !
 S'écria-t-il, ah ! vive ta mémoire :
 Ce lieu profane est orné par ta gloire ;
 Ton nom écrit dans les cieus immortels,
 Durera plus que ces affreux autels,
 Que l'ennemi du Ciel & de la grace
 Fit élever au cadavre d'Ignace.

Le bienheureux arrivé près de Sin,
 S'en va trouver Jeanne Porte-latin.

Dans une alcôve où régnait le silence,
 Un lit jumeau, dressé par l'indécence,
 Contenait Jeanne & le saint directeur.
 Deux grands rideaux, en tout bien, tout honneur,

(*) Chanoine respectable, l'édification de toute la ville, mourut dans son appel : la justice le fit porter dans un lieu profane : les écoliers des Jésuites suivaient le cadavre en chantant cette abominable parodie du *Te Deum* que le Régent leur avait dictée.

Te, Rivette, damnamus, te diabolum confitemur, &c.

Sans séparer ce couple respectable,
 Le défendaient des attaques du Diable ;
 Et des travaux de la tentation.

Jeanne pour lors en grande émotion,
 Le désespoir répanda sur ses charmes,
 Le front ridé, les yeux mouillés de larmes ;
 L'ame effrayée, en ce moment rêvait
 Que le démon aux enfers l'emportait.
 Ce songe est beau, sur-tout quand on s'éveille.
 Paris bientôt vers le lit où sommeille
 La chaste Jeanne, arrive en frémissant :
 Mais pour ses yeux quel spectacle indécent !
 Un sein plus beau que le sein de Céphise,
 Que la noirceur d'une sale chemise,
 Faissait fortir avec plus de faillant,
 Cause au béat un dévot tremblement.
 Le cœur ému, cependant il approche ;
 Détournant l'œil, il tire de sa poche,
 Un grand mouchoir, & d'une main tremblante,
 Cache en fuyant cette gorge charmante.
 Tel autrefois en tournant les talons,
 Et lentement marchant à reculons,
 Du bon Noé certain enfant fort sage,
 Pour conserver l'honneur de son lignage,
 Aux yeux du jour étalé mincement,
 Alla, dit-on, cacher fort décemment,
 Sous un manteau l'espoir de notre espece ;

Ou telle on vit l'excessive sagesse
D'un Bernardin célèbre dans Rousseau ;
Cacher en grand sous l'ombre d'un chapeau ,
Ce qu'en petit sa main aurait pu faire.
Mais attendant que pour parler d'affaire
Jeanne s'éveille & se frotte les yeux ,
Et que Paris leve les siens aux cieus ,
Mufe , dis-nous quelle était cette Jeanne :
Viens ranimer ma voix faible & profane ;
Je vais chanter ses agréments divers ,
Son innocence , & la feuille à l'envers ,





C H A N T XII.

*Les saints amours de Jeanne Porte-latin,
ses combats. La victoire du frere Elie.*

L'An trente-deux Jeanne naquit pucelle;
Jusqu'à treize ans, si l'histoire est fidelle,
Jeanne avec soin conserva tout entier,
Ce triste honneur que l'on perd volontier.
La sainte Eglise éleva son enfance;
Certain pasteur, homme à concupiscence,
Le pere à Jeanne & le pere à Trétous,
Forma son ame & cultiva ses goûts.
Pour égayer les chagrins du ménage,
L'homme d'Eglise avait à son usage,
Certain objet, coëffé si joliment!
O quelle fille, ô Dieux, quel maniement!
Sa main adroite aurait tiré des larmes,
Des plus vieux cœurs; ô puissance des charmes!
Mieux que les Dieux vous touchez les mortels.

Enfin Suson, à l'ombre des autels,
Devint enceinte, & trois mois avant terme,
Avec l'honneur, mit au monde le germe
De vingt curés, que l'amour & le temps,
Et des tendrons à l'usage des sens,

Eussent donnés de suite au diocèse.

Ah! qu'un curé (*) fait bien à son aise,
Dans son ménage, avec objet charmant,
Le beau côté d'un joyeux sacrement!

Ce Diurnal, la tante de Jeannette,
Avait du goût; l'esprit sous sa cornette,
En linge sale assez bien enchâssé,
Et le bon sens quelquefois déplacé
Dans une fille, allaient bien à Susanne.
Aussi du prêtre elle était le guide-âne;
Car le curé, le meilleur des humains,
Abandonnait à ses savantes mains,
Le maniement de toutes ses affaires.
Heureux qui peut, en suivant les lumières
D'une fillette, arriver à son but,
Et la fêtant couronner son salut!

Jeanne bientôt profita sous son père:
En moins de rien son naissant caractère
Porta des fruits, & son rosier des fleurs;
L'exemple est chaud, il échauffe les cœurs.

(*) Qu'on examine toutes les félicités de ce monde; qu'on analyse les différents bien-être de la Cour, de Paris & de la Province: rien n'égale le bonheur d'un curé de campagne, qui a douze mille ou cents livres de revenu & une servante honnête.

Ce clair miroir dans le sein des familles,
 Fait entrevoir aux recherches des filles
 Certain objet vraiment original.
 Ah! que jeunesse apprend bientôt le mal,
 Dit un auteur, en parlant des Nonnettes!
 La jeune enfant, exposée aux fleurettes,
 Aux doux propos, à son cœur, à l'amour,
 Embellissait & croissait chaque jour.
 Son teint brillait des couleurs du bel âge,
 Deux yeux Chinois (*) décoraient son visage:
 Ces yeux alors, fort courus à Paris,
 Faisaient tomber la mode des yeux gris.
 Deux globes ronds qu'amour sur sa poitrine,
 Avait tournés de sa main libertine,
 Offraient à l'œil, au cœur, à la raison,
 Les agréments de la tentation.

A tant d'attraits les friands accoururent;
 On sent le beau. Sur la scène parurent
 Trente Messieurs amoureux de sa fleur:
 Un papillon beau, léger comme un cœur,
 Un officier vint assiéger la place.
 Ce ver luisant comptait rompre la glace,
 Ou tout au moins sa lance, un des premiers.
 En garnison Messieurs les Officiers,

(*) En 1750, les yeux noirs, qu'on appelait les yeux Chinois, étaient sur le bon ton à Paris. En 1760, on donna dans les dents de Savoyards,

N'ont point toujours les meilleures fortunes ;
Leurs soins galants, chez les vierges communes,
Sont couronnés d'un mal assez commun.
Un froid Mylord, animal importun,
A l'officier donna martel en tête,
L'argent en main le vieillard déshonnête,
Parlait d'amour en langage sterlin,
Langage fort, passe-par-tout divin,
Qui fait ouvrir les cœurs & les pucelles.
Jamais Crésus ne trouva de cruelles.

Jeanne le fut au Seigneur d'Albion:
Son œil ferein ne fit attention
A ce métal offert par l'avarice.
Son cœur galant & penché vers le vice,
Aimait la joie, & non point les écus.
De leur projet les deux amants déchus,
Quitterent Jeanne; & bientôt à leur place,
Un bel-esprit, un roquet du Parnasse,
Se laissa prendre, & voulut l'attaquer.
Le merveilleux d'un visage à croquer,
(Car tout compté Jeanne avait cent merveilles)
Devint bientôt le sujet de ses veilles.
Il fit pour elle, (ah! que ne peut l'amour!)
De méchants vers, qui dans le même jou,
Enfants morts nés, eurent pour cimetiere,
Le magasin de Bernard l'épiciere. (*)

(*) Fameuse épiciere de la rue S. Jacques, où l'on

Aux pieds de Jeanné un vife-au-trou fameux,
 Vint feringuer fes foupirs amoureux :
 Monsieur Sené n'eut point l'art de lui plaire.
 L'aimable enfant dans les flots d'un clystere,
 Ne voulut point noyer son jeune cœur,
 Ni submerger son innocente fleur.
 En vain Sené veut dorer la pillule,
 Légitimer les feux de fa canule ;
 Jeanne est de marbre , & Jeanne ne veut pas
 Sitôt encore enterrer fes appas.

Trente amoureux à ceux-ci succéderent :
 Pour la tromper en vain ils affurerent
 Qu'un sage amour allumait leurs beaux feux,
 Qu'aussi constants qu'ils étaient amoureux,
 L'éternité suffirait seule à peine

vendait les ouvrages du P. le Fevre, & en dernier lieu, ceux du P. Corette, Jésuite, Auteur très-incorrec̄t, qui, dans son beau livre, s'exprime ainsi : *En-arriere, pensées vagabondes & libertines... Je suis à prier mon Jesus : il va descendre tout-à-coup sur l'autel, entouré d'un escadron d'anges.*

Le P. Corette s' imagine que les troupes du Pere céleste sont composées d'infanterie & de cavalerie, & qu'il y a sans doute en Paradis des compagnies de grenadiers à pied à cheval. Des docteurs & des chevaux en Paradis, doivent bien meubler le séjour divin.

Pour garantir leur constance & leur chaîne ;
Mais en amour , ainsi qu'en amitiés ,
Un cœur survit à vingt éternités :
Ce haut jargon , où le style étincele ,
Où l'homme ment pour tromper une belle ,
Frappe l'oreille & glisse sur un cœur ;
Et Jeanne enfin conservait son honneur :
Quand certain jour un Carme fait à peindre ,
Le frere Elie , eut la force d'atteindre
Au centre heureux du cercle féminin.
Vif , enjoué , discoureur & badin ,
Le jeune Carme intéressait Jeannette :
Un air ouvert , une longue jaquette ,
Avaient frappé par un côté touchant ,
L'endroit du cœur le plus retentissant.
Jeanne l'aimait , & le moine aimait Jeanne ,
Tous deux brûlaient de ce beau feu profane ,
Qu'on peut bénir avec trois mots latins :
Mais frere Elie avait parmi les saints ,
Promis à Dieu ce qu'on ne peut tenir.
Son cœur navré d'un mortel repentir ,
Aurait voulu , las de son monastere ,
Contre un tendron troquer le scapulaire.
C'en était fait , tout était dit pour lui ;
Le désespoir , la brûlure & l'ennui ,
Pour son salut devaient troubler son ame.
Si quelquefois pour soulager sa flamme ,
L'électriser , sa regle permettait

Certain remede , il fallait du secret :
 Car le scandale est fort grand chez les Carmes.

Le jeune moine épris des tendres charmes
 Qu'offrait Jeannette à ses yeux enchantés,
 Sentit bientôt , dans ses sens transportés,
 Le feu divin que vola Prométhée.
 L'aimable Dieu , le Dieu vainqueur d'Althée,
 D'un trait perçant avait blessé son cœur ;
 Dans les transports de sa féconde ardeur,
 Le moine ainsi s'exprimait à Jeannette :

Objet charmant , toi qu'un anachorete
 Du coin de l'œil convoite de cent pas ,
 Je viens , ma fille , offrir à tes appas ,
 L'encens qu'on brûle aux genoux d'une fille ;
 Tes yeux , ton tein , ta figure gentille ,
 M'ont captivé sous leurs appas puissants.
 Ouvre , ma chere , aux besoins de mes sens
 Ces bras divins , & reçois mes caresses ;
 Que nos vertus soient autant de faiblesses ;
 Laisse cueillir à ma pressante main ,
 Ces lys charmants répandus sur ton sein ;
 Par cent baisers écartons la sagesse ,
 Couvrons nos fronts des fleurs de la tendresse ;
 L'indifférence est le dernier malheur ,
 Le tendre amour est le premier bonheur.
 Depuis long-temps vis-à-vis de toi-même ,
 La chasteté , ce triste diadème

De la chartreuse & du pâle béguin,
En soupirant dans ton pudique sein,
A tristement gardé ton pucelage ;
Quoi , tu le tiens ! ô meurtre ! ô quel dommage ;
Jeanne , à treize ans , qu'il n'ait point vu le jour !
De quel affront as-tu couvert l'amour !
Ce jeune Dieu t'a comblé de richesses :
Ton sein naissant orné de ses largesses ,
A chaque instant s'élevant sous tes yeux ,
T'avertissait du moment précieux ,
D'abandonner ce trésor au pillage :
Songe , ma chere , ah songe ! qu'à ton âge ,
Un pucelage est toujours indécent.

A ce discours , dans son air innocent,
Jeanne marqua son trouble & sa faiblesse.
Un vif remords de honte & de sagesse ,
Quelques moments toubla son jeune cœur :
Ce sot enfant du Ciel ou de la peur ,
Naquit jadis dans l'esprit d'une femme ;
Un Directeur l'entretint dans son ame ;
Les préjugés , les stupides propos ,
Dans l'univers en nourrissent les sots.
Dans les plaisirs il retient la jeunesse ;
Sur l'avenir il glace la vieillesse ;
A quarante ans il parle quelquefois ;
Heureux le sage ! Il n'entend point sa voix.

Jeanne était jeune ; en sortant de l'enfance ,

Ce cri dévot avec plus d'éloquence
Effraye un ame, & trouble ses desirs.
Jeanne allarmée, après quelques soupirs,
Se rassura : sa *blanche* conscience
Ne craignait rien, & sa *neuve* innocence
Pouvait encor résister un moment :
O vous, dit-elle, en lorgnant son amant,
Qui possédez les talents de l'Eglise,
Ménagez-moi, ma sagesse s'épuise.
Le doux plaisir souvent nous étourdit,
Et puis, la chair se jette.... sur l'esprit.
Vos saints discours convertiront mon ame :
Je sens déjà ce que peut une femme,
Aux doux propos d'un amant séduisant ;
Que l'éloquence est un charme puissant !
Le frere Elie, à ce divin langage,
Dans son esprit peignait la douce image
D'un jeune honneur, de mille autres appas,
Entrelacés tendrement dans ses bras,
Quand tout-à-coup sa maîtresse troublée,
Et du remords vivement accablée :
Où suis-je ici, dit-elle, en voulant fuir ?
Dans ce péril, Jesus, viens m'affermir :
Ton serviteur veut tromper ta servante,
Ses yeux sont vifs, sa voix est éloquente,
Et sous sa robe il porte assurément
Du déshonneur le terrible instrument.
Puis tendrement se tournant vers Elie :

Allez, mon frere, ici point de faillie,
Je ne pourrai résister un instant ;
Vous êtes beau, vous êtes pétillant :
Sur votre front, je ne fais par quel charme ;
Le Ciel a joint à la candeur du Carme,
L'air dangereux d'un pere Cordelier ;
N'auriez-vous point aussi d'un muletier,
Certain talent, plus fort que ma faiblesse ?
Si ... ça mais quoi conservons la sagesse :
C'est un trésor ; qui le perd, n'a plus rien.
Oui, dit le moine, ô l'admirable bien !
Que la sagesse est un nom respectable !
Pour nous tromper sa chimere est aimable :
On la célèbre, on la prêche par-tout ;
Oh ! qu'elle est belle ! on n'y croit point du tout ;
Laissons les mots, Jeanne, voyons les choses ;
A mes regards ne cache plus ces roses,
Que les plaisirs répandirent sur toi ;
Du tendre amour subis la douce loi ;
Laisse ma main préluder sur tes charmes,
Et viens goûter l'eau divine des Carmes.
Viens : d'un seul coup, je veux te faire un Saint.
Ne croise point un si noble dessein,
Laisse crier ta folle conscience, (*)

(*) C'est un moine qui parle ; lorsque le diable & les moines tentent les filles, ils n'ont qu'un même dictionnaire.

Jeanne, aguerris ta timide innocence,
 Du doux plaisir éprouve la douceur.
 Viens dans mes bras broyer le ver rongeur,
 Du baume humain favoriser l'ambrosie :
 Le crime est laid, mais la femme est jolie.

A ces propos, dangereux pour un cœur,
 Et chatouilleux pour le fragile honneur,
 Jeanne répond par des monosyllables :
 Arrêtez donc ... mais ... quoi, ces mains coupables,
 Quel embarras : ... Dame, je vais crier...
 Je tousserai, ... n'allez point oublier,
 Le saint respect qu'un moine a pour lui-même,
 Oui ... mais enfin ... finissez, je vous aime...
 Je suis trop jeune ... & puis, oubliez-vous...
 Si vous allez ... comment l'ôterez-vous...
 Songez un peu ... pour moi, je n'ai que faire.

Jeanne, malgré ce beau dictionnaire,
 Restait en place, & le moine en chaleur,
 Pouffait sa pointe & redoublait d'ardeur.
 Dans ce moment l'heure sonne à Cythere,
 L'amour paraît, & d'une main légère,
 Leve la toile, & le moine est vainqueur :
 La toile tombe, & Jeanne est sans honneur :
 Ainsi Cadere a vu faner sa rose.

L'honneur de Jeanne était fort peu de chose,
 Comme celui dont on fait tant de bruit ;
 Pour l'honorer, le moine chaque nuit

Sept fois, dit-on, lui faisait politesse.
O Dieux! quel gars! pouvait-il à confesse
Se rappeler quant & combien de fois...
Et pour l'absoudre un prêtre sur ses doigts
Devait souvent calculer ses rosaires ;
Pour tant de fois, dans les capitulaires,
Rien n'est écrit : ô Ciel ! quel embarras
Pour un docteur, quand il est dans le cas !





CHANT XIII.

*Suite des amours de Jeanne Porte-latin. La
honte de Carmel.*

L'Oin des regards de l'austere sageffe ;
Nos deux amants livrés à leur faiblesse,
Dans les plaisirs consumaient leurs beaux jours.
Depuis cinq ans ces durables amours
N'avoient d'un Saint produit ni cul , ni tête :
Jeanne pourtant l'avait assez honnête ;
Mais son esprit ne pouvait concevoir.
Le frere Elie avait beau la mouvoir ,
Différemment parcourir son Bréviaire ,
Rien ne venait , un Saint est dur à faire.
La chair d'un Saint est l'ouvrage du temps :
Pour la former il faut plus de cinq ans.

Jeanne prenait & ne rendait point compte.
Cette conduite allait couvrir de honte
Tout le Carmel , & présent & futur.
Pour un couvent cet affront est bien dur.
Un gros Prieur , fâché qu'un jeune frere
Risquât ainsi l'honneur du monastere , (*)

(*) Les Carmes sont fort sensibles sur le point
d'honneur. Ces religieux sont respectables dans

Alla trouver la suivante Sufon,
 Et lui prouva par plus d'une raison,
 Que sa filleule avait par son désordre,
 Terni la gloire & le nom de son ordre,
 Et qu'il fallait, même dès ce moment,
 Pour réparer le crédit du couvent,
 Des amoureux rompre les douces chaînes.

Que les plaisirs sont escortés de peines !
 A tout mortel, par un destin fatal,
 Dieu vend le bien toujours au prix du mal.

Dès son printemps Sufon aimait les Carmes.
 Le souvenir de ses premières armes,
 Faites sous eux, flattait encor son cœur:
 Son ame altière & sensible à l'honneur,
 Ne pouvait voir son innocente niece,
 A peine encor en sa tendre jeunesse,
 Perdre ses fleurs sans en tirer du fruit.
 Pour mettre mieux ses talents à profit,
 La garantir du souffle chaud des moines,
 Sufon la mit chez deux jeunes Chanoines.
 Jeanne avec eux fit l'office divin:
 Mieux qu'eux, dit-on, Jeanne gagnait son pain.
 Certain Doyen surveillant du Chapitre,

l'antiquité; ils assurent que leur ordre est aussi ancien que les fondements de la montagne du Carmel,

D'un vieux canon rajeunissant le titre,
 Bien s'en servit pour troubler les acteurs,
 Malgré les cris, le murmure & les pleurs,
 Du jeune enfant on fit un sacrifice.
 On craignait fort que son air de jaunisse,
 N'eût infecté le troupeau du Seigneur ;
 Déjà le mal gangrénait le haut chœur.
 On se plaignait, on invoquait saint Côme :
 Que le plaisir est bien funeste à l'homme !

Sur le pavé, sans jupon & sans pain,
 Jeanne exposée aux propos du mondain,
 Se lamentait & regrettait l'Eglise :
 Ces champs féconds, cette terre promise,
 Venaient sans cesse offrir à son esprit,
 Les temps heureux, où, le jour & la nuit,
 Tout un Chapitre avait fêté ses charmes.
 O ! disait-elle, en répandant des larmes,
 Là sans éclat on servait mes desirs :
 Enfants du siècle, usés par les plaisirs,
 Vous n'avez point l'air mitonné du moine,
 Ni les talents reposés du Chanoine.
 Le vain orgueil est l'astre qui vous luit,
 Vous n'aimez rien que le faste & le bruit :
 Du premier coup votre ame se dérange :
 Vive un Chanoine ! il fait ça comme un ange.
 O chaste Eglise ! ô chez vous qu'on est bien !
 Gens engraisés, & gens qui ne font rien,

Ont bien, ma foi, plus de concupiscence!

Dans sa douleur un rayon d'espérance
Vint quelques jours amuser son esprit.
Certain robin, Seigneur de Cibavit,
A ses genoux vint déposer son ame;
Le reste impur d'une impudique flamme,
Étincelait dans ses lubriques yeux:
Il fêta Jeanne, & chomma de son mieux;
Mais ce mieux-là, ce n'étoit rien qui vaille.
Jeanne quitta ce vieux champ de bataille,
Dans un village, alla chez un curé,
Réfugier son honneur délabré.

Le frais pasteur en voyant la soubrette,
Fut enchanté. Quelle gentille emplette?
Jeanne n'aimait ni parure, ni bien,
Recevait tout, & ne retenait rien;
Pour un curé, pareille gouvernante
Est un trésor. Souvent une innocente,
En concevant, embarrasse un pasteur.

Le triste ennui qui dessèche le cœur,
A son aspect quitta le presbitere:
Un air ouvert, une taille légère,
Deux yeux frippons précurseurs du coït,
De l'Eglisier réveillaient l'appétit.

Jeanne en faisant la couche de son maître,
Du premier jour ne manqua pas de mettre
Très-proprement deux amples reillers.

En les voyant, quels pensers singuliers !
 Lui dit le prêtre ... ah ! Jeanne , je suis sage ,
 J'ai quarante ans , quelque peu davantage ,
 Irai-je encor me livrer aux plaisirs ?
 Il n'est plus temps d'écouter ses desirs .
 Bon , répond Jeanne , allons , point de grimace ;
 Un jour ou l'autre il faut bien que j'y passe ,
 Autant , Monsieur , aujourd'hui que demain .
 A ce discours , on dit que l'homme saint
 Embrassa Jeanne & loua son génie .
 O chasteté , trésor de l'autre vie !
 Fille du Ciel , sceptre du vieux cahos ,
 Dont la couronne est l'ornement des fots !
 Belle vertu , qui dépeuplez la terre ,
 Habitez-vous souvent un presbytere ?
 Un jeune objet , un pasteur & l'amour ,
 N'ont-ils jamais souillé dans ce séjour ,
 Le bel éclat dont vous parez les ames ?
 L'occasion où succombent les femmes ,
 Et le serpent tentateur du chrétien ,
 Leur fait-il peur , ou ne leur fait-il rien ?

Souvent l'hiver , tapis dans leur ménage ,
 Une servante , un curé de village ,
 Durant les soirs sont à causer entr'eux ;
 Rien ne distrait leur entretien heureux .
 Près du foyer sous la même lumière ,
 L'un d'un côté récite son Bréviaire ,

Tout vis-à-vis Margot file son lin. (*)
 Sous son fichu souvent un jeune sein,
 Qu'un sot usage a caché sous ce voile ;
 Simpatiente, & souleve la toile ;
 Ou bien Margot assise près du feu,
 D'un air distrait souleve un tant soit peu ;
 Son jupon court, montre au regard du prêtre
 Un genou blanc : ô ! que l'amour est traître !
 Qu'on a de mal pour imiter les Saints !

Près des autels & bien loin des mondains,
 Depuis trois mois Jeanne dans cet asyle,
 Se repaissait du pain de l'Évangile.
 Tous les plaisirs animaient ses appas.
 Deux fois la nuit le curé dans ses bras,
 Dévotement récitait son Bréviaire ;
 Et chaque mois, chommant l'anniversaire
 Du jour que Jeanne avait porté des fleurs,
 L'homme de Dieu redoublait ses ardeurs.

Dans leurs plaisirs la mort inexorable
 Vint déranger ce couple respectable.
 Le bon curé mourut subitement,
 Et dans le Ciel il alla saintement
 Du bon larron partager la couronne.

(*) Un curé qui se chauffe, ou qui mange avec sa servante, couche avec elle. Cet axiôme est aussi vrai que le tout est plus grand que sa partie.

Sage pasteur , que votre ame était bonne !
 Vous fétiez Jeanne , & votre cœur mortel
 Ne fit jamais un péché véniel.
 La veuve Jeanne , à cette mort horrible ,
 Fut consternée : une crainte terrible ,
 Présage heureux de sa conversion ,
 Sur tous ses sens fit grande impression.
 Dans ce moment de trouble & de tristesse ;
 Jeanne fit vœu de courir à confesse ;
 Le lendemain Jeanne n'y pensa plus ;
 Deux jours après son cœur prit le dessus.
 Le doux plaisir vint essuyer ses larmes ,
 Et la dévote allait livrer ses charmes ,
 Au moine , au clerc , au chanoine , au mondain,
 Dans ce péril , le directeur de Sin
 Alla trouver la pénitente Jeanne.
 Le zele ardent , sur un objet profane ,
 Peut quelquefois exercer son amour :
 Vous , lui dit-il , qui devez être un jour
 Du Créateur un vase de colere ,
 Vous qui brûlez des feux de l'adultere ;
 Et que l'enfer brûlera , pour un bien ,
 Si l'éternel n'y met beaucoup du sien :
 Quittez , ma fille , un désordre où la grace
 Ne peut porter sa lumiere efficace.
 Trop de plaisirs abregent trop nos ans :
 Trop de plaisirs énervent trop nos sens,
 Ménagez-vous , allez moins à l'offrande ;

La volupté qui guide & qui commande
 Un tendre cœur, présente à vos desirs
 Un feu plus chaste & de plus saints plaisirs.
 Par un beau choix fixez votre tendresse,
 Parez l'amour des fleurs de la sageffe,
 Et n'offrez plus aux yeux de vos amants
 Un cœur noirci par des feux inconstants.
 Goûtez, goûtez un destin plus tranquille.
 Venez chez moi, je vous offre un asyle,
 Où loin du bruit, du fourbe & du mondain,
 Tranquillement nous forgerons un Saint.
 Ne craignez point ma pesante vieillesse,
 Je sens encor un regain de jeunesse.

Jeanne craignant le venin des dévots,
 La Providence, (*) & les discours des fots,
 Se laissa prendre aux propos du bon homme.
 Son cœur flatté de voir un jour à Rome,
 Son fruit heureux niché parmi les Saints,

(*) Retraite où l'on met les filles qui ont des faiblesses, ou des caprices. La Police leur fait dire le chapelet trois fois le jour. Les bons Flamands s'imaginent que le St. Rosaire corrige la nature & les tempéraments. Ce pays crédule est toujours le théâtre de la guerre & de la superstition : un homme d'esprit y passe pour un forcier, & on le punit de même : un peuple gouverné par des moines, ne fera jamais un grand peuple.

Et son honneur chanté sur les lutrins,
Du chaste prêtre accepta la demeure.
Dans ce réduit la paix intérieure
Que le mondain cherche & ne trouve pas,
Vint de Jannette embellir les appas.

Pendant trois ans ce couple infatigable,
Epoux au lit, indifférent à table,
Sua beaucoup, & le tout fut en vain :
Le directeur ne put pas faire un Saint.





CHANT XIV.

*Paris éveille Jeanne. Vénus & l'Amour
viennent la parer. Combat de la Cham-
brière & du P. Girard. Chûte d'Ursule.*

FRançois Paris avait éveillé Jeanne.
Son œil dévot, sur la face profane
De la soubrette, imprimait ces couleurs ;
Qu'on voit saillir sur le front des pécheurs, (*)
Comme l'on voit le soleil à minuit.
Jeanne timide était encore au lit :
Paris de loin lui tenait ce langage :
O vierge folle ! ô coupable assemblage
D'attraits brillants & de péchés mortels !
Minois trompeur, que les Démons cruels
Ont embelli pour tenter l'innocence ,
Charmer le vice & rompre l'abstinence ;

(*) Les Légendes disent que les Saints voyaient les péchés mortels sur le front des pécheurs, & sentaient d'un quart de lieue l'odeur d'une faute venielle. Voilà pourquoi nos poupées tonsurées ont les poches remplies d'odeurs & de chansons nouvelles.

Sous un cilice enveloppez ce sein,
 D'où l'œil du moine, & sa coupable main,
 Ont enlevé le vernis du baptême.
 Laissez le froc à son triste anathême;
 Et pour goûter des plaisirs plus divins,
 Ne baisez plus que les châsses des Saints.
 Ces doux baisers rafraîchissent les femmes.
 Que vos appas, que ces yeux pleins de flammes,
 Servent ici de triomphe au Seigneur.
 Faites passer leur langage enchanteur.
 Le front couvert des chardons de la Bulle,
 Sur un Balai monté derrière Ursule,
 L'affreux Girard va descendre dans Sin.
 Son fier parti doit chasser ce matin,
 De ce couvent un docteur vénérable,
 Un directeur dont la foi respectable
 Tint toujours ferme aux erreurs de nos jours.
 Ce prêtre enfin, l'objet de vos amours,
 Attend de vous son salut & sa gloire.
 Du Jansénisme allez groffir l'histoire.
 Tentez Girard, triomphez de ses sens,
 Qu'il soit vaincu sous vos coups séduisants.
 Telle Judith, (*) par la grace embellie,

(*) Dom Calmet assure que Judith avait soixante
 & dix ans, lorsqu'elle rendit Holopherne sensible.
 Une tête comme la sienne pouvait-elle déranger

Risqua l'honneur pour venger Bétulie.
 Son froid visage, & ses flasques tettons,
 Faits pour tenter un moine, ou les Démons;
 Firent périr une armée invincible:
 Sur ses genoux Holopherne sensible,
 Trouva, dit-on, le plaisir & la mort.
 Que le Jésuite éprouve un même sort.
 Jeanne aussi-tôt se mit à sa toilette,
 Paris voulait arranger sa cornette
 D'un linge uni parer sa nudité,
 Lui donner l'air, la modeste beauté;
 Dont la dévote orne sa douce mine.
 Souvent, hélas! sous la simple étamine,
 Sous l'air piquant de la dévotion,
 Gissent la chair & la tentation.
 Les doigts du Saint aussi froids que la glace
 N'avaient point l'art, le talent, ni la grace
 D'accommoder les choses comme il faut.
 Près d'un corset un Saint n'est qu'un lourdaut.

Dans ce moment la Reine de Cythere,
 Du haut des cieux regardant sur la terre,
 Vit l'embarras où se trouvait Paris.

celle du Général des Assyriens? Holopherne devait laisser la veuve de Bétulie en paix : on ne doit baiser les vieilles Dames que comme les reliques des saints, au travers d'un crystal.

Pour l'affister soudain avec son fils ;
Elle descend dans ce char où la gloire
La vit cent fois après une victoire ,
Voler à terre & courir dans les bras
Du Dieu vainqueur qui préside aux combats.
Telle on la voit aussi du haut des nues ,
Au son ronflant des basses continues ,
A l'opéra descendre avec l'amour ,
Pour gambader , danser en jupon court ,
Un *Cotillon* noté par Mondonville ;
Ou telle aussi pour arrêter Achille ,
Faire , en chantant les grands airs de Rameau ;
Mugir encor la vache de Rousseau.
Bientôt Vénus est auprès de Jeannette ;
L'aimable amour , témoin de sa toilette ,
Donne ses soins pour orner ses appas.
Des douces fleurs qui naissent sous ses pas ;
L'enfant adroit a paré sa coëffure ,
De mille nœuds noué sa chevelure ,
Et déchiré de sa légère main ,
Le voile épais étendu sur son sein.
De ce beau sein la blancheur éclatante
Offre à l'amour celui de son amante.
Le jeune Dieu soupire en l'admirant.
Bientôt Vénus donne à ce sein brillant
L'air agréable & la figure ronde ,
Le charme enfin , de celui que dans l'onde
Impunément ne vit point Actéon.

Gorge charmante , ô toi qu'Anacréon ,
Aurait chanté sur sa galante lyre ,
En soupirant , que ne puis-je décrire
De tes deux monts le contour gracieux !
Globes formés pour éblouir les Dieux ,
Que n'êtes-vous entre mes mains ardentes !
Que mes baisers & mes lèvres brûlantes ,
Feraient de vous un éloge flatteur !

Le feu charmant qui nuit à la pudeur ,
Etincelait dans les yeux de Jeannette .
Ce feu subtil , dans l'œil d'une grisette ,
Elevé l'ame , embellit les plaisirs ,
Et d'un amant augmente les desirs .

Un jupon clair , usé par les services ,
Où trente plis formaient autant d'indices
Qu'à certain jeu Jeanne avait mainte fois
Perdu l'honneur , l'équilibre ou la voix ,
Intéressait , donnait à sa figure
Ce goût piquant que l'or & la parure
Ne donnent point aux Dames de la cour .
L'air chiffonné plait bien mieux à l'amour .
En contemplant son ravissant ouvrage ,
Vénus à Jeanne adressa ce langage :
O fille aimable , honneur de mes autels ,
Allez , partez , subjuguez les mortels .
Dans vos liens enchaînez la jeunesse ,
De vos ardeurs échauffez la vieillesse .

Sans distinguer les noms & les honneurs,
 A tous les rangs prodiguez vos faveurs.
 Le doux plaisir ne repousse personne ;
 Egalement sa puissance couronne
 Les Dieux des cours & les Dieux des forêts,
 Que le héros en voyant vos attraits ,
 Ainsi que Mars à l'aspect de mes charmes,
 Mette à vos pieds ces effrayantes armes
 Dont la fureur arma sa cruauté ;
 Que vos regards , sur son front indompté,
 Fassent sécher les lauriers de la gloire ;
 Que le plaisir plus doux que la victoire,
 Aille porter dans son cœur agité ,
 Le jour heureux de la félicité ;
 Entre vos bras qu'il augmente son être ,
 Qu'avec transport féduit du plaisir d'être,
 Il reconnaisse & redise cent fois :
 Un seul baiser vaut mieux que cent exploits,
 Depuis trois ans, près d'une grille obscure ,
 Vous enterrez ces dons que la nature
 A répandus sur vous à pleine mains :
 Borner ses vœux , c'est fixer ses destins.
 Du temps qui fuit faites un noble usage.
 Laissez, laissez la fureur d'être sage ,
 Aux partisans des songes de l'erreur.
 Si, pour vous plaire, un jeune adorateur
 Vous racontait son douloureux martyre,
 Pour détourner la flamme qui l'inspire

Ne faites point un effort superflu.
 Abandonnez ces moments de vertu
 Que l'amour-propre a pris pour la sagesse :
 L'homme est créé pour sentir la faiblesse,
 Et sa raison pour sourire aux plaisirs.
 De vos amants remplissez les desirs :
 Foulez aux pieds les froides bienséances :
 Faites, s'il faut, les premières avances.
 Songez toujours que, couchés ou debout,
 Le Ciel nous fit pour consentir à tout.

L'amour, Vénus à l'instant disparaissent,
 L'air s'obscurcit, les nuages s'abaissent,
 Et pour servir Jeannette & les amours,
 La Lune encor s'arrête dans son cours.
 Monsieur François, durant cette parade,
 Comme l'ami du jeune Alcibiade,
 En grimaçant maudissait les catins.
 Ces airs bourrus sont très-permis aux Saints,
 Le zèle ardent a fait briller Moïse :
 Le fanatisme est l'enfant de l'Eglise.

Jeanne & Paris sont déjà dans les airs :
 Les doux zéphyr, qui chassent les hyvers,
 Qui font voler les fichus des bergeres,
 Portaient le char sur leurs ailes légères ;
 Et l'éloignaient des portes de Douai ;
 Quand tout-à-coup, grimpé sur son Balai,
 Girard de loin paraît avec Ursule.

En les voyant le saint Diacre recule ;
 Saïsi d'effroi , trente ou quarante pas ;
 Et dit à Jeanne , en lui parlant tout bas
 Car son propos n'était point trop honnête
 L'ennemi vient , ma fille, êtes-vous prête ?
 De la vigueur sentez-vous l'aiguillon ?
 Le fier Girard , docteur en cotillon ,
 Est en amour aussi vaillant qu'Achille :
 De deux côtés il attaque une ville.
 Jeanne , veillez sur vos chemins couverts ;
 Sur les dangers ayez les yeux ouverts.
 Vous connoissez votre infirme faiblesse ;
 L'état mauvais de votre forteresse.
 Votre cuirasse est bien percée à jour.
 Sans y tâter , je pense que l'amour
 A ce harnois a fait plus d'une épreuve ;
 Mais cependant votre chemise est neuve ;
 Pour la percer il faudrait cent combats ;
 Et puis en Flandre & dans les Pays-bas ,
 Le sexe est faible & la toile est très-forte.

Votre discours , grand Saint, me reconforte ;
 Répondit Jeanne , en ouvrant deux grands yeux.
 Votre secours , ma chemise & les Dieux
 Soutiendront bien les devants de la place ;
 Mais si Girard , dans sa brutale audace ,
 Venait par fois m'attaquer en poltron ,
 Vers cet endroit ! Un leste & court jupon
 Ne tiendra point , je n'ai point de chemise ;

L'argent est rare ; & chez les gens d'Eglise
On est fêté , mais payé mincement.
La toile coûte , & par ménagement ,
J'en ai devant , point du tout par-derrière.

Ne craignez rien , aimable chambrière ,
Je hais la bulle & je suis tout-puissant.
Un Janséniste est l'effroi du méchant.
Rien ici-bas ne résiste à sa grace.
De cent côtés qu'on attaque la place ,
Que Girard ose un peu vous houspiller ;
Il trouvera , ma fille , à qui parler ,
Et, sur Quênel , vous n'en ferez point dupe !
Levez-vous , Jeanne , & troussiez votre jupe ;
Bien saintement je vais passer dessous :
Là , sans branler , écarter vos genoux.
Ne montrez point pourtant le côté chauve.
D'un air dévot , le saint diacre se fauve
Sous le jupon de la Porte-latin :
O fanatisme , où logez-vous un saint !
Quoi ; le patron du système efficace ,
Près de l'autel des vieux enfants d'Ignace
Est retranché : quel champ a-t-il donc pris ?
Bulle & Quênel , vous troublez les esprits.

Girard de loin a vu la chambrière
A son aspect il croit de la Cadrière
Revoir encore les précieux appas.
Bientôt pressé de courir dans ses bras ,

Subitement il s'élançe sur Jeanne.
 Déjà trois fois sa main sale & profane,
 Pour la saisir a fait de vains efforts;
 Il lutte, il veut, dans ses lascifs transports,
 Lever la toile & culbuter Jeannette :
 Mais c'est en vain; l'invincible soubrette,
 Comme César au bord du Rubicon,
 Avec ardeur défendait son jupon;
 Et par-devant Jeanne était imprenable.
 L'adroit Girard, guerrier infatigable,
 De tant d'efforts ne se rebutait pas.
 Quand l'amour l'aide, un cœur n'est jamais las.
 Il vit bientôt que, malgré son audace,
 Jeanne tiendrait encor long-temps la place,
 Que le terrain paraissait défendu,
 Que l'attaquer c'était du temps perdu,
 Qu'un autre endroit présentait à sa gloire
 Un chemin sûr, une égale victoire,
 Et qu'un devant offrait trop de hasards.
 L'œil d'un héros est le flambeau de mars.

Le fier Girard assaillit par-derrière.
 De ce côté la faible chambrière
 Était à plaindre, & sans Monsieur Paris;
 Jeanne tombait dans les bras ennemis;
 Son pucelage était encor de Flandre :
 Mais le béat armé pour la défendre,
 Sous son jupon modestement niché,
 Très-bien gardait le chemin du péché.

Philotanus donne l'assaut à Jeanne ;
 D'un air vainqueur, vers la brèche profane,
 Il a braqué son énorme canon ;
 Il vient, il lutte, il saisit le jupon,
 Chante victoire, & croit la ville prise.
 Mais, Dieux puissants, quelle fut sa surprise,
 Quand soulevant le jupon féminin,
 Au-lieu d'un cul il apperçut un saint !
 Girard de peur & recule & se signe.
 Tremble aujourd'hui, tremble, mortel indigne ;
 Lui dit Paris, en sortant du jupon ;
 Le sort affreux des enfants du Démon
 Sera le tien. Dieu veut que sa vengeance
 Contre ton ordre éclate dans la France.
 Pour préluder, l'ange exterminateur
 Vient d'accabler sous son glaive vengeur,
 Malagrida, Damiens & tes confreres.
 Tes noirs forfaits & tes vertus légères,
 Dans la balance où l'on pese le bien,
 Ont été mis, & tu ne peses rien.
 Malgré Clément, la bulle & son sot titre,
 Le vieux Balai remis dans le chapitre,
 Conservera son antique cloison ;
 Et le docteur, flambeau de la maison,
 Du saint parti prêchera le système.
 Dieu par ma voix te l'annonce lui-même
 Cours aux enfers apprendre à Suarès ;
 A Lessius, tes malheureux succès,

A ce discours , à ce ferme langage ,
 Comme un éclair , ou comme un pucelage ,
 Le vieux Girard disparut à leurs yeux.
 Jeanne & Paris sur leur char radioux ,
 Tranquillement achevent leur carrière ;
 Et vers Douai l'heureuse chambrière ,
 Près du Raqué , (*) du char est descendu.

(*) Fourches patibulaires , fameuses par l'anecdote triomphante de l'entrée solennelle de l'Empereur Charles V : pour faire honneur à Sa Majesté qui devait passer vis-à-vis de ce Montfaucon , les bons Flamands mirent une chemise blanche à un pendu attaché depuis six semaines. Cinquante ans auparavant on y avoit accroché un cochon , qui fut pendu publiquement pour avoir dévoré un enfant au berceau. L'arrêt fut exécuté sur la grande Place de Douai. Il fallait que les preuves du délit fussent bien complètes ; car il ne fut point fait mention au procès qu'on eût fait subir d'interrogatoire au criminel , ni qu'on l'eût préalablement appliqué à la question ordinaire & extraordinaire : tant y a que cette pendaison tira des larmes des yeux de tous les assistants , tant l'humanité est grande chez les Flamands lorsqu'ils s'agit de leurs semblables. *Cette aventure est vraie , & personne n'oserait la contester.* Voyez l'Histoire des Pongos Wallons , ou les Sauvages des Pays-Bas François.

Du haut des airs Dame Ursule avait vu
Des combattants les premières querelles.
Les doux zéphyr, de leurs humides ailes,
La soutenaient encor sur le Ramon,
Quand les enfants du fier septentrion,
Le froid Nord-d'Est & la glaçante bise,
Subitement soufflant sous sa chemise,
Pendant une heure agiterent la sœur.
Allant, venant au gré de leur fureur,
La jeune Ursule, au fort de la tempête,
Perdit bientôt l'équilibre & la tête,
De ses genoux le Balai s'échappa,
De ses jupons le cordon se coupa,
Et cent appas dans les airs apparurent.
Tels deux Auteurs en rimes nous assurent
Qu'à Montpellier le bienheureux saint Roch,
Dru comme quatre & ferme comme un roc,
Un jour d'hyver courant nud en chemise,
Brava pour Dieu les fureurs de la bise.
O grand saint Roch ! mortel chéri des cieux !
Plus d'une fille aux regards curieux,
En admirant votre dure innocence,
D'un air ému loua la providence.

Toujours Ursule allait au gré du vent,
Quand tout-à-coup auprès de son couvent,
L'air se calma, la sœur fit la culbute.
O tendre Amour, tu permis cette chute,
C'est toi qui fis tomber la jeune sœur,

Au beau milieu du lit du directeur.

Ainsi Neptune a , sur un bord aride ;
Vu dans ses bras courir la Danaïde.
Heureux qui peut voir tomber à minuit,
Ou plus matin , un tendron dans son lit !
Cela , dit-on , vaut mieux que le tonnerre ;

O volupté , déesse de la terre ,
Viens sur mes chants répandre ta clarté.
Le feu sacré de la virginité
N'éclaire plus l'ame de sœur Ursule.
Un autre feu dans ses veines circule.
Le tendre amour triomphe de son cœur ;
Et les plaisirs vont moissonner sa fleur.





CHANT XV.

*Ursule perd sa fleur. Arrivée de Jeanne ;
la rage de cette fille. Apparition de Marie
à la Coque.*

EN romancie une héroïne sage,
Ne peut tomber (c'est un constant usage)
Que sur la queue, ou la fin du roman;
Son pucelage est pour le dénouement.
Si trop épris des charmes d'un bel homme,
Son cœur osait, avant le dernier tome,
Ouvrir la porte aux plaisirs amoureux,
Le fier honneur, ce Dieu si rigoureux,
Crierait tout haut contre cette licence.
Malgré le vice, on veut que la décence
Serve toujours de vernis à l'honneur.
Le sexe en France est un chaste lecteur,
Un voile clair doit lui couvrir les choses:
Quand le serpent est caché sous les roses,
Il peut piquer, mais cela n'y fait rien,
Si la pudeur conserve son maintien.

O cher enfant, pere de l'Enéide,
O Dieu vainqueur de Neptune & d'Alcide;
Viens à ma voix prêter, volage amour,

Le ton riant du saint Abbé Grécourt ;
Voile mes traits, ombre sous tes ailes ;
De tes plaisirs les images fidelles.

Entre les bras de son vieux directeur,
Le cœur faisi d'une douce langueur,
La jeune Ursule en vain veut se défendre.
En combattant son cœur devient plus tendre ;
Son œil rougit, & l'aspect des plaisirs
Change bientôt ses craintes en desirs.
Le pain des forts, la divine sagesse
Ne soutient plus ses bras, ni sa faiblesse ;
Trois fois sa voix veut nommer la vertu :
Dans ses soupirs ce mot est confondu.
Trois fois son ame, à l'aspect du naufrage ;
Veut résister : hélas ! quand on est sage,
D'un vain espoir doit-on flatter l'orgueil ?
Se défend-on sur le bord de l'écueil ?

Le directeur aussi brûlant qu'Hercule ;
Déjà deux fois sous la guimpe d'Ursule,
A comprimé les roses & les lys ;
Déjà l'amour à ses yeux éblouis,
Paraît sans voile, & brille sans décence ;
Déjà la crainte, & la faible innocence,
A leur vainqueur ont souri tour-à-tour ;
Ursule enfin, dans les bras de l'amour
Tombe, palpite, & son ame étonnée
Cherche sa rose, & sa rose est fanée.

O pucelage ! ô trésor précieux ,
Fait pour tromper les mortels & les Dieux !
Dans quel instant le Ciel vous fait-il naître ?
Combien de jours conservez-vous votre être ?
L'époux vous cherche , un amant vous poursuit ,
Le préjugé vous forme & vous détruit.

Le front couvert des myrthes d'Amathonte ,
Le directeur sans remords & sans honte ,
Pendant la nuit , avoit plus d'une fois ,
De son amour signalé les exploits.
Ce jeu charmant avoit couvert Urfule
D'un rouge heureux , que l'éclat ridicule
De la pudeur peint sans vivacité.
Son jeune sein vivement agité ,
Son œil brûlant , & sa main caressante ,
Plus d'une fois d'une façon touchante
Avaient dû percer excité la vigueur ;
Tout était dit , le pauvre directeur
Ne pouvait plus giboyer la fillette :
En vain tout bas la pudique nonnette
Disait au pere : Il faut recommencer ;
Que faites-vous ? ... Elle eut beau l'agacer ;
L'objet vivant qu'on desire à la grille ,
L'herbe qui croît dans la main d'une fille ,
N'avancait plus , & reculait toujours :
Ainsi souvent , sous les yeux des amours ,
Un grand Seigneur , au fond d'une coulisse ,
D'un air brillant va rater une actrice.

Le bien suffit pour n'être bon à rien.

Le saint rival du fier Ignatien,
 Chez le vieux prêtre avait ramené Jeanne,
 Son souffle saint, d'une fille profane,
 En avait fait un vase de pudeur.
 La grace est forte, & sur un tendre cœur
 Sa pointe ardente agit toujours sans peine.
 Ainsi changea celui de Magdelaine,
 Pour le plaisir seulement de changer.
 Dans ses amours le beau sexe est léger.
 Il ne croit plus au roman d'Arthémise.
 Diversité fut toujours sa devise.

Jeanne arrivée au logis du docteur,
 Va droit au lit où reposait la sœur,
 Qui sûrement n'attendant point visite,
 Se lamentait que le temps allait vite,
 Qu'il emportait les plaisirs de l'amour.

Déjà dans l'air la compagne du jour,
 'Aurore ouvrait, avec ses mains dorées,
 De l'Orient les portes diaprées.
 Toi, qui peignis Mars pris avec Vénus,
 Toi, qui chantas le premier des cocus,
 Le fier Achille, & le Dieu du tonnerre,
 Echauffe-moi, jette, divin Homere,
 Sur mes écrits la flamme de tes chants:
 Peins avec moi, non ces Rois conquérants
 Qu'on vit jadis, sur les bords du Scamandre;
 Trainer

Trainer Priam, & mettre Troye en cendre ;
Mais une fille , un cœur faible & constant ,
L'amour trahi par un volage amant.

L'œil étonné, l'œil brûlant de colere ,
Jeanne voyait entre les bras du pere
Un sein rougi qui palpait d'amour ,
Deux bras charmants, deux genoux faits au tour ,
Un pied mignon, des couleurs & des roses ,
Des agréments peut-être d'autres choses...
Car on voit tout quand on regarde bien :
A l'œil jaloux n'échappe jamais rien.

A ce spectacle , offensant pour ses charmes ,
Jeanne s'écrie en répandant des larmes :
Amant perfide , à qui mon ferme amour
A prodigué, la nuit comme le jour ,
Ces doux plaisirs qui charmaient ta faiblesse ;
Et pour te plaire , à l'âge où la tendresse
M'offrait l'amour paré de mille fleurs ,
Entre tes bra j'ai fixé mes faveurs ;
Le grand hyver peint sur ton vieux visage ,
N'a point glacé la chaleur de mon âge ,
Et j'ai , pour toi , dans l'abyme des temps
De mon aurore englouti les instants.
Tant de bienfaits n'ont pu toucher ton ame ?
Un autre objet a détourné ta flamme ?
Ingrat , noirci d'un parjure odieux ,
As-tu pensé te cacher à mes yeux ?

Quoi, tu m'aimais, & ta feinte constance
 Pour m'oublier n'attendait que l'absence ?
 Le noble instinct qui ferrait nos deux nœuds,
 Le souvenir de mes baisers heureux,
 Mes doux assauts, ce lit, mon attitude,
 Et plus encor nos péchés d'habitude,
 D'un crime affreux n'ont pu garder ton cœur ?
 O scélérat, ô parjure ! ô noirceur !
 Ton plus beau feu n'est plus qu'un feu de paille :
 Depuis six mois tu ne fais rien qui vaille.
 Le jour entier à peine suffisait,
 Pour t'amener au point qu'on désirait.
 Ah ! juste Ciel, une chétive Nonne
 Charme tes sens, & dans l'instant moissonne
 Les fruits heureux des travaux de six mois.
 O tendre amour ! si, soumise à tes loix,
 Jeanne a toujours étendu ton empire ;
 Si quelquefois d'un gracieux sourire,
 Tu triomphas des feux de sa pudeur,
 Viens la venger. Un perfide, un trompeur,
 Etâle à ses yeux d'une flamme nouvelle :
 Descends, amour, qu'une vive étincelle
 De ce flambeau qui consume les Dieux,
 Rallume encor dans son cœur amoureux
 Le feu charmant que célébra Tibulle.

Jeannette après se tournant vers Ursule,
 Lui dit : Ma sœur, vous avez le nez fin.
 Vous aimez donc le sexe masculin ?

l'air du couvent, le froid de la sageffe
Ne valent point la main qui vous caresse.
La chasteté, ce mot qui ne dit rien,
N'est-il pas vrai, ne vous irait pas bien ?
Le naturel va bien mieux à votre ame ;
Le naturel met à l'aise une femme.
Ma jeune sœur, votre goût est friand :
L'instinct chez vous raisonne joliment.
Comme une fleur, qui commence d'éclorre,
Tend son calice aux larmes de l'Aurore,
Au jeu d'amour vous ouvrez les deux bras ;
Vous combattez, mais vous usez mes draps.
Le révérend a-t-il bien fait la guerre ?
Un invalide aux combats de Cythere
A bien du mal ! Comment peut-il saisir
Ce vrai, ce ton qui fait toujours plaisir ?
Le directeur, honteux que sa servante
Ainsi traitât sa jeune pénitente,
De son chevet criait comme un perdu :
Jeanne, finis. Jeanne, te tairas-tu ?
Tes fots propos allument ma colere,
Tiens, jerni Dieu ! sans mon saint caractere,
Chienne, j'irais te casser les deux bras.
Finis... attends.... f.... n'avance pas....
Ce mot nerveux blesse un peu la décence ;
Mais Suarès nous dit qu'en conscience,
L'esprit au Ciel, un mystique, un dévot,
Peut sans pécher prononcer ce gros mot.

Tel un berger dans l'amoureux mystère,
 Tardant long-temps aux vœux de sa bergère,
 En le lâchant souvent fort à propos,
 De ses efforts sent finir les travaux.

Jeannette outrée aux discours du bon pere,
 Ne pouvant plus contenir sa colere,
 Le cœur gonflé de rage & de dépit,
 Comme un éclair s'élançe sur le lit,
 Prend les rideaux, les tire, les arrache:
 Le ciel du lit sous ses coups se détache,
 Tombe avec bruit, amene par morceaux
 Verges, dossier, tentures & rideaux.
 Tel un torrent, d'une chute subite,
 Du haut d'un mont soudain se précipite,
 Roule sur l'herbe, & d'un cours furieux
 Détruit par-tout l'espoir qu'offraient aux yeux
 Les dons de Flore & les friuts de Pomone.

Sous ces débris le saint pere & la nonne
 Poussaient en vain de lamentables cris.
 Jeanne était sourde, & ses yeux étourdis
 Sous ce chaos ne voyant plus le pere,
 Troublaient son ame, allumaient sa colere;
 Quand tout-à-coup son œil fier détouvrit
 Deux coins du drap pendant au pied du lit.
 Soudain la joye éclate dans son ame,
 Soudain l'espoir la réveille & l'enflamme.
 Jeanne aussi-tôt saisit les coins des draps,

Tire avec force, & ses robustes bras
Dans le moment entraînent à terre,
La sœur Ursule & le révérend pere.
Chaste pudeur, détournez vos regards :
Au pied du lit, sur ces débris épars,
Le révérend est tombé sans décence :
Les lieux honteux où germe l'innocence,
Où le plaisir voit renaître ses jeux,
Sont découverts : un crochet malheureux
Retient en l'air la chemise du pere.
Mais que vous dis-je ? hélas ! pudeur austere,
Venez, voyez, & ne rougissez pas ;
Le vif objet qui tente vos appas,
N'est plus celui de vos justes allarmes :
Ce rien honteux ne peut ternir vos charmes.
Faible, penché, retiré, sans ressort,
Chouard vivait, le pauvre diable est mort.
La volupté vient de ternir sa gloire ;
Et le plaisir, remportant la victoire,
Vient d'éteindre, dans le sein des amours,
Le trait vainqueur qui trouble vos beaux jours.

Jeanne d'un front, où brille & se déploie
L'air insultant d'une maligne joye,
Au pied du lit contemplait ses succès.
Son œil content & fier de ses excès,
Bravait encor Ursule & le vieux prêtre ;
Quand dans la chambre on vit soudain paraître
Un noir fantôme, un cadavre ambulante,

Portrait caduc, modele ressemblant
De ces mortels, que la Trappe cruelle
Tient dans les fers de sa chaîne éternelle
Hommes obscurs, qui, pour faire le bien,
Servent le Ciel dans un néant chrétien.





CHANT XVI.

La Paix des Amants. Discours merveilleux de Sœur Marie A la Coque. Ursule rentre dans son couvent.

LE noir fantôme était sœur A la Coque, (*)
Que feu Languet, dans un Livre baroque,

(*) Marie A la Coque reçut des faveurs signalées du Ciel. Jesus venait la visiter toutes les nuits. Un beau soir, il prit le cœur de Marie, dit M. Languet, le mit dans le sien ; après l'avoir brûlé une heure dans ce brasier d'amour, il le remit dans le cadavre d'A la Coque, en lui disant : *Marie, en mémoire de la grace que je viens de vous accorder, vous aurez chaque lune nouvelle des douleurs, des coliques, des gonflements : pour détourner ces accidents, vous vous ferez saigner.* Le P. J. Galiffet, Jésuite, dans son livre de la dévotion au sacré cœur, imprimé à Nancy, assure que Dieu dit à Marie : *Ma fille, vous préférerez toujours la volonté de vos supérieures à la mienne, sur-tout lorsqu'elles vous commanderont de faire ce que je vous ordonnerai.* Peut-on sans une indécence horrible faire parler ainsi l'Être suprême ?

Met dans le Ciel auprès de la Guyon, (§)
 De Mondonville & de la Bourignon.
 Un cœur brodé brillait sur sa chemise ;
 Au bas Momus avait mis pour devise :
 » Je fus percé des traits du pur amour ;
 » Et mes états sont blancs comme le jour.
 Un voile obscur dérobaient ses gros charmes.
 Son long visage humecté de ses larmes,
 Ses froids regards interdits & confus,
 Semblaient encor s'égarer pour Jesus.

Ainsi Marie avança vers le pere.
 Son œil dévot quelque temps considère
 Le triste état, où le plaisir honteux
 Réduit la chair d'un mortel amoureux.
 Que vois-je, ô Ciel! dit Marie A la Coque;
 Beaux jours d'Adam! temps heureux! chere époque!
 Où la nature encor en son printemps
 Etait robuste, & faisait des géants;
 Vous n'êtes plus! Quoi donc sans espérance,
 Sont-ils passés, ces beaux jours d'innocence,
 Où l'homme juste, aidé du tendre amour,
 Pouvoit au moins pécher sept fois le jour?
 Tout dégénere en ce siecle profane.
 Disant ces mots, Marie apperçoit Jeanne;

(§) Dame célèbre qui apporta en France les folies
 d'Espagne.

Quoi , lui dit-elle , en ridant son dur front ,
Au doux plaisir , Jeanne , tu fais affront ?
De mille biens si sa bonté constante
A couronné ta jeunesse galante ;
A tes genoux , s'il fit voler jadis
Le jeune abbé , le moine & le marquis ,
Pourquoi veux-tu que sa main libérale
Prive le cœur de ta jeune rivale ,
De ces bienfaits qui font perdre aux humains
Le souvenir de leurs nombreux chagrins ?
Laisse aux dévots la fureur & la rage ;
Le doux plaisir , ce Dieu tendre & volage ;
Comme l'amour , est le Dieu des bienfaits.
Jamais ses feux n'éclairent les forfaits ,
Jamais ses traits ne servent la vengeance ;
Ouvre ton cœur , Jeanne , à sa bienfaisance ;
Pardonne au pere , ou plutôt à l'amour ,
Ces feux légers , les caprices d'un jour.
Sans inconstance un cœur a des faiblesses.
L'aveugle Dieu peut tromper nos caresses ;
Un jeune enfant est un guide incertain :
De son carquois , échappé sans dessein ,
Un trait errant peut tomber sur une ame ;
Ce trait subtil , léger comme la flamme ,
Brille , s'éteint , & le cœur d'un amant
S'ouvre & se ferme à ce feu d'un moment.
Il faut du temps pour faire un infidèle....
Ursule était naïve , jeune & belle ;

Ton amant vit ses sensibles appas ;
 Son cœur trompé te cherchait dans ses bras ;
 Il croit l'aimer , & c'est toi qu'il adore.
 Pardonne-lui , ouvre-lui , Jeanne , encore
 Ton sein fécond , l'asyle des plaisirs.
 Dans tes baisers étouffe ses soupirs ,
 Rends-lui l'efpoir , ta tendresse & la joye ;
 Sur ton beau front déjà l'amour déploie
 Ces feux vainqueurs des Dieux & des hyvers ;
 Ton œil sourit : je vois les cieus ouverts.

Qu'il est aisé d'appaiser une amante !
 Avec transport la jeune gouvernante
 Vole à son maître , & d'un air transporté
 Le comprimant sur son cœur agité ,
 Lui dit ces mots que son bel œil anime :
 Non , cher ami , tu n'as point fait un crime.
 L'illusion est reine des amants.
 Son faible sceptre est l'ouvrage des vents ,
 Ses songes vains trompent les cœurs fideles.
 Du tendre amour cette reine a les ailes ,
 Et sa couronne est la légéreté ;
 Mais tu m'aimais : la douce volupté ,
 Qui mouille encor tes yeux d'aimables larmes ,
 T'offre à ma vue avec les mêmes charmes.
 Mon jeune sein s'ouvre à tes repentirs :
 Viens , que la joye & les constants plaisirs
 Soient de l'amour les infaillibles marques.
 Ainsi , l'on vit le plus grand des Monarques

Rendre l'espoir par un touchant regard ,
 Au cœur d'Apelle , à l'ame de Campart.

Sœur A la Coque à cette paix charmante
 Bénit le Ciel , & d'une voix touchante
 Aux deux amants adresse ce discours :
 Soyez heureux autant que les amours ,
 Sensibles cœurs, couple tendre & fidele.
 Fasse le Ciel qu'une chaîne si belle
 Puisse échapper au ciseau du trépas !
 Puisse la paix serrée entre vos bras ,
 Dans Sin bientôt ramener l'allégresse !
 Le désespoir , le deuil & la tristesse ,
 De ce séjour ont déparé l'éclat ;
 D'un vil Balai l'insipide débat
 Dans le mépris plonge ce monastere :
 Faites cesser cette honteuse guerre ;
 De la discorde étouffant les serpents ,
 Que les plaisirs renaissent plus charmants ;

Je fus fameuse autrefois sur la terre :
 Du sens commun méprisant la lumière ,
 Chez les dévots je voulus m'éclairer.
 J'eus de l'orgueil ; & l'ardeur d'attirer
 L'œil des mondains sur ma face pucelle ,
 Me fit tourner quarante ans la cervelle.
 Je composai , malgré le blond Phébus ,
 De méchants vers au bon enfant Jesus. (*)

(*) Marie A la Coque a composé des vers Fran-

Monsieur Languet, pour célébrer ma gloire ;
 D'un gros volume honora mon histoire ;
 Vingt contes bleus & plus d'un vertigo
 Sont reliés dans ce gros in-quarto.

Mais grace à toi, raison forte & puissante ;
 Aux doux accents de ta voix triomphante,
 La vérité vint deffiller mes yeux.
 Son vif éclat paraît celui des cieux.
 La vérité n'est point pour le vulgaire ;
 Son jour serein est le ciel de Voltaire,
 A son flambeau Bayle ornait ses écrits :
 Collins, Charon, Montaigne, Maupertuis,
 Et Montesquieu, par leurs écrits célèbres,
 Ont dissipé les épaisses ténèbres
 Qui la cachaient aux souhaits des mortels.
 Amants heureux, allez à ses autels
 Remplir vos cœurs de sa flamme éclatante ;
 L'être absolu que sa voix éloquente
 Prêche à la terre, est le Dieu des bienfaits.
 Du cœur sensible il remplit les souhaits,
 Jamais sa main ne détruit ses ouvrages ;
 L'erreur du simple, & les songes des sages
 Sont à ses yeux comme s'il n'étaient pas.
 D'un œil tranquille il voit tous les climats
 A ses genoux défigurer son être.

çais au bon Jesus : ils sont très-mal faits, mais ils
 vont bien sur l'air de Pierre Bagnolet, &c.

L'Égyptien qui pense le connaître,
L'adore encor dans l'erreur de ses Dieux;
Le Musulman, trompé par ses aïeux,
Brûle au Seigneur l'encens qu'il brûle aux femmes.
L'heureux Persan, dans ce globe de flammes
Qu'on voit briller sur la plaine des airs,
Croit adorer le Dieu de l'univers.

O toi qui dois connaître son image,
Culte chrétien, loi si dure & si sage,
As-tu long-temps encensé son autel?
Ton fanatisme armé d'un fer cruel,
Sous l'étendard de la croix bienfaisante,
A trop servi ta chaleur militante.
Du sang des tiens l'histoire fume encor.
Les Albigeois, les peuples où naît l'or;
Le jour affreux, si funeste à la France,
Où Médicis, (*) Valois & ta vengeance

(*) Le S. Pape Pie V écrivait à Catherine de Médicis quelques jours après le massacre de la S. Barthelemi. « Votre Majesté vient d'agir selon le cœur » de Dieu, en faisant égorger les bonnes gens qui » n'ont point de foi à mon purgatoire, & qui ai- » ment les vers Français. Que votre main Royale » acheve l'ouvrage du Ciel, en faisant poignarder » le reste de ces hommes infectés, qui croient » simplement à l'Évangile, sans penser que la Ro- » manité est une pièce du Christianisme. » Quel

Du sang Français inonderent nos champs ,
 De tes fureurs sont les coups triomphants.
 Le Ciel, dis-tu, t'explique ses oracles,
 Dieu sous tes pas fait naître les miracles,
 Son Esprit saint t'éclaire de ses feux ;
 Dans un conclave, où trente ambitieux
 Veulent régner, il dicte leurs suffrages.
 Quoi sur ce trône où brillèrent les sages,
 A-t-il placé pour guider les humains,
 Ce pâtre affreux, rebut des Franciscains ?
 Aurait-t-il mis sur cette auguste chaire,
 Ce Léon Dix, pécheur comme saint Pierre,
 Le lâche Jean, ce Boniface affreux,
 L'horrible Paul, pontife incestueux ?
 Quoi, dans la nuit de la triste ignorance,
 L'éclat des cieux, la pure intelligence,
 Ne pouvait point éclairer tes décrets ?
 Tes riens sacrés, tes tristes préjugés
 Ombrageaient-ils la suprême lumière ?
 Colomb découvre un nouvel hémisphère :
 Le Vatican, sur ce nouveau Jason,
 Lance la foudre, étonne la raison. (*)

Ecrivurier que Pie V ! Quel style pour le pere com-
 mun des fideles ! Un Pape de ses amis l'a placé au
 Ciel à cause de son style.

(*) Les Souverains Papes qui disposent souverai-
 nement & très-généreusement des petites bêtises

Les fils du Ciel , les Arts doux & tranquilles
 A qui Mécene accordait des asyles ,
 Chargés de fers , dans la flamme étouffés ,
 Vont expirer dans tes Auto-da-fés.
 Fra-Paolo , foudroyé par ta rage ,
 Fuit loin de Rome , & , dans une autre plage ,
 Brave les fers du concile Romain.
 Sur un bûcher les os de Palingin ,
 Sont consumés par ta brûlante haine.
 Là le bon sens , accablé sous ta chaîne ,
 Voit Galilée & ses doctes travaux
 Jugés à Rome & flétris par des sots.
 Laisse aux beaux-Arts leur liberté première.
 Assez long-temps la raison prisonnière ,
 Sous tes tyrans porta de rudes fers.
 Ne voile point ses feux à l'univers.
 Née avant toi , sa lumière féconde
 Du sein des cieus doit éclairer le monde.

de l'excommunication , ont donné à tous les diables , ceux qui croyaient à l'Amérique. Cette conduite était une suite des révélations célestes. Nous autres écrivains tranquilles , qui n'avons ni triple couronne , ni argent , ni ambition , lorsque nous rêvons la nuit , nous disons tout naturellement que nous avons fait des rêves ; mais pour les saints personnages & les grands , à cause de leurs dignités , on appelle leurs rêves des révélations.

Dieu la créa pour publier ses loix.
 Ouvre l'oreille aux accents de sa voix :
 Cours étouffer les bûchers de Lisbonne ;
 Foule à tes pieds cette triple couronne ,
 Que l'orgueil seul a posé sur ton front ;
 Redeviens humble , & de marbre à l'affront ;
 Laisse à César le glaive & le tonnerre.
 Par des vertus viens combattre la terre ;
 Sois son exemple , elle veut t'imiter ;
 C'est à ce prix que Dieu doit t'affister :
 Mais c'est en vain , ton ame est indocile ;
 Tu n'entends plus les cris de l'Évangile ;
 L'orgueil & l'or ont détourné tes pas ,
 Tu crois un Dieu que tu n'imites pas.

La vérité poignardait sœur Marie ;
 Son style chaud, son ton sans flatterie ;
 Sentaient l'odeur des vieux bûchers Romains.
 Le saint *Index* , les peres Jacobins
 Eussent jadis, pour punir sa franchise,
 Dans vingt fagots arrangés par l'Eglise ;
 Brûlé la sœur avec son noir jupon.
 La foire alors se tenait sur le pont :
 Les Constantins se cachaient sous la poudre ;
 Les Rois tremblaient à l'aspect de son foudre ;
 Mais dans ce siècle où regne la raison ,
 Ce foudre obscur n'est plus qu'un vieux tison
 Qui fume encor dans les mains du saint Pere.
 Déjà sorti du sein de l'onde amere ,

Le char de feu qui roule sur les jours ,
Brillait sur Sin & commençait son cours.
Le temps pressait de faire entrer Ursule :
Des médifants la langue ridicule
De sa vertu pouvait blesser l'honneur ;
D'un blâme affreux couvrir le directeur.
Par un détour qui menait chez l'Abbesse ,
Où le docteur , dans sa belle jeunesse ,
Avait marché mainte fois sourdement ,
On fit rentrer la sœur dans son couvent.





C H A N T X V I I .

*Grand Chapitre pour le Balai. Bataille des
Nonnes. Siege de la Sacristie.*

DAns un convent où l'ordre regne encore,
L'obéissance est un saint ellébore.
Un coup de cloche y tient lieu du bon sens:
Un supérieur, sous ses ordres puissants,
Retient les cœurs engourdis par la crainte.
Maître & tyran dans cette obscure enceinte;
Un peuple enfant dans sa captivité,
Sans jugement, sans goût, sans volonté,
Baïse ses fers, le révere & l'encense,
Croit dans ses traits saisir la ressemblance
De l'Etre Saint qui créa l'univers.
Etre immortel! Dieu des mondes divers!
Quand sur la boue imprimant ton image,
Ton œil sourit en voyant ton ouvrage,
As-tu pensé dans ce moment heureux,
Qu'un moine sot, qu'un Capucin crasseux;
De tes beautés serait la ressemblance?
Pere des temps, sublime intelligence,
C'est par l'esprit qu'on peut te ressembler;

CHAN T XVII. 241

C'est dans Voltaire, (*) où tu sus rassembler
 De ta grandeur les traits les plus frappans,
 De ta bonté les plus doux sentimens.
 Dans ce tableau je distingue ton être,
 Mais chez les fots rien ne te fait connaître.

La Moinerie & le dépit affreux,
 Dans ce couvent, en l'an quarante-deux,
 Avaient remis le sceptre monastique
 Aux grosses mains d'une fille rustique.
 Son louche esprit, son énorme bon sens,
 Né dans la fange & nourri dans les champs,
 Rendaient aux sœurs son jong insupportable.
 Le préjugé, cet hydre impitoyable,
 Tenait sa crosse, & lui dictait ses loix.
 L'entêtement s'expliquait par sa voix :
 La charité gémissait à l'entendre.
 L'Abbesse enfin n'avait point le cœur tendre.
 Qui n'aime rien, n'est point loin de haïr.
 Aussi Madame aimait-elle à sévir.
 Des ris sous voile échappés à la grille,
 Un air distrait, un rien, une vètille,
 Etaient suivis de la punition :
 Ainsi l'on voit, au fond de l'Achéron,
 La verge en main, Radamanthe aux traits sombres,

(*) M. de Voltaire à toujours été le fléau du fanatisme, & l'oracle de l'humanité.

Sans pitié, prononcer sur les ombres
 Ces jugements, suivis de maux cruels,
 Que les Dieux bons destinent aux mortels.
 Dans le Chapitre, avec la Sacristine,
 Sœur Bobillon & la Mere Augustine
 Avaient rangé les fauteuils & les bancs,
 Des vieilles sœurs réglé l'ordre & les rangs ;
 Et du couvent posé l'affreux régitre.
 Déjà deux fois la cloche du Chapitre
 Avait sonné l'allarme & le tocsin,
 Et la terreur tremblait déjà dans Sin.
 Dans les dortoirs les nonnes dispersées,
 S'abandonnaient à leurs tristes pensées.
 Thecle invoquait la vierge de Saumur :
 Sufon, crachant du bon Jesus tout pur ;
 Ainsi priait le saint patron des Gaules :
 Vous qui portiez mon Dieu sur vos épaules,
 Christophe, (*) hélas ! qui dans ce lieu de pleurs

(*) La trouvaille de S. Christophe est admirable. S. Remy & nos premiers Apôtres avaient du mal à nous convaincre de la Religion. Nos grands-pères les vieux Gaulois tenaient furieusement à Hercule : ils en avaient la bravoure & la galanterie ; ces deux points étaient bien capables de les attacher sérieusement au vainqueur de l'Inde. Plusieurs Seigneurs Gaulois qui commençaient à avoir de la foi sans savoir pourquoi, comme le profélyte du

Avez coûté d'effroyables douleurs
A votre mere en vous mettant au monde ;
Saint qui marchiez dans le plus creux de l'onde ;
En ne mouillant que le bout du bâton,
De vos deux mains défendez le Ramon.
Sœur Cornichon , pour soulager ses peines ,
A tous les Saints promettait des neuvaines.
Mere Françoisé invoquait Saint Chrétien ,
Monsieur Saint Roch , & son frippon de chien.
Sœur Bobichon priait le Saint Suaire :
Sœur Magdelaine invoquait le Calvaire.
O Ciel ! disait la sœur Réflexion ,
Tout est changé dans la Religion.
La main de Dieu sur son peuple s'affaïsse ;
Du temps passé le bon sens & la graïsse
Ne brillent plus dans ce siecle maudit ;
Tout est nouveau , le bon goût & l'esprit.
De sa raison l'homme fait trop d'usage ;

P. Canaie dans St. Evremont, disaient aux missionnaires : Dame, Messieurs, que nous donnerez-vous à la place de notre Hercule ? c'est un héros que nous aimons, nous le portons dans notre cœur. Ne vous mettez point en peine, dit un missionnaire, plus fin que S. Remy, nous avons un grand S. Christophe plus étoffé que quatre Hercules : Oh ! si cela est, dirent les Seigneurs Gaulois, tope, nous embrassons votre Religion.

S'il naissait vieux, il serait bien plus sage :
 Dans l'avenir il mettrait son espoir,
 Rien de mortel ne pourrait l'émouvoir :
 L'Enfant Jésus régnerait sur son ame,
 Il haïrait ses parents & sa femme.
 Vuide du monde, occupé de son Dieu,
 Les bras croisés, grimpé sur un grand pieu,
 Il copierait Saint Simon le stilitite ;
 Saint du bon temps, dont le rare mérite
 Fut très-utile au bonheur des humains.
 Hélas ! Seigneur, ces exemples des Saints
 Sont pour nos cœurs aussi froids que des marbres ;
 On ne voit plus les mortels sur les arbres
 Tendre les bras vers le souverain bien.
 Ah ! bon Jésus, le monde ne vaut rien.

Le dernier coup rassemble les nonnettes.
 La mere Abbessé & les quatre discrettes
 Vers le Chapitre avancent gravement,
 L'Etat major & le vieux Parlement
 Sur des fauteuils sont auprès de l'Abbessé.
 Les jeunes sœurs, l'œil couvert de tristesse,
 Sur les côtés, selon l'âge & les rangs,
 Sont loin du centre assises sur des bancs.

Dans le milieu Madame sur son trône,
 Comme un tilleul sur les bords de la Saône
 Ombrage au loin les Taupes, les Barbeaux,
 Le rat qui nage & les faibles roseaux,

De sa grandeur étonnait le Chapitre.
Le cœur rempli de l'orgueil de son titre,
Les yeux chargés de lugubres couleurs,
D'un ton flûté harangue ainsi les sœurs.
Petits esprits, innocentes nonnettes,
Et vous sur-tout éternelles discrettes,
Qui soutenez par votre zèle ardent
L'austère règle, & l'honneur du Couvent;
Venez m'aider de vos courtes lumières,
A mes soupirs unissez vos prières :
Depuis trois jours le Ciel est offensé ;
Un vieux Balai, du Chapitre chassé
Par les complots de trente fanatiques,
Honteusement fait rougir nos rubriques.
De nos staturs faisons suivre les loix.
De mon pouvoir vous connaissez les droits ;
De l'Eternel j'ai reçu la puissance ;
A mes genoux votre durable enfance
Doit adorer, dans mon fier parchemin,
La volonté, les ordres d'un Dieu Saint.
Un supérieur est par son caractère,
Ainsi que lui, son maître sur la terre.
Fût-il un sot, un homme sans honneur ;
Il est toujours l'image du Seigneur.
Vengez ma gloire, en vengeant la rubrique.
Venons aux voix : parlez, mere Angélique,
Vous connaissez nos usages constants,
Et sur vos doigts l'histoire du vieux temps ;

D'un siècle entier en ces sombres demeures
 Vous avez vu couler les tristes heures,
 Oui cent fois les chagrins médifants,
 Les pot-pourris, les discours indécents,
 Qu'on tient souvent contre l'obéissance.
 Ah! juste Ciel, que l'homme vous offense!

Mere Angélique, en rechignant un peu,
 Touffant, crachant, & citant le bon Dieu,
 Dit à l'Abbesse : Oh! le démon, Madame,
 A dans ce lieu perverti plus d'une ame ;
 Il connaît bien le faible d'un couvent,
 Il n'a point peur d'un jupon pénitent.
 Cierge béni brûle aussi-bien qu'un autre.
 Hélas ! mes sœurs, autrefois un apôtre
 Fut transporté dans le plus haut des cieux ;
 Malgré sa gloire, un lardon furieux
 Piquait souvent son grave caractère.
 Pour nous, mes sœurs, qui marchons sur la terre,
 Sans prendre au Ciel un si rapide vol,
 Craignons toujours les mouches de saint Paul.

En gémissant, la mere Jubilaire
 Disant : Jesus, mon Jesus, quelle affaire !
 Défunt Judas en baisant le Seigneur,
 N'a point commis une telle noirceur,
 J'ai dans ce lieu passé bien des semaines ;
 Mon triste cœur déchiré de ses peines,
 N'avait point vu ce sacrilege affront :

Voyez ;

Voyez, mes sœurs, la honte est sur mon front,
 Et la tristesse est au fond de mon ame.
 Divin bon Dieu ! venez dire à Madame
 Ce qu'il faut faire en ce grand embarras.
 Ah ! le Balai hâtera mon trépas !

A ce jargon petit & ridicule,
 D'un air piqué, vive Dieu ! crie Ursule ;
 Finirez-vous ces stupides propos,
 Style du cloître, éloquence des fots ?
 Un rien remplit vos étroites cervelles ;
 Pour un Balai, quoi, pour des bagatelles,
 De l'union vous rompez les doux nœuds ?
 Dans ce réduit où le néant affreux
 Compte en bâillant vos stériles années,
 Faut-il encor, faibles infortunées,
 Pour des bobos augmenter vos douleurs ;
 Tremper vos jours de vos lugubres pleurs ?
 Et vous, dit-elle, en regardant l'Abbesse,
 Que l'air pincé d'une froide sagesse
 Rend précieuse à ces minces esprits ;
 Qui pour un souffle, une vétille, un ris,
 Semez ces lieux de chagrins & d'allarmes,
 De l'amitié connaissez les doux charmes.
 A votre crosse attachez quelque fleurs,
 Commandez-nous, mais régnez sur nos cœurs ;
 Par vos bontés faites qu'on vous honore,
 Néron est mort, & Titus vit encore.

Néron ? Néron ? dit l'Abbesse, Néron !

Qu'a-t-elle dit ? ô l'effroyable nom !
 Ce garnement n'allait point à confesse ;
 Il se moquait des Saints & de la messe.
 C'est un impie , un vrai Malagrida ;
 J'ai lu ses tours dans la sœur d'Agréda. (*)

(*) La V. M. d'Agréda , dans son livre admiré & prêché par les Capucins qui sont par-tout un peu bêtes , assure que l'enfant Jesus étant un jour dans la boutique de S. Joseph , qui travaillait à des confessionnaux pour mettre douze cents ans après dans l'église , quand la confession auriculaire aurait paru admirable au salut ; l'enfant Jesus donc s'avisa de ranger le soir des copeaux , à dessein de faire tomber son pere nourricier. Cette espièglerie lui réussit. S. Joseph tomba tout de son long. La Ste. Vierge qui n'entendait point la plaisanterie , qui prétendait qu'on respectât le sage gardien de sa virginité , donna le fouet au petit enfant Jesus , qui , depuis , n'osa plus faire de niches. Il est bon , ajoute la mere d'Agréda , de corriger de bonne heure les enfants. Le martinet fait des merveilles à cet âge. Nos grands-peres admiraient ces bêtises , & les moines les prêchaient. On met à Bicêtre un Poète pour avoir rimé quelques plaisanteries , & on admire les productions monstrueuses de ces prétendus gens inspirés , qui n'ont occasionné que des persécutions aux vrais sages & aux gens d'esprit.

Il était Pape, il gouvernait dans Rome ;
 Mon bon Jesus! c'était un méchant homme.

L'œil enflammé, sœur Ursule en courroux,
 Dit à ses sœurs: Morbleu! qu'attendons-nous?
 Obéissons aux cris de la victoire.

Allons unir nos rayons à sa gloire.
 Du Despotisme écrasons les faux Dieux ;
 Foulons aux pieds le sceptre de ces liens ;
 De nos affronts il faut laver les taches.
 La patience est la vertu des lâches.
 En terminant ce discours arrogant,
 D'une main ferme elle applique à l'instant
 A mere Ambroise un bon coup sur la face ;
 D'un pied robuste elle étend sur la place
 La mere Antoine, & de son autre main
 Colle la joue à la sœur Saint-Martin.

A ce signal les jeunes sœurs avancent,
 Subitement sur les vieilles s'élancent ;
 De vingt soufflets le cliquetis roulant
 Remplit les airs, & l'écho glapissant
 Des cris aigus des meres douairieres,
 Fait retentir des caves aux gouttieres,
 Des tons mourants qui font trembler les chats.

On vient aux mains : la fureur des combats
 Dans tous les yeux ranime le courage.
 La vieille cour, malgré le poids de l'âge,
 Se démenait, soutenait par ses cris

Violemment l'honneur des cheveux gris ;
Mais force fut de céder à l'orage.
Ainsi qu'un foudre en sortant d'un nuage ;
Suivi du bruit, précédé de l'éclair,
Ebranle au loin les colonnes de l'air,
Telle est Urfule : & sa voix redoutable,
Portant le feu dans sa troupe implacable ;
Fait chanceler le corps des vieilles sœurs.
La haine affreuse animait ses fureurs :
Mille serpents cachés sous sa coëffure,
Faisaient siffler sa noire chevelure.
Dans le tumulte on déchire en morceaux
Voiles , bégains , cotillons & bandeaux.
Les coups de poing tombent comme la neige ;
Les jeunes sœurs , plus vives au manège,
Des pieds , des mains combattaient vaillamment.
Ainsi les eaux du liquide élément ,
Aux cris d'Eole , aux accents du tonnerre ,
Flots contre flots luttant avec colere,
D'un choc affreux s'élancent dans les airs ,
Et retombant font écumer les mers.
Telles nos sœurs , dans leur bouillant courage ,
De la tempête offraient l'horrible image.
Ardente au feu , la jeune sœur Beauvoir
En combattant fit tomber son chauffoir :
La scene alors parut ensanglantée ;
A ce spectacle Aurore épouvantée,
Se retira dans les bras de Titon ;

Le Pere ardent du jeune Phaéton,
Saisi d'horreur, détournant sa lumiere,
Craint d'avancer & suspend sa carriere.
Souvent un rien peut déranger les cieux.
Le beau Paris troubla jadis les Dieux,
En préférant la plus belle Déesse.
Ainsi pour rien on voit dans la Genese,
Deux innocents chargés de maux affreux.
Ah! que la pomme est un fruit malheureux!
Les vieilles sœurs reprenant leurs haleines,
Et ranimant l'âcre sang de leurs veines,
Font avec ordre un bataillon quarré.
D'un maintien ferme, & d'un pas assuré,
Ce corps d'airain, cette troupe aguerrie
En combattant gagne la Sacristie.
La brave Ursule à ce prompt mouvement,
Voit la manœuvre, & dans le même instant
Range sa troupe, & marche avec audace,
Les harcelant, les bloquer dans la place.

Des vieux soldats les courageux travaux,
Ont dans ce lieu soutenu quatre assauts,
Des jeunes sœurs repoussé les attaques :
Tel dans Paris entouré de ses caques,
Le peuple vil de la place Maubert,
Monde enragé digne de saint Hubert,
Dans sa colere élance avec audace
A coup portant, sur l'étranger qui passe,
Sa boue épaisse, & ses sales discours.

Ainsi nos sœurs en combattant toujours ;
 Dans leur courroux guidé par la vengeance ;
 Ont mis en pièce & brisé sans décence,
 Six chandeliers, quatre vieux encensoirs,
 Trois goupillons, cinq à six éteignoirs.

Ce siège affreux continuait encore :

La noble ardeur & le feu qui dévore
 Aux champs de Mars l'intépide Français ;
 Des vieux soldats soutenait les accès.
 Rien n'échappait à leurs mains téméraires ;
 Quand dépourvus d'instruments militaires,
 Rien ne s'offrant à leur courroux ardent,
 Bravant le Ciel dans ce cruel moment,
 On vit, grand Dieu ! les meres douairières
 D'un air hardi s'armant de reliquaires,
 Comme un torrent se jeter sur les sœurs.
 Ciel ! que l'on vit de bravoure & d'horreurs !
 Muse, dis-nous tous les noms respectables
 Des riens sacrés, des chiffons vénérables (*)
 Qu'on vit fouler dans ce jour malheureux.

(*) Nos grands-pères, au-lieu de chercher Dieu dans ses paroles & dans son Evangile, le cherchaient dans les vêtements des Saints : delà sont venues ces guerres pour la chappe de S. Vincent ; ces croisades pour une terre que Dieu avait maudite ; ces pèlerinages pour la clef de S. Hubert, & les neuvaines à S. Guignolet.

Champs de Laufeld , vous fûtes moins affreux !
 D'abord on brise une énorme chopine
 Où le Seigneur , par sa bonté divine ,
 Voulant trinquer avec l'architriclin ,
 Fit autrefois changer de l'eau en vin.
 Saint Guignolet dans ce jour lamentable ,
 Du haut des cieux vit son outil aimable ,
 Chaste instrument , invoqué du Bréton ,
 Servir de sabre à la sœur Amidon :
 Du plat foulier de sainte Epiphanie ,
 Mere prieure affubla Rosalie.
 Sœur d'Agréda terrassa sœur Suson ;
 D'un coup du Coq qui dans la passion ,
 Chanta trois fois en l'honneur de saint Pierre ,
 Quand chez Caïphe avec la chambriere ,
 En plaisantant le dos contre le feu ,
 Correctement il renia son Dieu.

La mere Elise , en ce jour effroyable ;
 D'un chandelier à jamais mémorable
 Armant ses mains , fit d'horribles exploits.
 Ce chandelier si célèbre autrefois ,
 Etait celui du grand S. Dominique :
 Un certain soir , si l'on croit la chronique ;
 Monsieur Satan aussi sot qu'un oison ,
 Au bienheureux étant en oraison
 Prêta ses doigts pour tenir la chandelle. (*)

(*) S. Dominique , dit l'historien de sa vie , ap-

Tout allait bien ; mais sur la fin d'icelle,
 Le feu gagnant , la chaleur fit crier
 Très-fortement le tendre chandelier :
 Satan jurait , mais jurait comme un Diable.
 Ah ! que le Saint était peu charitable !
 Quel cœur de pierre aux malheurs du prochain !
 Car sous son froc il fit un ris malin ,
 Voyant Satan souffler sur sa brûlure.
 Saint Dominique avait l'ame bien dure !
 Comme le Diable , on nous dit qu'autrefois
 Le Saint traita les pauvres Albigeois.

Quand revenu de sa perfide rage ,
 Le vieux sénat , contemplant son ouvrage ;
 Vit sous ses yeux les chiffons déchirés ,

pella un soir Satan , & lui ordonna de tenir la
 chandelle pendant qu'il ferait ses prieres : comme
 le Saint les faisait fort longues , la chandelle qui
 était au bout , commençait à brûler les doigts du
 sensible chandelier. Satan , qui n'était point ladre ,
 faisait des grimaces à faire rire. Las d'endurer , il
 envoya le maudit bout de chandelle & le Saint à
 ses confreres , & s'envola aux enfers , où la brû-
 lure des damnés , dit l'historien , lui fut moins sen-
 sible que celle de la chandelle de S. Dominique.
 Il faut que nos grands-peres fussent de grands fots ,
 puisqu'ils leur fallait de pareils contes pour les
 édifier.

Les encensoirs & tous ces riens sacrés
Foulés, brisés & jonchés sur la place,
Le froid remords vint glacer son audace,
Lui reprocher ses coupables forfaits :
Aux jeunes sœurs on parle de la paix.
Les bras lassés des succès de la gloire,
La fiere Ursule oubliant sa victoire,
A cette paix consentit à l'instant.
On fit sonner la cloche du couvent,
Pour annoncer les meres douairieres.
Deux jeunes sœurs plénipotentiaires
Dans ce congrès pour la première fois
Eurent, dit-on, un suffrage & leurs voix.
Tandis qu'ainsi les jeunes sœurs aimables
En rang d'oignon avec les vénérables
Vont agiter de si grands intérêts,
Dieu des amours, Dieu des cœurs satisfaits,
Viens étouffer les foudres de la guerre,
Laisse ton arc, tes fleches dans Cythere,
Vole à Douai, viens l'olive à la main
Rendre la paix & le calme dans Sin.





C H A N T X V I I I.

Les vœux d'un S. Abbé pour la paix. L'Amour & Hébè lui apportent une boîte mystérieuse. On l'envoie chez les Normes. La Guerre est finie.

U N Saint Abbé, cher au Dieu de Cythere,
 Depuis trois ans, près de ce monastere,
 Avait fixé son tranquille séjour ;
 Sur un hautbois accordé par l'Amour,
 Il célébrait les appas de Glycere,
 Les jours sereins, où sa tendre bergere
 Ornait son front de myrthes amoureux.
 Ces airs touchants, ces sons harmonieux,
 Charmaient l'ennui de sa longue vieillesse ;
 Et pour lui seul les fleurs de la jeunesse
 S'entre-mêlaient aux rides de ses ans.
 Il avait tout, hors l'âge du printemps.
 Ah ! si les Dieux lui redonnaient encore
 Ces jours heureux dont profita l'Aurore,
 Sexe fécond, sexe rempli d'appas,
 Le tendre Abbé rajeuni dans vos bras,
 Avec transport prodiguant les années,

Verrait bientôt borner ses destinées
 Aux agréments d'un moment ou d'un jour.
 Cher aux talents, ce docteur de l'Amour
 Avait dans Sin signalé ses prouesses.
 Dans ce couvent ouvert à ses caresses,
 Son noble cœur paîtri d'attention
 Avait appris à sœur Conception,
 Comme l'on fait un enfant par l'oreille.
 L'aimable sœur concevant à merveille,
 Avait fort bien retenu la leçon :
 Depuis ce temps, ami de la maison ;
 Son cher amant s'intéressait pour elle.
 Du vieux Balai l'éternelle querelle
 Le désolait, & son cœur tous les jours
 Au Ciel sensible adressait ce discours :
 De ce couvent où les graces gémissent,
 Où les chagrins abondamment fournissent
 Aux plus beaux yeux les plus lugubres pleurs
 Puissant Amour, viens bannir les horreurs.
 Aimable enfant, c'est toi qu'on persécute ;
 Du vil Balai l'insipide dispute
 De l'amitié brise les tendres nœuds.
 Dans ce tombeau, séjour du deuil affreux ;
 La fourde haine éteint tes belles flammes ;
 Son fiel mordant fait couler dans les ames
 Ce froid vénéin, le poison des plaisirs.
 Entends, Amour, la voix de mes soupirs,
 De ton flambeau viens éclairer mon zele ;

Et pour venger ta gloire & ta querelle ,
 Ramene encor tous les cœurs sous ta loi :
 Est-il pour eux un autre Dieu que toi ?

La voix des saints, les cris des bonnes âmes ;
 Percent les cieus, & détournent les flammes
 Des Dieux vengeurs irrités contre nous ;
 Un rien suffit pour détourner leurs coups,
 Un rien suffit pour gagner leur tendresse.
 Ainsi que nous, les Dieux ont leur faiblesse ;
 Leurs bons moments, & leurs moments boudeux.
 Sans doute, hélas ! les parfaits sont aux cieus.
 Ainsi prioit le chantre de Cythere.
 L'amour quitta le séjour du tonnerre ,
 Et dans ses bras tenant la jeune Hébé,
 Il fend les airs, & vient trouver l'Abbé.
 Pour mieux servir le saint homme d'Eglise,
 La sœur de Flore avoit pris d'Héloïse
 L'air séduisant, sa tendresse & son cœur.
 Dans ses beaux yeux la touchante douleur
 Faisait parler l'éloquence des larmes :
 Sur son beau front, où les ris & les charmes
 Avaient régné, la mortelle paleur
 Peignait encor sa plaintive langueur.
 Un béguin blanc couvrait sa chevelure :
 Un voile obscur, l'horreur de la nature ,
 Cachait aux yeux sous mille sombres plis
 D'un sein brillant la rondeur & les lis.
 Un vêtement tissu par la démence,

Le désespoir, la crédule innocence,
Emblème affreux du deuil & du trépas ;
Couvrait sa taille & ses autres appas.

Ainsi parée, Hébé va vers le prêtre.
Le Dieu des cœurs, si charmant & si traître ;
Suivait ses pas ; il tenait d'une main
Un fer tranchant, un acier assassin,
Encor mouillé des larmes d'une amante ;
De l'autre main, une boîte brillante,
Où le burin du célèbre Picard
Avait gravé les malheurs d'Abailard,
Et son épouse interdite, éperdue,
Près d'un objet abattu sous sa vue.
Chantre galant, rival d'Anacréon,
Dieu couronné des plaisirs de Titon,
Qui tour à tour fers Vénus & l'Eglise,
Mortel charmant, dit la fausse Héloïse,
En s'adressant au vieux Porte-collet,
Tes cris aigus ont jusqu'au Paraclet
Touché mon ame, & fait couler mes larmes.
Le sort de Sin, ces lieux où tant de charmes
Sont obscurcis par des jours ténébreux,
Sur leurs destins ont attendri les Dieux :
L'amour lassé de la cruelle guerre
Qu'un vil Balai cause à ce monastere,
Veut aujourd'hui par tes soins généreux
Rendre le calme & la paix à ces lieux :
Prends, cher Abbé, cette boîte brillante,

Où l'amour même a de sa main charmante
 Exprés rangé quarante-deux outils, (*)
 Que pour le cloître imagina Cypris.
 Va les porter à cette sombre grille.
 A leur aspect, tu verras chaque fille
 Sourire encor au plaisir amoureux ;
 La vive joie écrite dans leurs yeux ;
 D'un ciel ferein sera l'heureux présage.
 Cher instrument, industrieuse image
 Du tendre objet si cher à nos besoins,
 En effigie, on goûte par vos soins
 Les doux plaisirs qui consolent la terre.
 Pendant vingt ans dans un couvent austere
 Le jour, la nuit vous étiez, dans mes mains,
 Le Dieu puissant qui calmait mes chagrins.
 Ainsi l'on vit au fond d'un mausolée,
 Fuyant le monde, une ame défolée
 Par vos secours soulager ses douleurs ;
 Dix fois le jour dans vos jeux enchanteurs
 Elle oubliait les cendres de Mausole.
 Laisant la boîte, Héloïse s'envole
 Avec l'Amour dans un char radieux.

(*) Il y avait 40 nonnes dans le couvent, c'est un à chacune, & 3 pour la Mere Abbessé : dans les monasteres bien réglés, les supérieurs ont toujours triple portion.

L'Abbé ravi du beau présent des cieux ,
 Avec transport ouvre auffi-tôt la boîte.
 Il voit , ô Dieux ! comment d'un air honnête
 Décrire ici ces séduifants objets ?
 Quel voile heureux peut cacher leurs attraits
 A l'œil profane , au spectacle du monde ?
 Ormons de fleurs leur nudité profonde ,
 Et n'allons point d'un crayon indécant
 Trahir au jour le fecret d'un couvent.

Ces doux outils dont l'erreur fait ufage ;
 Portent un nom qui fait frémir le fage.
 Pour le nommer fans commettre un péché ;
 Ouvrons la bible , à l'article Miché ,
 Et nous aurons , fans reproche de crime ,
 La fin du mot , & celle de la rime.
 Tableau manqué de la virilité ,
 Faible portrait de la réalité ,
 Faute de mieux il fert à chaque nonne ;
 Et fa douceur séduifante couronne ,
 Avec transport , quoique fans volupté ;
 Les feux ardents de leur virginité.
 C'est-là qu'en proie à fon ardeur fecrette ;
 L'outil en main , la brûlante nonnette
 Croit , mais en vain , par un heureux effet ;
 Réaliser un bonheur imparfait.
 Son feu fe perd dans les transports de l'ame ;
 Elle foupire.... & tressaille.... & fe pâme...
 Sous les accès d'un plaisir répété ,

La chair succombe , & l'esprit est dompté.

A ces objets, transporté d'allégresse,
Sur le paquet l'Abbé mit cette adresse
Que le plaisir lui dictait en riant :

- » Du tendre amour recevez ce présent ;
- » La volupté vous en dira l'usage :
- » Son caractère est la brillante image
- » Du pere heureux , qui forma tous les Saints :
- » Il n'aime pas le séjour des mondains ;
- » Voilez ses traits aux regards de la terre ,
- » Dans les recoins de votre monastere
- » Servez-vous-en ; vous verrez à l'essai ,
- » Qu'il est plus doux qu'un manche de Balai ;
- » Qu'auprès de lui , l'oiseau du mariage
- » N'est qu'un enfant , un oiseau de passage ,
- » Et ses destins un beau jour du printemps.

On porte à Sin la boîte & les présents.

La mere Abbessé , en fille curieuse ,
En plein Chapitre a de sa main pieuse
Ouvré la boîte , étalant à nos sœurs ,
Des instruments les charmes séducteurs.

A leur aspect on pétille de joye ,
Sur chaque front la volupté déploie
Ce feu des cœurs , ce feu délicieux ,
Qui fait briller la Majesté des Dieux.

Allons , mes sœurs , leur dit la mere Abbessé ,
Que le plaisir succede à la tristesse ,
De ces outils armons nos chastes mains ,

N'envions plus le bonheur des mondains.
 Leur fausse gloire est un rien qui s'efface,
 L'éclat du monde une rose qui passe,
 Et ses faveurs les rêves d'un moment.
 Vive, mes sœurs, ce durable instrument !
 Le jour, la nuit, sans répit, sans caprice,
 Obligeamment il offre son service ;
 Droit comme un jonc, il se prête à nos vœux ;
 Charmes mortels, vous n'êtes rien près d'eux.

Des saints bijoux les nonnettes s'armerent ;
 Cent cris perçants dans les airs exprimerent
 De leur plaisir le doux contentement,
 La paix revint habiter le couvent :
 Le vieux Ramon est dans l'ignominie.
 L'amour triomphe, & la guerre est finie.

Rois conquérants, Héros victorieux,
 Présents de fer que font souvent le Dieux ;
 De vos débats le Ramon est l'image ;
 Sur vos Etats le tonnerre & l'orage
 Pour rien souvent troublent nos jours fereins.
 Jadis Henri, le plus grand des humains,
 Servait l'amour, n'allait point à confesse.
 Pour un Balai, pour une basse messe,
 La Ligue affreuse au meilleur de nos Rois
 Otait Paris & le sceptre à la fois.
 Pour un cocu, sur les bords du Scamandre ;
 On voyait Mars & l'Olympe descendre ;

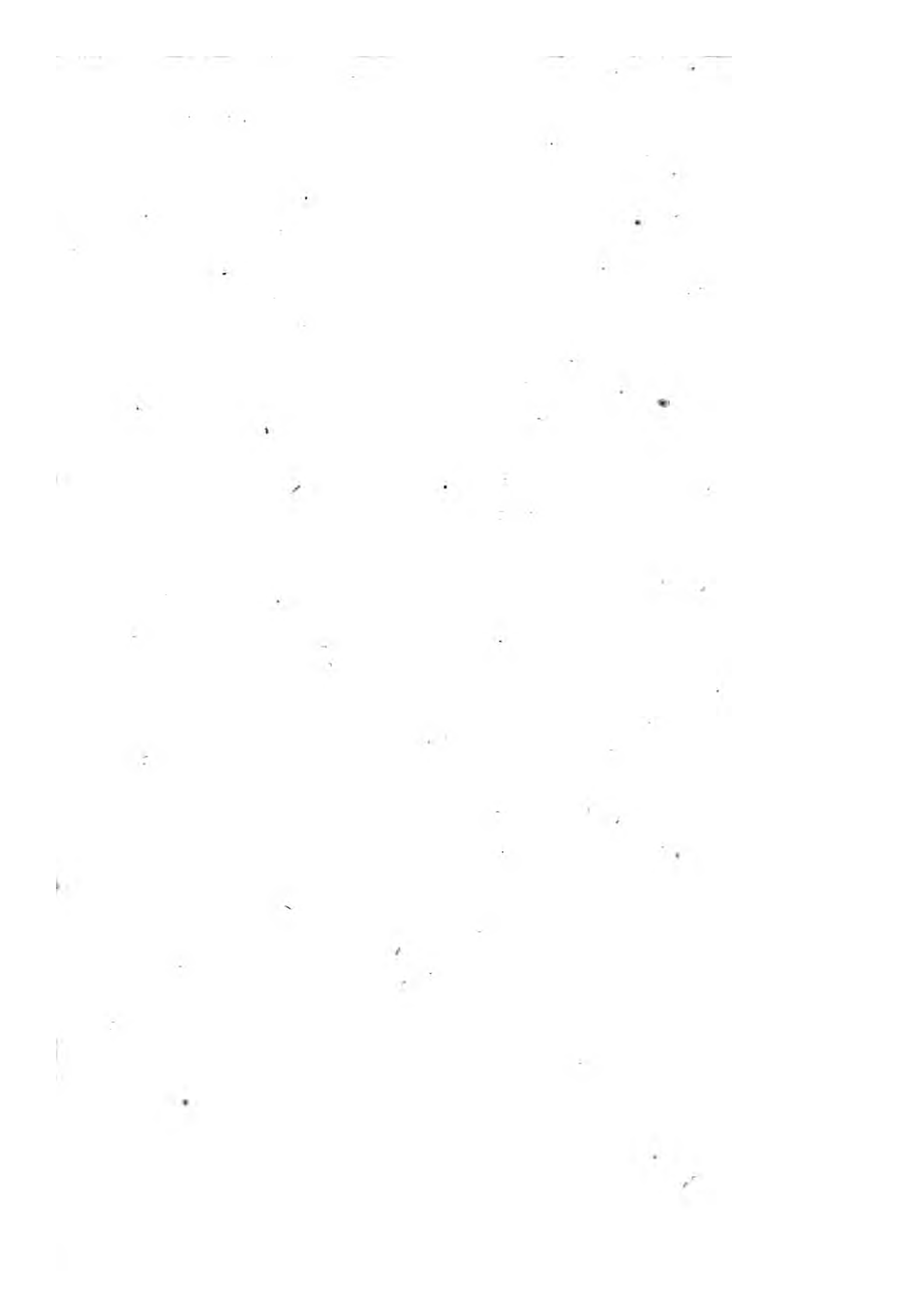
Les Dieux unis aux fureurs de vingt Rois ;
Sur Ilion lancer le feu grégeois.

Si dans le monde ainsi l'on se dévore,
Dans le couvent c'est cent fois pis encore.

Allez, mes vers, soulevez le dévot,
Plaisez au sage, & cachez-vous au sot.
Que le béguin, le froc & Rome même
Fassent sur vous gronder leur anathême,
Laissez leur foudre écraser le chardon,
Le Ciel défend les lauriers d'Apollon.

Toi, que j'aimais & que j'adore encore ;
Astre serene de ma brûlante aurore,
Toi dont l'esprit riait de la vertu,
De l'âge d'or & du fruit défendu,
Charmante Eglé, daigne agréer mes rimes,
Vois dans mes vers les flatteuses maximes,
Que les plaisirs m'apprirent dans tes bras ;
Puissent ces chants offerts à tes appas,
Faits sous tes yeux, animés par ta lyre,
Ainsi que toi, charmer, plaire & séduire !

F I N.



521976

1895

2/15

11#

10000
12000000

caee



